

Daniel Woodrell

Un feu d'origine inconnue



Collection Littératures créée par Henry Dougier

Ouvrage dirigé par Emmanuel Dazin

Première publication en langue anglaise sous le titre *The Maid's Version*.

© 2013 by Daniel Woodrell.

© Autrement, 2014, pour l'édition française

OceanofPDF.com

DANIEL WOODRELL

Un feu d'origine inconnue

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sabine Porte

Éditions Autrement **Littératures**

OceanofPDF.com

À la mémoire de Grif Fariello

« Voici ce sur quoi s'étend le ciel étoilé :
la solitude des morts, le courage de la jeunesse et le bois
qui flotte lentement au fil des grands fleuves.

Mais les larmes ne suffisent pas
à éteindre l'incendie»

Rolf Jacobsen

OceanofPDF.com

« Le cerf blessé saute plus haut. »

Emily Dickinson

« Mais tu aimes la vérité au fond de l'être. »

« Et tout homme est un livre. »

Victor Hugo

OceanofPDF.com

Durant l'été que je passai chez elle, elle me fit peur tous les jours à l'aube. Elle s'asseyait au bord de son lit et brossait inlassablement sa longue chevelure détachée qui descendait jusqu'au sol, tremblant sous les coups répétés, tandis que les ombres refluaient peu à peu dans la chambre, devant la lumière matinale qui entraît à flots par les deux fenêtres. Sa chevelure était aussi longue que son récit et, pour marcher, elle était obligée de la tresser en épaisses nattes qu'elle enroulait avant de les épingler sur le haut de son crâne. Autrement, celle-ci retombait à terre comme la traîne d'une robe médiévale et elle devait la ramasser en un pan qu'elle drapait plusieurs fois autour de son bras pour ne pas trébucher. Elle était née dans une ferme puis avait travaillé comme bonne pendant un demi-siècle, si bien qu'elle était incapable de se réveiller après l'aurore, ne serait-ce que pour gagner un pari, et chaque matin que je passai auprès d'elle, elle s'éveillait aux premières lueurs du jour pour broser cette longue crinière de sorcière, section par section, lissant des cheveux qui n'avaient quasiment pas connu de ciseaux depuis des décennies, des cheveux dont elle refusait de se séparer malgré le temps extravagant qu'elle devait y consacrer chaque matin. Sa chevelure était d'un blanc maculé de gris, couleur de journal laissé sous la pluie jusqu'à ce que les gros titres se mêlent sur la page.

Jour après jour, en cet été de mes douze ans, je fus réveillé en sursaut en la voyant, le dos éclairé par la lumière de l'aube, dans le léger grincement des ressorts, une brosse à manche d'os glissant le long d'une chevelure digne d'un conte de fées, et peut-être pas des plus heureux. Elle se prénommaît Alma et il lui était égal d'être appelée Grandma ou Mamaw, mais il lui arrivait de lâcher une giflette si l'on s'adressait à elle en l'appelant Grannie. Elle était vieille, seule et fière, et mon père m'avait expédié depuis notre ville en bordure du Missouri, non loin de Saint Louis, en signe de réconciliation. Elle était contente de me recevoir et tenait à ce que je passe

chez elle un bel été, un été mémorable, mais elle n'avait guère un tempérament folâtre ; ses dernières heures de jeu, elle les avait vécues à la veille de la Première Guerre mondiale, un jeu aujourd'hui disparu où il s'agissait de faire rouler un cerceau en bois avec un petit bâton. Elle essaya de m'emmener faire de longues promenades dans la ville de West Table, ou au parc public pour me regarder barboter dans le bassin, de me laisser arracher les mauvaises herbes dans le jardin et lancer une balle de base-ball contre la porte de la cabane à outils. Alma étirait chacun de ses mots, qu'elle prononçait avec un accent nasillard, mais pendant des jours et des jours elle ne dit pas grand-chose. Jusqu'à cette fin d'après-midi où je me sentais extraordinairement abattu, grincheux, désœuvré, donnant des coups de pied là où on m'avait demandé de ne pas en donner, une journée suffocante qui s'assombrissait à mesure qu'un orage menaçant s'amassait au-dessus de nos têtes, et nous nous trouvions tous les deux dans sa petite véranda balayée par un vent violent, à regarder ces événements spectaculaires se déchaîner dans le ciel. Les éclairs zébraient les nuages orageux et le tonnerre grondait. La robe claquant au vent, les yeux plissés, le regard lointain, elle choisit habilement ces heures de tourmente pour me donner son récit de l'explosion du Arbor Dance Hall en 1929, lorsque quarante-deux danseurs de cette bourgade des Ozarks dans le Missouri avaient péri en un instant, les valseurs assassinés en plein élan, soufflés vers les nuages dans une brume rose chassée par d'immenses flammes, et m'expliquer comment c'était arrivé. Voilà qui devenait intéressant – l'émoi de l'incendie, tant de victimes, tant de suspects, si peu de faits, un crime atroce ou un gigantesque accident, un mystère demeuré sans réponse qu'elle pensait avoir résolu. Je savais que c'était une histoire que mon père ne voulait pas que j'entende de sa bouche car elle était entre autres à l'origine de leur querelle, aussi étais-je intrigué, curieux d'en savoir plus, encore et toujours plus. Ils étaient des dizaines à avoir été mutilés, calcinés jusqu'à ce que la peau fonde sur leurs os. Les hurlements s'élevant des décombres et des flammes résonnaient encore aux oreilles de ceux qui les avaient entendus, les cris de voisins, d'amis, d'amoureux, de proches en feu, comme ma grand-tante Ruby. Devant le nombre de jeunes morts ou défigurés, dans une ville qui comptait à peine quatre mille habitants, une clameur d'indignation désespérée s'éleva, appelant à la justice. Des soupçons avaient été émis, des menaces proférées, des foules s'étaient

rassemblées, mais cette fureur accumulée ne pouvait être dirigée sur une cible en particulier. Les suspects et les raisons possibles de l'explosion étaient si nombreux, si variés, sans qu'aucune preuve puisse être établie, que l'enquête publique s'élargit mollement en un vague cercle balbutiant avant d'être discrètement close. Personne ne fut jamais officiellement inculpé ni puni et les vingt-huit corps que l'on n'avait pu identifier furent enterrés ensemble, sous une statue d'ange de trois mètres de haut qui noircit lentement au fil des années sous le froid, la chaleur et la pluie battante.

Alma vivait toujours à l'étroit dans une seule pièce dotée d'une petite cuisine à l'arrière de la maison de son ancien employeur. Son lit n'était qu'à un mètre cinquante du canapé sur lequel je dormais. Elle avait le sommeil bavard ; elle tenait des conversations avec des gens qu'elle avait connus autrefois, ou surgis de ses rêves. Elle marmonnait parfois des noms que j'avais entendus à la table du dîner. Elle pleurait souvent en silence la nuit, les larmes miroitant sur le cou, et se montrait dans la journée d'une compagnie bien ennuyeuse pour un garçon, à moins qu'elle n'ajoutât quelque rebondissement à son récit. Quand elle était d'humeur à parler, elle restait pendant des heures dans la véranda à contempler au loin le lit blanc de la rivière asséchée, sirotant du thé pour s'assouplir la voix, laissant les sachets utilisés au fond de la tasse, chaque fois qu'elle en mettait un nouveau et rajoutait de l'eau, faisant macérer chaque once de thé jusqu'aux dernières gouttes amères qui se frayaient un chemin entre quatre ou cinq sachets fripés. Elle s'écartait parfois de la tragédie publique pour me faire le récit tranquille de la triste et criminelle histoire d'amour qui nous avait arraché sa sœur Ruby, ne laissant que la douleur, d'obscurs mystères et un chapeau de femme au ruban orné d'une longue plume.

Alma avait été autorisée à aller à l'école jusqu'à l'âge de huit ans, avant qu'on l'envoie travailler quelques années dans les champs que cultivait son père, puis elle avait réussi à monter en ville où elle était devenue lingère, cuisinière, bonne à tout faire. Au cours de sa vie, elle avait perdu deux fils, son mari, sa sœur, et gagné une misère, risquant à tout instant de sombrer dans un dénuement absolu au moindre plat lâché, à la moindre réprimande. Elle vivait dans la peur et la colère, une vie peuplée de perpétuels griefs, de violentes animosités et de froideur envers tous ceux qui eurent jamais le malheur d'offenser n'importe lequel d'entre nous, ne serait-ce qu'une fois.

Avec son caractère hostile et revêche, ses sombres obsessions et son besoin primitif de vengeance, Alma DeGeer Dunahew était le cœur de notre famille, le cœur généreux, le cœur sincère et pur, celui que nous tenons secret et qui nous maintient en vie.

Il me fallut des années pour apprendre à l'aimer.

Cet été-là, nos longues promenades me permirent à défaut d'autre chose d'accepter plus facilement de me coucher de bonne heure, car elles étaient aussi épuisantes que fastidieuses. À chaque coin de rue, chaque venelle, chaque terrain vague, chaque vieille maison restaurée, elle était capable de s'arrêter et, sans pour autant m'oublier, de ressasser une fois de plus des affronts qu'elle jugeait impardonnables. « Ici, c'était la maison à M^{rs} Porter, elle m'a arnaquée de presque onze dollars quand ton oncle Sidney y agonisait sur son lit sans remède contre la douleur. Y gémissait tout le temps comme le vent, l'arrivait pas à reprendre son souffle. Même pas quatorze ans. Elle a eu quelques filles et y en a une qui s'est mariée ici et qu'est restée – ses enfants s'appellent Cozzen. Deux garçons. Ton grand frère il y casserait la figure aussi sec, à ces fumiers, sans même avoir à poser son sandwich. D'ici quelques années, tu leur colleras une raclée toi aussi si t'as la chance d'en croiser un derrière une bâtisse ou dans les bois et que t'entendes ce nom-là. »

Ou alors elle se perdait dans ses pensées en contemplant une parcelle de terre parsemée d'herbe entre deux bâtiments et disait : « Y avait une maison ici, avec une véranda qui faisait tout le tour et puis de la vigne étrangleuse qui poussait sur les côtés, et puis des fenêtres comme des yeux tout en haut. M^r Lee Haas vivait là. C'était le directeur de la dernière épicerie du côté de la place qui faisait encore crédit. Mais sa femme a été lui raconter que j'étais folle et pleine de calomnie et y m'a tourné le dos au pire moment. C'était en 1933, je crois bien. » Elle agitait une grosse main flétrie en direction du terrain vague, vers l'emplacement de la maison, essayait de cracher sur l'herbe puis, n'y parvenant pas, pénétrait dans la parcelle pour cracher à nouveau. « Mais tu peux les oublier – Dieu leur a réglé leur compte pendant la guerre, et pas qu'à moitié. »

Ces excursions se finissaient presque inmanquablement au cimetière. Nous nous frayions un chemin dans la jungle des stèles grises, brunes ou

d'un blanc puritain, gratifiant les unes d'un coup d'œil, les autres d'un signe de tête, Alma détournant parfois le regard d'un air dédaigneux jusqu'à ce que nous arrivions devant l'Ange noir, l'austère monument en hommage à notre défunte et à la ville endeuillée. Au pied de cet ange, elle évoquait parfois une personne ou un acte suspect, autant de soupçons vagues ou prometteurs qu'elle devait à son oreille fine et à sa manie de fouiner un peu partout, et c'était la première fois depuis des années qu'elle confiait à quiconque ces détails troublants. Elle prenait soin de répéter pour que je m'en souvienne. Nous rentrions ensuite sous l'ombre généreuse des gros arbres d'East Main Street et nous nous arrêtions à l'épicerie Jupiter, où elle lançait à chaque fois : « Le grand-père à ta maman du côté de ta maman a travaillé trente ans ici. L'en a coupé de la viande. »

Nous rôdions dans les rayons pour constituer le repas du soir, un repas généralement composé de ce qu'il y avait de moins cher, des choses dont je n'avais parfois jamais imaginé qu'elles se mangent et que j'avais peur de toucher — de la cervelle de veau servie avec des œufs brouillés, du fromage de tête au vinaigre destiné à des sandwiches que je jetais derrière la cabane, des pieds de cochon accompagnés de crackers, de la couenne de porc avec du pain de maïs, du foie de volaille vendu au poids dont elle faisait une étrange sauce si délicieuse sur des nouilles aux œufs ou du riz blanc que je me mis à la tanner en chemin pour qu'elle m'en prépare. Nous dînions ensemble dans son petit logis, de bonne heure toujours, côte à côte, en regardant les carrés de lumière se déformer peu à peu sur les murs, avant de revenir à l'éternel sujet de conversation, dans le bruit des fourchettes qui cliquetaient sur ses plus belles assiettes. « Qu'est-ce t'as appris aujourd'hui, Alek, et quel usage tu comptes en faire ? »

Et cet été-là, Alma fit en sorte que je connaisse ce lieu et que ces images marquent mon esprit, s'amplifient, y restent à jamais gravées. Le dancing se dressait en face d'une rangée de petites maisons, dont l'une subsiste encore. Une maison sans rien de notable, si ce n'est son ancienneté que le soleil souligne cruellement et qui revêt à l'ombre un charme désuet. Le jardin qui séparait la maison de la voie ferrée n'est plus qu'un terrain vague, les vieux chênes se sont étiolés au fil du temps, s'enfonçant peu à peu dans le sol, et il n'y a pas eu de nouvelles constructions à côté. En 1929, sur cette étroite parcelle en pente située entre la grand'place et les voies ferrées qui

longeaient Howl Creek, il y avait six maisons, dont cinq aujourd'hui disparues, le dancing, et l'Alhambra Hôtel depuis longtemps démoli. Au bas du jardin, à côté des traverses et des rails polis, se trouvent de petites souches patinées à l'emplacement d'ormes qui avaient dû assister à toute la scène avant d'être abattus dans les années 1950, décimés par la graphiose qui avait frappé la ville.

L'explosion s'était produite à deux pas et nul doute que les occupants de la maison avaient dû tout entendre dans la nuit claire, couples arrivant bras dessus, bras dessous ou par groupes de quatre, rires excités, mots tendres et baisers volés en chemin qui résonnaient dans l'air embaumé de cette soirée de l'entre-deux-guerres, en ce temps où la ville était peuplée de cœurs rêveurs et d'esprits lointains. Un samedi de soleil, la grand'place bondée de gens venus des collines environnantes pour vendre leurs produits, avec leur cargaison d'épinards, de laitues, de rhubarbe, de poulets, de chèvres et de miel de luzerne. La foule du samedi bloquait toutes les rues autour de la place, transformant celle-ci en une immense véranda où déambulaient des cortèges de flâneurs. Salutations qui n'en finissaient pas, brefs signes de tête en guise d'adieu. Les fermiers vêtus de salopettes au fond crasseux, arborant des chapeaux poussiéreux, avachis, tenant des mouchoirs devenus cassants, raidis par le sel de la sueur versée durant l'interminable trajet en chariot jusqu'à la ville. Dans les boutiques et à l'ombre, d'autres étaient en costume de ville froissé, orné de ces mouchoirs immaculés de gentlemen dépassant légèrement de leur poche de poitrine, en une image parfaite de raffinement et de statut social. Tous les citoyens se mêlaient – Salut, Bonjour, Pas possible, c'est vous ? La quincaillerie n'avait pas désempli de la journée et les bancs à l'extérieur croulaient sous les hommes ramassés sur eux-mêmes qui balançaient des crachats brunâtres en direction du caniveau. Des garçons et des filles soulevaient des paniers de fruits et de légumes en mâchonnant des bonbons, quémendant des *nickels* pour aller voir le film qui passait en matinée à l'Avenue Theater. Les automobiles et les camions étaient garés à l'est de la place, les chariots et les mules parqués dans un champ, au nord, au-delà des enclos à bétail, après le dîner les gens étaient descendus à l'Arbor... et au moment même où la nuit devenait noire, les échos joyeux entendus dans la maison rescapée se changèrent soudain en un concert effroyable de suppliques, de cris de terreur et de

hurlements tandis que les flammes se mettaient à crépiter, que les briques pleuvaient du ciel et les énormes poutres écrasaient les pauvres gens précipités à terre. Les murs vibrèrent et tremblèrent à plus d'un kilomètre à la ronde, le bruit de l'explosion s'entendit jusqu'au comté voisin, plus au sud, et terrorisa tous ceux qui se trouvaient dans l'enceinte de la ville. Les gens sortirent de chez eux, abasourdis, pétrifiés de peur, puis se mirent à courir, trotter ou chanceler en gesticulant d'un pas hagard en direction de la lumière sautillante qui rongea la nuit.

D'un pan du ciel tout proche jaillit un éclat orange dressé telle une tour, les flammes s'élevèrent en se refroidissant au vent dans le grondement de la fournaise, la tour orange s'inclina, oscilla, et si ceux qui se trouvaient au loin perçurent dans les plaintes qui s'échappaient des danseurs des gémissements anonymes, ceux qui étaient à proximité furent au supplice tant elles étaient clairement exprimées. Il y avait ceux qui prétendaient avoir entendu des mots d'adieu lancés par les victimes dans les airs ou au milieu des décombres, et sans doute certains de ces témoignages étaient-ils vrais ; tant de citoyens rampèrent dans les flammes pour extirper des corps fumants, couverts de cloques, qui se révélèrent des gens qu'ils connaissaient, des sœurs, des oncles, des fils ou des amis. Comme dans toutes les catastrophes, les récits des témoins divergèrent aussitôt, les uns ayant vu des danseurs soufflés vers les étoiles à près de cent mètres de haut avant de s'éparpiller dans toutes les directions, alors que d'autres estimaient qu'ils n'avaient pas dépassé une quarantaine de mètres tout au plus, mais chacun s'accordait à dire qu'un certain nombre d'entre eux avaient eu la chance d'avoir la vie sauve grâce à la force avec laquelle ils avaient été propulsés, atterrissant loin du brasier, caillassés par les débris qui pleuvaient, peut-être, blessés mais non brûlés vifs, écorchés, pelés, calcinés, tordus sur eux-mêmes.

Le plus proche témoin à avoir survécu et proposé aussitôt sa version fut Chapman Eades, un ancien confédéré de quatre-vingt-neuf ans, vétéran de Pea Ridge et du siège de Vicksburg, qui résidait à l'Alhambra. Il avait une mauvaise vue et, sans son cornet, il était incapable de suivre une conversation dans sa petite chambre d'hôtel. Le lendemain, M^r Eades déclara au *Scroll* de West Table : « J'sais pas pourquoi qu'y s'disputaient. Z'étaient de l'autre côté du mur du fond et j'ai rien vu que des silhouettes

dans l'ombre. Mais y s'disputaient et même qu'y faisaient un sacré raffut, et puis la musique a repris et juste après ç'a été l'enfer. »

Durant tout l'été, on découvrit des fragments et des restes humains dans des jardins à deux, trois, quatre rues de là, ou soulevés du fond de la rivière par des enfants qui péchaient des écrevisses, ou enfoncés dans l'épaisse couche de boue des enclos à bétail sur les pentes de la colline. Cet automne-là, quand on nettoya les gouttières, on tomba sur des lambeaux si horribles qu'elles devinrent un sanctuaire redouté, et les propriétaires préférèrent laisser quelques respectueuses fuites se produire au cours de l'hiver plutôt que déranger les morts.

*

Ma mère n'avait jamais connu la pauvreté avant son mariage. Elle était née Hudkins, la place qu'elle occupait dans le monde n'était pas celle d'Alma, elle avait rencontré mon père alors qu'il était porteur de journaux et elle était tombée sous le charme de ses fossettes et de ses yeux bleus. Elle devait avoir huit ou dix ans (tout dépend de sa véritable date de naissance, car un certain nombre ont été avancées) et lui quatorze environ. La maison était même appelée Hudkins, une grande et vieille demeure confortable avec un jardin de la taille d'un pâté d'immeubles, le tout entouré d'une clôture blanche, deux chevaux broutant ou s'ébrouant à l'abreuvoir, un pick-up de service garé dans l'allée de terre, une berline neuve dans le garage, les murs du cimetière constamment visibles au-dessus de la clôture la plus éloignée, de l'autre côté d'une rue. Ma mère assaillait papa de commentaires aimables et il la soupçonnait de se moquer, se moquer de lui et de tout ce qui avait à voir avec lui, de ses brodequins attachés avec de la ficelle à sa salopette qui lui allait mieux l'année précédente et jusqu'à son nom souillé, alors il se penchait pour ramasser des cailloux qu'il lui lançait sans chercher à lui faire du mal ni à l'approcher de trop près. Elle n'avait jamais oublié le plaisir de l'avoir tout à elle. Des années plus tard, à l'Echo Club, alors que mon père était en permission durant les dernières heures de la Seconde Guerre mondiale, ils ne se quittèrent pas des yeux, elle en cardigan rose et derbys bicolores, lui avec son calot de matelot coquinement incliné, et ils se remémorèrent les cailloux tandis que l'orchestre jouait du

swing. La nature fit le reste et ils ne tardèrent pas à se marier. Son père, Harlan Hudkins, ne pardonna jamais à papa de l'avoir mise enceinte si jeune (maman devait perdre ses deux premiers bébés et se sentir vouée à l'échec jusqu'à ce qu'elle réussisse enfin à mettre au monde un robuste garçon, en 1950), ni à elle d'avoir cédé à un maudit Dunaheew, aussi bon danseur soit-il, et il avait sa façon à lui de le faire payer à tous, y compris à son seul petit-fils aux yeux bleus, quand bien même on me répétait que j'étais le bienvenu, de passer quand je voulais, et je lui rendis volontiers visite bien des fois. C'était un rude gaillard qui s'était taillé une légende dans l'athlétisme, coiffé d'un stetson couleur perle, un cigare Roi-Tan coincé entre les dents, propriétaire d'une fabrique d'aliments pour le bétail, de quelques biens locatifs et plusieurs exploitations forestières. Harlan chassait souvent, la caille dans la région et le faisan plus au nord, et il avait des chiens d'arrêt, trois ou quatre à la fois, qu'il gardait enfermés dans un chenil à l'arrière de la maison. Après le mariage de mes parents, il appela tous ses chiens du surnom que l'on donnait au mari d'Alma, Buster.

Mes deux frères auraient pu se fondre dans n'importe quelle photo de famille des Hudkins – physiquement, je suis un pur Dunaheew et cela n'avait pas échappé à Harlan. J'éprouvais pour lui un respect transi, compliqué, c'était une présence imposante, parée de tant de qualités qu'admirent les garçons, mais dans tout mon être et mes attitudes je me voyais comme un Dunaheew, petit-fils d'un clochard ivrogne et d'une bonne incapable de lire une liste de courses, et ne me privais pas de le répéter. Harlan m'avait entendu.

*

En 1989, l'Ange noir qui se dressait au-dessus des morts inconnus se mit à danser. Des gens venus déposer des couronnes virent l'ange rouler imperceptiblement les hanches puis rameutèrent d'autres témoins ; on observa effectivement quelques vellétés de danse divine et le journal fut prévenu. La stèle que surplombait l'ange était aussi longue que deux hommes étendus bout à bout et couverte de noms gravés des dizaines d'années auparavant dans le marbre encore poli. L'Ange noir brandissait

une torche, au cas sans doute où la Vérité essaierait de se faufiler dans l'obscurité. La flamme avait noirci elle aussi.

Mon père se trouvait en ville où il était venu voir Harlan, désormais livré à lui-même dans sa grande demeure, et j'aidais le vieil homme à se rendre au cimetière où sont enterrés tous les êtres qu'il aimait, à l'exception d'un. Son cœur était fichu, il avançait à petits pas prudents sur ses frêles jambes et je portais ses cigarettes, sa flasque de Cutty Sark et une chaise pliante pour qu'il puisse se reposer. Un article du *Scroll* avait attiré une meute de gothiques et de camés venus en badauds, des spirites et des chasseurs de fantômes, des proches des défunts et une journaliste de la plus grande chaîne de télévision de Springfield. Cette assemblée passa deux soirées au pied du monument à réciter inlassablement sous des projecteurs les noms des danseurs disparus déployés sur trois colonnes. Les noms étaient encore connus d'un certain nombre de gens (les grandes catastrophes étant consciencieusement mémorisées avant d'être transmises) et certains de nos proches s'étaient réunis là, ceux qui croyaient ou se contentaient d'espérer tenant des bougies et des croix chétives tandis que les esprits scientifiques jouaient avec des caméras spéciales et des gadgets infrarouges.

Le premier soir, les morts rassemblés sous terre ne remuèrent pas d'un cil, trop intimidés par cette étrange et nombreuse compagnie. L'assistance conserva sa bonne humeur et resta attentive, apprenant les noms répétés (Powell, Mulvein, Breen, Gutermuth, Campbell, Steinkuhler, McCandless, Shelton, Shelton, Shelton, Gower, Bullington, Bullington, Boardman, DeGeer...) jusqu'à ce que la liste devienne une mélodie psalmodiée par la foule hétéroclite, qui se dispersa peu après minuit.

Mon père était ravi d'être au milieu de tous ces gens et leur raconta toutes les histoires qu'il connaissait.

À la seconde veillée, la litanie des noms reprit à la nuit tombée et ne tarda pas à adopter une cadence monotone, apaisante, qui se maintint pendant deux heures jusqu'au moment où, soudain, nous fîmes un bond en voyant la même chose. La foule suffoqua en un chœur parfait. L'Ange noir se dandina un peu à gauche, un peu à droite, puis imperceptiblement d'avant en arrière. Tout le monde se rua vers le bas de sa robe. Je m'approchai du monument et posai la tête sur la pierre, les doigts

entremêlés sur tous ces noms, la paume aplatie sur celui de Ruby. Ils étaient là depuis si longtemps — pourquoi danser maintenant ? Et pourtant, ils semblaient bel et bien danser, ces gens ensevelis sous l'ange qui frémissait tandis qu'ils swinguaient sur un Lindy Hop, et si ses accents étaient sans doute amers, au travers de la pierre et des ans on sentait tout le rythme et la fougue de leur jeunesse.

Mon père se hissa de sa chaise, s'approcha de moi en claudiquant et posa sa main sur la mienne.

Les gothiques et les spirites sourirent d'un air de dédain comme s'ils avaient obtenu publiquement gain de cause, les camés pouffèrent de rire jusqu'à ce qu'on les fasse taire et les familles rassemblées semblèrent s'effondrer, soudain conscientes d'avoir délaissé leurs obligations envers leurs parents défunts bien des années auparavant, harassées par la profusion de mystères et la multiplicité des points de vue, et de devoir à nouveau les assumer. Les scientifiques démystificateurs s'étendirent sur la topographie karstique de la région et nos collines criblées de grottes, mais les projecteurs s'éteignirent au beau milieu de leurs explications.

Quand la foule se dispersa, nous cheminâmes entre les rangées de morts et nous nous apprêtions à traverser la rue pour regagner Hudkins quand papa posa la main sur mon épaule, la serra de toutes ses faibles forces et me glissa : « Dis-leur. Vas-y, dis-leur. »

Elle enrageait de devoir nourrir les enfants d'un autre avant les siens. Elle débarrassa la table du dîner, les assiettes encore pleines de nourriture dans cette maison où l'on vivait dans l'opulence, les pommes de terre triturées, les croûtes de pain rejetées en tas sur la nappe, les os dédaignés sur lesquels il restait tellement de morceaux de viande que ses fils se les seraient arrachés pour pouvoir les ronger jusqu'à la moelle. Les enfants Glencross, Ethan et Virginia, qui étaient aussi beaux l'un que l'autre et autoritaires pour leur âge, firent traîner le repas avec la plus grande indifférence jusqu'à ce que leur père les autorise à se lever de table. Dans la cuisine, Alma prit les os, les enveloppa dans une feuille de journal, et fourra le paquet dans une ceinture de voleur qu'elle camouflait sous sa robe. Ses fils attendaient. Elle vida les restes des assiettes à la main dans le seau à déchets, porta celui-ci au chenil au fond de l'immense jardin, se pencha et le vida dans le bol rouillé de Kaiser Bill qui lui lécha les mains.

La cuisine était nettoyée, rangée et dégagée, et elle s'apprêtait à draper le torchon mouillé sur le robinet et à partir quand Ethan et Virginia débarquèrent en déclarant qu'ils étaient soudain affamés, terriblement affamés, Alma pourrait-elle avoir l'obligeance de leur resservir une assiette de soupe et de réchauffer la sauce cow-boy, s'il vous plaît ? Alma ressortit les assiettes qu'elle venait de sécher après les avoir lavées en les grattant avec l'ongle, les mains plongées dans l'eau glacée, puis elle ouvrit le réfrigérateur et chercha les bols de restes à tâtons. Ses fils attendaient chez elle, le ventre criant famine, espérant que ce soir-là il y aurait à manger quelque chose avec des os, ou du moins quelque chose qui avait eu des os. Elle gratta une allumette, posa les casseroles sur les cercles de flammes bleus, et pendant qu'elle remuait avec une cuillère en bois les enfants repartirent dans le salon, puis elle les entendit monter l'escalier, aller dans leur chambre et refermer la porte.

Elle attendit que la sauce refroidisse.

Elle relava les casseroles, rangea tout, et au moment où elle se dirigeait vers la porte, M^r Arthur Glencross, président de la Citizens'Bank, un homme réservé mais abordable dont on louait les nombreuses et incontestables qualités et excusait les travers, fit signe à Alma de s'approcher et chuchota : « Elle veut que je reste ce soir. »

Alma hocha la tête, sortit par la porte de côté et traversa la pelouse pour rejoindre le passage tout au fond. Celui-ci n'était pas éclairé, mais c'était le plus court chemin pour rentrer et, guidée par les lumières des fenêtres voisines et la mémoire de ses pas, elle évitait les creux de terre et les pierres éparses. Le passage débouchait sur une avenue. De grands arbres la plongeaient dans l'ombre, mais les trottoirs étaient larges et relativement plats. Non loin de la rue qu'elle prenait pour bifurquer vers le sud se trouvait une vieille demeure avec un grand jardin où poussait un bosquet de pêchers, et Alma s'arrêta puis se posta là, guettant une voix. Les pêches étaient encore jeunes, petites et dures, mais elles alourdissaient déjà les branches et il flottait une odeur d'humus. Elle regarda entre les troncs d'arbres et pencha la tête pour mieux entendre ce qu'on pouvait lui glisser dans cette obscurité. Quelques secondes plus tard, une voix s'éleva dans le bosquet de pêchers.

« L'est là-bas ?

— Oui.

— Ça fait deux heures qu'y m'fait moisir ici.

— L'est avec sa femme.

— Quel culot, ce fumier.

— Elle le garde sous la main ce soir. »

Ruby, qui était jusque-là accroupie au milieu des pêchers, se leva, épousseta l'arrière de sa robe d'une main énergique et rejoignit le trottoir. Les sœurs se prirent par le bras et cheminèrent ainsi sans dire un mot jusqu'à la grand'place, traversèrent la moitié de la ville, passèrent devant les enclos à bétail et redescendirent vers la cabane des Dunahew. Les enclos étaient déserts ce soir-là, mais ils étaient encore imprégnés de l'odeur âcre

du bétail, une puanteur presque agréable qui baignait les quartiers est de la ville.

« J'avais même mis mon nouveau chapeau.

— Y m'plâit bien – l'était à combien ?

— Tu l'sauras pas.

— C'est lui qui t'l'a acheté ?

— Non. Un autre. »

Les deux sœurs se distinguaient par leur maintien, mais Ruby avait dix ans de moins, elle était menue, avec des yeux bruns souvent décrits en des termes poétiques et une séduisante silhouette qu'elle ne camouflait pas sous des vêtements mal ajustés ou des goûts démodés. Ses cheveux également bruns étaient soulignés de touches de roux dues au henné, et modelés dans un style inspiré de la mythologie égyptienne avec une frange épaisse juste au-dessus des yeux et un carré bien net à hauteur de la mâchoire. Elle était vive, pétillante, intrépide et flirtait volontiers avec presque tous les hommes présentables simplement pour passer le temps ou décrocher un bon pourboire au Stockman's Café où elle était serveuse. Elle s'était enfuie autrefois à La Nouvelle-Orléans et était revenue trois mois plus tard en cherchant à donner l'impression qu'elle avait vu bien des pratiques scandaleuses en ce bas monde, mais que dans l'ensemble ça ne lui avait pas déplu. Elle fumait des Sweet Caporals dans la rue, riait aux éclats en public, poussait même des jurons, et Alma avait peur pour elle quand elle ne l'enviait pas.

Alma dit : « Tu dors chez nous ?

— J'ai des patates d'Irlande dans mon sac.

— Ça ira bien avec les os que j'ai rapportés. »

Alma était d'une taille que l'on ne pouvait qualifier que de « normale », avec un buste et des jambes robustes, des cheveux d'un châtain passe-partout crantés sur les tempes qui retombaient en boucles désordonnées au fil de la journée. Le travail en cuisine l'obligeait à garder une coupe courte pour éviter que des cheveux longs ne viennent agrémenter les repas qu'elle servait. Elle portait les vêtements que lui dispensait la Providence et se satisfaisait de tout ce qui lui allait.

Les sœurs grimpèrent le perron de la cabane des Dunahew en posant le pied avec précaution sur le bois vermoulu de la dernière marche étroite et bancale, mais on les entendit et la porte s'ouvrit en grand sur les trois garçons âgés de treize, dix et cinq ans en 1929, rassemblés sur le seuil, avec leur cou mince, leurs jeunes mains sales et dans le regard une lueur d'espoir frisant la convoitise. Alma sortit les os de la ceinture camouflée sous sa robe, les brandit et lança : « Y a à manger, ce soir ! »

La cabane avait été construite à la va-vite bien des années plus tôt pour les journaliers itinérants qui travaillaient dans les vergers à l'est de la ville, avant qu'une succession de fléaux dévastateurs ne viennent décimer les arbres, supprimant au passage des dizaines d'emplois. Les marches du perron s'affaissaient sous chaque pas et la toiture de la masure était en voie de pourrissement, délabrée, s'effondrant au milieu, l'avant-toit percé de trous souvent empruntés par les écureuils pour pénétrer dans le grenier, et le cliquetis de leurs griffes au plafond était de plus en plus fréquent et régulier. À l'intérieur, l'unique pièce était séparée en deux par une table à pieds droits entourée de trois chaises, si bien que chaque côté était constamment visible et qu'il était impossible d'être à l'abri des regards. Le plancher de bois brut avait été lentement patiné, usé jusqu'à la corde par le piétinement des bottes, les roulades des petits en culottes taillées dans des sacs à farine, les glissades en chaussettes de laine et les coups de balai de maïs énergiques. Une pompe bruyante munie d'un long bras apportait l'eau à la cuisine. L'évier n'était pas à la même hauteur que le plan de travail, mais surélevé à gauche et maintenu par des cales, fruit de travaux effectués presque correctement par Maurice Dunahew, dit « Buster », le mari d'Alma. La plupart du temps, ils n'étaient que quatre à vivre sous ce toit car Buster n'avait plus le droit de coucher là ni même d'y venir régulièrement, étant dans l'obligation d'arriver sobre, et Ruby n'y dormait qu'à l'occasion, lorsque les nuages de déprime qui s'amoncelaient dans sa poitrine l'incitaient à se reposer parmi les siens.

Alma lava des pommes de terre pour le ragoût pendant que Ruby se bagarrait par terre avec les deux cadets, Sidney et John Paul. Ils adoraient la serrer contre eux, sentir ses bras qui enlaçaient leurs épaules, si proche qu'ils humaient son parfum, son rouge à lèvres, son haleine excitante de fumeuse qui leur éclatait au visage. L'élégance de Ruby, son audace, sa

vivacité étaient telles qu'en sa présence ils avaient envie de se battre, se battre contre n'importe qui pour avoir plus, plus de tout, de tout ce qu'ils pouvaient imaginer. James était suffisamment grand pour avoir entendu à l'école des histoires et des insultes qui réduisaient à un trou d'épingle son horizon dans cette ville, et il était plus réservé, souvent maussade, le visage tendu et le regard fuyant. Il se passionnait depuis peu pour les histoires de pirates de haute mer et les exploits lucratifs des hors-la-loi de la région et, inspiré par ces exemples, il s'était mis à chaparder, déroband à leurs propriétaires des choses nécessaires, et Alma ne se posait pas autant de questions quelle aurait dû lorsque apparaissaient mystérieusement dans la maison des médicaments, ou encore des boîtes d'ananas, des caleçons longs ou de beaux morceaux de jambon délicieusement juteux dont les cadets se souvenaient avec émotion pendant des semaines.

Les os et les morceaux de viande parfumaient le bouillon dans lequel elle avait ajouté des oignons, les pommes de terre d'Irlande, quelques haricots de la veille, un ragoût préparé avec les moyens du bord qui leur calerait l'estomac pour la nuit. Alma se détourna de la cuisinière et chuchota : « On dîne, les garçons », et elle n'eut pas besoin de le dire deux fois.

Miss Dimple Powell avait quinze ans et n'était jamais allée à une soirée dansante. Elle priait pour que la musique et les garçons viennent à son secours avant qu'elle ne périclisse d'ennui et s'exerçait à danser seule dans sa chambre depuis un an avec en guise de cavalier un gros oreiller à l'allure fringante et aux propos passablement osés. Il avait les cheveux lisses et gominés comme Valentino et des mains qui s'égarèrent parfois dans son dos, l'obligeant à lui rappeler qu'elle avait quinze ans, monsieur, et n'était pas pressée mais qu'elle n'était pas folle non plus. Sa sœur July et son beau-frère Charles Lathrop avaient gentiment tanné M^r Powell, qui s'était habitué à entendre glisser à l'étage les pas d'une valse pleine d'espoir quand il lisait le journal du soir, jusqu'à ce qu'il finisse par accepter, enfin, et juste avant qu'elle parte à la soirée, il lui glissa par-dessus ses lunettes un regard silencieux empli de tristesse et d'humilité en la voyant s'en aller si belle dans sa robe toute neuve.

Les quartiers est : rues en terre battue arrosées d'huile de vidange pour empêcher la poussière de voler, succession de maisons où la peinture a déserté les murs en bois brut et l'avant-toit est infesté de guêpes : un toit de tôle sur lequel le soleil tape directement en le chauffant à blanc et la pluie ruisselle avant de se déverser dans le jardin, rougissant la terre tout autour de la maison. Les trottoirs ne servent pas à grand-chose, leur utilité volant en éclats sous les racines fureteuses des arbres voisins, et leurs planches amollies au fil des ans partent dans tous les sens en s'affaissant par le milieu. Le cas échéant, les lattes des trottoirs peuvent faire d'excellentes armes – l'est encore saoul, c'est ma bouteille de lait, j'veux plus t'voir dans les parages, t'entends ? Les chats rôdent entre les maisons, les chiens sillonnent les ruelles et des ribambelles d'enfants jouent pieds nus dans de tristes jardins fatigués sous des arbres étiolés avec l'énergie désespérée de ceux qui savent déjà que leurs maigres heures de distraction sont comptées.

Alma partait de l'est tous les matins pour se rendre à pied dans un lieu imposant, une demeure cossue aux murs de brique dignes d'une chambre forte agrémentée d'une vaste véranda ombragée et d'une lourde balustrade d'un blanc épuré, d'un porche orné d'un arc trilobé, de grandes fenêtres avec des vitres à l'ancienne ondulées et courbées qui sous certains angles créaient une plaisante confusion du regard, déformant à leur gré la vision du monde, l'étirant, la tronquant. Si la vie locale n'était plus tant régie par le soleil que par l'heure affichée sur le cadran des pendules, Alma se pliait toujours au chant matinal des coqs de la ville qui saluaient bruyamment l'aurore mais pas à l'unisson, percevant curieusement le lever du jour avec des écarts de temps considérables, les uns à un moment donné, les autres plusieurs minutes plus tard. Mais elle arrivait toujours suffisamment tôt pour préparer le petit-déjeuner de M^r Glencross qui avait l'appétit solide – saucisses de porc, œufs et crackers –, puis des enfants, difficiles, jamais

satisfaits, réclamant généralement les seules céréales qu'elle n'avait pas prévues, ou des œufs si elle avait fait des céréales, et enfin celui de M^{rs} Glencross qui ne voulait qu'un toast refroidi sans beurre ni confiture et un mug de thé anglais bouillant.

Elle mangeait souvent debout à côté de l'évier en regardant par la fenêtre et s'adressait parfois à Alma pendant que celle-ci débarrassait la table.

« Vous croyez qu'il va pleuvoir aujourd'hui ?

— Peut-être bien.

— Sûrement ?

— Ça m'étonnerait. On en a trop besoin.

— Mes pauvres roses. »

M^{rs} Glencross était à l'origine de la fortune familiale. C'était une Jarman et les Jarman possédaient à peu près tout ce qu'ils voulaient – de gigantesques étendues de terres dans les Ozarks, du bétail, des porcs, des biens locatifs, une exploitation forestière, l'opéra et une confortable part de la Citizens'Bank. M^{rs} Corinne Glencross s'était vu épargner certaines réalités de la vie, étant jugée trop délicate pour être exposée à la sensation du soleil sur sa peau, du vent rude, de l'eau de vaisselle sur ses mains, aux gens grossiers et à l'éventail habituel des faits déplaisants. Elle ne savait pas faire grand-chose mais Alma l'aimait bien, elle aimait son esprit badin plein d'innocence, sautant allègrement d'un sujet à l'autre en faisant des commentaires amusants sans jamais s'appesantir. Elle avait peu d'exigences ou peu du moins qu'elle jugeât nécessaire d'exprimer. Elle passait le plus clair de la journée allongée sur le divan du salon avec les rideaux tirés et un linge humide sur les yeux, attendant stoïquement son prochain rendez-vous avec le D^r Thomason. Quand elle se sentait mieux, elle retrouvait son allant pendant une heure ou deux et suivait alors Alma qui s'affairait dans la maison, la regardant faire la lessive, le ménage des quatorze pièces, préparer du savon de soude certains jours, repasser les draps d'autres jours, lui demandant pourquoi elle procédait comme ceci et non comme cela, ce qui arriverait si l'on essayait de dépoussiérer avec une éponge ou si l'on se servait d'un bâton plus mince pour remuer le linge dans la lessiveuse.

Alma se montrait patiente, essayait de lui expliquer pourquoi, ou bien lui disait : « Vous êtes un peu pâlotte, M^{rs} Glencross. Faudrait pas vous évanouir par terre et vous retrouver toute couverte de bleus. Vous avez une si jolie peau. »

Les jours où elle devait faire les courses, Alma descendait à pied jusqu'à la grand'place avec un cabas en toile et une petite somme d'argent. Elle aimait prendre la viande à l'épicerie Jupiter, les fruits et légumes chez la veuve McLean's et achetait le pain chez le Grec au bas de l'avenue. Quand le Grec avait ouvert, Alma s'était refusée à mettre les pieds dans sa boutique pendant des mois, puis elle avait fini par céder et la première fois où elle s'était hasardée à y faire ses courses, elle avait eu l'impression que le Grec essayait de la flouer de sept cents. Elle l'avait lorgné froidement, le porte-monnaie bien serré dans la main, et lui avait dit : « Vous jouez au filou avec moi mais c'est pas moi que vous roulez, vous roulez M^r Arthur Glencross. Feriez bien de demander qui c'est à un de vos amis. » Juste à la tombée de la nuit ce soir-là, le Grec était passé chez les Glencross avec un gros sac de bonbons, deux miches de pain, des olives noires, et s'était bassement incliné devant Alma. La bonne société s'était prise d'un tel engouement pour le pain du Grec que les bonnes s'étaient vu soulager de la corvée de le faire elles-mêmes, et si elles ne lui avaient pas exprimé leur gratitude, elles étaient toujours restées fidèles à sa boutique. Les quatre, et parfois cinq ou six bonnes qui travaillaient non loin de la place essayaient de se retrouver chez le Grec entre le ménage et le déjeuner. Elles tripotaient les jarres de produits insolites, humaient les grains de café et se réunissaient à l'extérieur sur un banc ombragé d'où elles pouvaient observer l'avenue sans risquer d'être entendues quand elles se racontaient des histoires vraies en chuchotant ou en riant aux éclats, le visage levé vers le ciel.

*

Ruby DeGeer ne voyait pas d'inconvénient à briser des cœurs, mais elle préférait qu'ils volent calmement en éclats, lui épargnant ces détestables scènes d'adieu où un homme en pleurs lui tordait le bras dans le dos, quand ses nombreux travers et son intimité n'étaient pas détaillés haut et fort par une fenêtre ouverte. Accepter l'ennui ne lui était pas facile et certains

hommes l'ennuyaient au-delà des bornes de la courtoisie avant même que le premier verre soit bu ou que la clef de la chambre d'hôtel cliquette dans la serrure, mais quand un type lui plaisait, il découvrait des déchaînements de passion jusqu'au jour où il ne lui plaisait plus et, dans son malheur, l'amoureux éploré lui tordait le bras en pleurant ou étalait sa vie privée sur tous les toits. Elle était née dans la pauvreté mais la nature l'avait dotée d'un charme pétulant, et elle avait compris de bonne heure que la vie était un combat et qu'elle ne pourrait jamais gagner un seul round si elle ne se servait pas de son meilleur atout. Si les hommes s'énamouraient de ses yeux lyriques, ses rondeurs ondulantes, sa démarche chaloupée, son sillage parfumé, ils n'avaient qu'à montrer leurs sentiments de façon éloquente : vêtements, chapeaux, loyer, long week-end au Peabody à Memphis, visite impromptue au matin de Noël alors qu'ils étaient censés être avec femme et enfants mais ne supportaient pas d'être loin d'elle, impossible, c'était plus fort qu'eux.

« Rapporte-moi donc une jolie babiole qui me plaise la prochaine fois que tu viendras. »

Elle se séparait de ces hommes un par un à mesure que leurs intentions et leurs appétits devenaient trop compliqués ou que son carnet de bal était accaparé par le dernier amoureux en date, qui avait le mérite de claquer son argent plus facilement de toute façon. Elle ne tardait pas à noyer les nouveaux élus sous ses désirs explicites et les travaillait inlassablement au corps jusqu'à ce que le levier de la pompe commence à coincer, puis leur annonçait que le moment était venu de se dire adieu et passait à autre chose. Elle ne recevait jamais de bien grosses sommes, mais cela lui permettait d'acheter de temps à autre quelques articles de valeur, les uns à porter, les autres à ranger soigneusement astiqués au fond d'un tiroir pour les mettre au clou plus tard, de se nourrir à peu près régulièrement et de louer une chambre à elle. À ses yeux, ce n'était pas de la prostitution car elle ne monnayait pas les moments d'intimité, ne l'avait jamais fait et ne le ferait jamais, mais se contentait d'accepter ce qui relevait davantage d'une discrète dîme de ces hommes qu'elle appelait ses amis. « On flirte, c'est tout », disait-elle. Les épouses n'étaient pas de cet avis et elle avait été agressée à plusieurs reprises, traitée de sale catin, de coureuse, de traînée, s'était fait tirer les cheveux, rouer de coups de pied dans les tibias, gifler en

pleine figure. Alma avait failli perdre son travail le jour où elle avait poursuivi la femme qui avait fait saigner le nez de Ruby sur la place, lui avait écrasé le visage sur une devanture de magasin en la plaquant par derrière jusqu'à ce qu'elle crie « Assez ! », avant de lui chuchoter à l'oreille que le seul qui méritait de recevoir des coups portait le pantalon et la moustache. (Des amies de la dame rossée avait réclamé le renvoi d'Alma, mais M^{rs} Glencross avait écouté le récit de la confrontation, imaginé la vulgarité de ces femmes s'empoignant vigoureusement en public, leur peau exposée au soleil, et, toute rouge d'excitation pour elles, avait commenté la manière dont Alma avait pris la défense de Ruby en disant « Quelle vaillance », et le sujet avait été clos.) De tels moments renforçaient encore les liens qui unissaient les deux sœurs, et Ruby partageait le surplus du butin amassé au champ d'amour avec Alma et les garçons Dunahew. Alma n'aimait pas la vie que menait Ruby et le lui disait souvent en termes on ne peut plus sévères, mais elle ne comprenait que trop bien le besoin insatiable qu'avait sa petite sœur du confort et de l'adoration que lui apportaient ces hommes, et la joie féroce qui s'emparait de son âme à chaque fois qu'elle larguait un galant désespéré et s'en retournait danser seule.

Alma décrivait ainsi leur jeunesse : à sa naissance, Cecil DeGeer avait les cheveux blancs et possédait une dizaine d'hectares de l'autre côté de la route qui longeait South Turn Creek, dont un peu plus de la moitié de forêt et le reste de terres d'argile rouge et de broussailles, le tout hypothéqué. Ils s'étaient constitué un immense potager en allant voler dans la parcelle que leur voisin possédait en bordure de rivière de la bonne terre qu'ils transportaient dans des paniers à pêches à la lueur de la lune ou dans la nuit noire. Comme il n'y avait pas de clôture, il était facile de laisser quelques cochons en liberté dans les ronces et les bois, et de déverser des seaux d'eau puisée dans la rivière sur les innombrables rangées de choses à manger si tant est que le diable ne se mette pas de la partie et que le temps ne vire à la canicule ou qu'une nouvelle crue ne vienne emporter tous les repas des lendemains. Leur mère était une Pruitt dont le nez avait été largement amputé à la suite d'un cancer, et il était rare qu'elle quitte la propriété ou fréquente des inconnus, travaillant de longues heures comme si elle voulait se punir d'avoir commis un acte, une faute quelconque qui ait pu lui coûter ce bout de nez. Elle ne tirait guère de récompense de ce labeur acharné, si

ce n'est le travail en soi et le fait de vivre péniblement. Elle était gentille, s'efforçait de l'être, espérait-elle, de moins en moins certes, mais elle essayait tout de même, sans relâche, elle essayait. Dès qu'Alma avait su manier une petite houe, elle avait courbé le dos pour travailler la terre. À force de supplier, sa mère avait obtenu qu'elle soit envoyée à l'école, et chaque année elle avait continué à supplier jusqu'à ce que ses supplications ne servent plus à rien, et dès l'âge de huit ans (elle ne savait toujours pas bien lire et écrire et ne saurait jamais), Alma travaillait la terre du matin au soir.

Mon arrière-grand-père Cecil n'avait jamais pu ni voulu accepter sa situation et il restait si souvent les bras ballants qu'on ne pouvait guère lui trouver d'excuse. Il avait connu l'aisance étant jeune, assortie d'un confortable portefeuille de valeurs au Texas, dilapidé son héritage alors qu'il n'avait même pas vingt-cinq ans (il buvait sans compter et croyait pouvoir faire de même avec le jeu), imploré sa famille de lui redonner de l'argent pour repartir à zéro, et en l'espace d'un an l'avait encore dilapidé avant de couper définitivement les ponts avec les siens lorsqu'ils avaient refusé de lui en prêter à nouveau, hors de question, inutile de demander. Sa figure avait pris une teinte rougeaude qui ne l'avait plus quitté et ses mains tremblaient. Les DeGeer ne s'étaient jamais reparlé, n'avaient plus jamais échangé ni lettres, ni faire-part de naissance ou de décès, et ne se connaissaient plus. Quand on est né pauvre, on est tellement habitué à la déchéance et à l'indigence que l'on est à l'aise dans toute cette misère sordide, alors qu'il n'y a pas grand-chose de pire (Cecil en était convaincu) que d'être accoutumé dès sa naissance à tenir le haut du pavé et se voir avec incrédulité sombrer peu à peu, de plus en plus bas au fil des saisons, jusqu'au jour où on atterrit le cul dans les cailloux et la poussière au milieu de gens enveloppés dans leurs loques et leur désespoir, qui certes sont désormais vos pairs, mais que vous ne verrez jamais comme vos égaux. Cecil était inemployable par tempérament ; il démissionnait en invoquant des affronts que personne n'avait entendus ou des consignes trop explicites, la simplicité de la formulation constituant en soi une offense à son pedigree. Il était si sensible à la hiérarchie sociale que cela l'empêchait de travailler avec régularité, il rechignait constamment à la tâche même quand il travaillait pour son compte, chaque jour de labeur rabaissant la position qui

lui revenait dans le monde, et cette déchéance quotidienne sapait impitoyablement son énergie, le laissant triste et amorphe alors que ses femmes, naturellement cantonnées par leur sexe au rang de vassales, ébranchaient, curaient le fumier, trimaient aux champs, s'échinaient pour son bon plaisir. Elles suaient toute leur eau au soleil et dormaient dans des chemises en calicot raidies par la transpiration. Cecil restait assis à rêvasser ou allait se chercher du whisky chez Wilhoite's, puis retournait chez lui se rasseoir et se replongeait dans ses rêveries en s'aidant à grands coups d'alcool. Une vie bien plus fastueuse défilait sous ses paupières, une vie peinte sur des panneaux d'azur où il redevenait un DeGeer de Lampasses, vivant dans l'opulence, festoyant tous les jours, des chevaux à perte de vue, plus loin des troupeaux de bétail, et au pied de chaque lit où il se reposait un tas de jupons blancs.

Alma s'enfuit à quinze ans, triste de laisser sa mère et la petite Ruby avec ce vieil ivrogne, pleurant tandis qu'elle courait mais certaine de s'étrangler avant minuit avec du fil barbelé si elle ne prenait pas ses jambes à son cou, là, tout de suite, pour aller en ville, se tailler une brèche dans une nouvelle vie et s'y glisser.

Le sort de Ruby fut pire encore. Elle n'eut pas le droit d'aller à l'école et, la sénilité venant, Cecil se prit d'un penchant pour le fouet. Il faisait pleuvoir les coups sur Ruby et sa mère en criant sa façon de penser pendant qu'elles essayaient d'esquiver ou se recroquevillaient. Malgré son nez amputé et sa vie de labeur, la mère était accusée de profiter des moments où Cecil dormait pour coucher avec des inconnus, au bord de la rivière probablement, car à force de cogiter sous la véranda il avait fini par se convaincre que la jolie petite Ruby devait être le fruit d'une fornication à laquelle il n'avait pas pris part. Physiquement, elle ne ressemblait ni à Cecil ni à aucun membre connu de sa famille, ce qui faisait d'elle une simple bouche à nourrir, un derrière à botter, un jeune corps sans lien de parenté dont il lui arrivait de palper longuement la croupe et les tétons naissants jusqu'à ce que son souffle devienne si pesant qu'il était obligé de s'allonger auprès de la catin, sa mère, pour en tirer un piètre soulagement.

C'était une vie dure, et cela avait laissé des souvenirs indélébiles qui ne devaient jamais la quitter ni même s'estomper suffisamment pour se brouiller dans sa mémoire. Ruby devait être hantée à jamais par de soudains

éclairs de réminiscence, de stupéfiantes bribes décousues qui renfermaient des blessures, des odeurs, des images navrantes qui fusaient à l'improviste dans son esprit et lui donnaient envie de disparaître, de rentrer sous terre, et elle passait une heure à pleurer la tête enfouie dans les mains ou se mettait en quête d'un homme qu'elle faisait fondre avec son sourire et s'en allait tondre sur l'heure.

Et puis, un matin, Cecil ne se réveilla pas et on le trouva gisant dans son lit, violacé, la langue pendante. La banque ne tarda pas à saisir la ferme et la force d'âme de sa mère s'envola vers le ciel en un dernier rayon de lumière qui s'éteignit lentement. Elle avait perdu le peu de volonté qui lui restait et fut transférée dans une colonie agricole tandis que Ruby, âgée de treize ans, était envoyée en ville aux bons soins d'Alma. En un rien de temps, Alma lui trouva un emploi à demeure d'apprentie lingère et bonne à tout faire chez M^r et M^{rs} J.T. Duxton, qui possédaient une grande maison dans les beaux quartiers, deux fils adolescents et largement de quoi occuper une jeune fille.

M^r Arthur Glencross devait finalement avoir une statue à son effigie érigée en bonne position sur la grand'place. Il avait de grandes qualités et des manières avenantes acquises dans sa jeunesse, dont il ne s'était jamais départi. Il était né dans une famille de chefs des ventes, autrement dit des gens relativement aisés mais qui menaient une vie d'employés, au contact risqué (et parfois pénible) des propriétaires de l'usine, qui roulaient littéralement sur l'or. Le fossé qui séparait Glencross des aigris avait été façonné de bonne heure par la rancœur que les siens nourrissaient en privé et lui transmettaient par des mots, des regards, des mimiques. C'était un joueur de base-ball à peu près convenable et un excellent étudiant qui n'était qu'à une courte tête du major de la promotion. Pendant la saison de la chasse au cerf, il allait camper en forêt avec son père et ses amis, mais il préférait aller pêcher seul dans les rivières de montagne. Du temps où il était lycéen, il n'était jamais sorti qu'avec les filles des meilleures amies de sa mère, et aucune de ces brèves expériences ne lui avait laissé un souvenir impérissable ou n'avait été renouvelée. Ses parents menaient une vie frugale, grappillant sur tout, et il fut envoyé à l'université Columbia. Il y vécut dans une paisible pension en compagnie d'austères universitaires et figura au tableau d'honneur, écouta une conférence de John Cowper Powys sur la signification de l'art qui lui élargit l'esprit, vit l'actrice Mabel Normand agiter une rose à longue tige depuis une torpédo, et tomba éperdument amoureux d'une plantureuse et brillante étudiante de Stephens College qui ne se souvenait jamais de son prénom quand ils se croisaient. Des revers financiers l'obligèrent à retourner chez lui après avoir effectué deux ans et demi d'études sur les quatre nécessaires à l'obtention de son diplôme, et il s'exécuta à contrecœur mais se fit rapidement embaucher à la Citizens'Bank.

C'était un grand jeune homme discret qui se fondait dans la foule, mais Corinne Jarman le vit aider gentiment un vieux client bourru en salopette à descendre les marches de la banque et monter dans son chariot tiré par une mule, et demanda à son père comment il s'appelait. Moins d'un mois plus tard, il fut invité un dimanche à partager un déjeuner de famille où il mangea avec appétit mais ne dit quasiment rien. Il se trouvait dans une pièce somptueuse ornée de lustres, de coupes en cristal et d'objets d'art que M^{rs} Jarman avait achetés lors de son second tour d'Europe. Glencross était obligé de se concentrer sur chaque phase du repas pour éviter de casser un verre, renverser quelque chose sur le tapis ou cracher de la nourriture en parlant et tacher la belle nappe. Il ne pouvait pas à la fois répondre aux subtiles exigences d'un repas aussi complexe et suivre la conversation qui voltigeait autour de lui, si bien qu'il rata plusieurs occasions de discuter avec Corinne. Elle était petite, mince et pâle, semblable à un nuage qu'un trait de cynisme suffirait à disperser. Elle avait des manières exquises mais empreintes de naturel et ses yeux bleus étaient deux lacs irrésistibles. Chacun de ses mouvements était aussi fluide et précis que ceux d'une actrice sur scène. À la fin du déjeuner, elle le prit par le bras et l'emmena se promener sous une ombrelle dans le jardin baigné de soleil où il entreprit de lui faire la cour en avisant un mimosa épanoui dont il évoqua l'ombre parfumée en citant un fragment de Wordsworth : « Regarde à l'ombre des frondaisons... Devant moi la découverte fortuite brillait telle une vision de délice. » Corinne parut éblouie par ces velléités poétiques, et lui, inquiet à la perspective de devoir désormais fournir une citation adéquate face à toutes sortes de spectacles et de situations, ce dont il était bien incapable.

Dès le début, Glencross eut du mal à accepter qu'une princesse locale puisse sincèrement et sérieusement s'intéresser à lui, mais il glana avec espoir quelques expressions françaises et lut un ouvrage sur l'art de bien se tenir à table. Il rendit visite à Corinne pendant une vague de chaleur et ils restèrent à s'éventer sous la véranda où il épuisa tous ses mots d'esprit français en l'espace d'une heure, ce qui fit grand effet à en juger par le sourire et les yeux baissés de la jeune fille, puis inventa au pied levé de longues suites de sonorités aux consonances latines pour la séduire davantage encore. Elle avalait visiblement tout ce qu'elle croyait l'entendre roucouler dans une langue européenne et se pâmait devant lui. Il faisait

preuve de maestria, se disait-il, de raffinement presque, et bien qu'au cours des semaines qui suivirent il lui ait donné diverses occasions de se dégager de leur relation, de comprendre qu'il n'était pas fait pour son monde, elle ne les saisit pas et les fiançailles furent annoncées. Avant même les fêtes de fin d'année, ils étaient mariés et durant leur lune de miel à New York elle lui parla tous les jours dans un français moyen pour voir la fascination qui se peignait alors sur son visage.

Les Jarman leur offrirent en cadeau de mariage une immense demeure si splendide, si somptueuse que les parents Glencross étaient intimidés à chaque fois qu'ils leur rendaient visite et restaient dans le salon, les mains serrées sur les genoux, sans jamais faire le tour des lieux. Cependant, Arthur eut tôt fait de s'habituer à sa nouvelle vie, adopta le costume de l'emploi, apprit à dépenser de l'argent sans être rongé de remords à chaque dépense onéreuse, et tout allait bien, à ceci près : Glencross ne connaissait pas grand-chose au sexe avant le mariage (il avait vécu un soir une brève scène de mystérieux tripotage de doigts, de lèvres, de boutons et de ceintures derrière la gare de Columbia avec une femme à qui il manquait un dollar pour rentrer chez sa mère, et bien que cette sombre transaction ait abouti à une chose visqueuse, il n'avait jamais été sûr d'y avoir perdu sa virginité) et Corinne encore moins. Le moindre de leurs accouplements aussi maladroit soit-il faisait figure de prouesse, mais la plupart du temps leurs ébats semblaient douloureux, voire dégradants à bien des égards, nécessairement furtifs malgré les liens du mariage et pour le moins superflus aux yeux de la nouvelle M^{RS} Glencross. Elle préférait qu'on lui titille intimement l'esprit et conserver ses vêtements. Elle aimait Glencross, mais elle n'aimait pas son corps ni le sien, et durant toutes les années qu'ils vécurent ensemble il ne la vit jamais nue. À la naissance de son second enfant, ce fut comme si elle avait franchi en tête la ligne d'arrivée après une course exténuante et renonçait pour toujours à courir : elle avait ses trophées. Il accepta sa décision sans se plaindre, ou pas trop du moins, et adapta ses désirs à la sécheresse ambiante en s'adonnant à l'alcool et aux parties de pêche en solitaire. Elle lui demandait rarement où il allait et cet arrangement leur convenait à eux deux.

Au bout de quatre ans au poste d'employé et un an de mariage, il fut promu vice-président de la banque. Naturellement, certains murmurèrent

que sa soudaine fortune et sa belle-famille avaient joué en sa faveur, mais il ne tarda pas à se montrer à la hauteur des exigences de ses nouvelles fonctions, habile à effectuer les calculs nécessaires et tirer des bénéfices de n'importe quelle opération, infatigable, d'un abord facile, si bien que l'on cessa de parler de sa jeunesse comme d'un obstacle et, deux ans plus tard, il devint président. (Et c'est une chance qu'il ait été là car, de l'avis de tous, il sauva la banque pendant la crise de 1929, la maintint à flot en usant de toute son énergie et de son charme personnel, de quelques silences opportuns dans les moments clefs, mais plus encore d'un travail acharné, inspirant la confiance à ses déposants par sa prestance et sa distinction de bon aloi – il ôtait cependant ses beaux habits et ses souliers faits main pour aller chasser la caille en casquette et gros godillots avec ses clients, fermiers ou gentlemen, pêcher de nuit sur le lac Gullet, déboucher une bouteille de scotch d'avant la prohibition avec ses amis golfeurs. Ils étaient des centaines, dont Harlan Hudkins, à être persuadés d'avoir été personnellement sauvés de la faillite et de la colonie agricole par son talent professionnel et son intégrité.) Il y avait cependant des jours plus difficiles à surmonter que d'autres, où il disparaissait de la banque à midi sans un mot ou s'éclipsait de chez lui après l'office du dimanche pour partir en compagnie d'un bon whisky pêcher dans la Jacks Fork, l'Eleven Point, la Current, la Twin Forks ou la Spring River, à la frontière de l'Arkansas.

Or il se trouvait que, le dimanche, Alma et Ruby rendaient parfois visite à leur mère à la colonie agricole, à quelque cinq kilomètres de la ville. Leur mère ne parlait plus (elle devait décéder trois mois plus tard) mais elle semblait les reconnaître et c'est ce qui les poussait à continuer à venir la voir alors qu'elles en avaient pour tout l'après-midi. Les deux sœurs longeaient pesamment une route poussiéreuse, leur déjeuner dans leur sac. Au retour, leur pas était plus léger et, pour qu'il le reste, elles évitaient de parler de leur mère. En rentrant bredouille d'une partie de pêche avec une bouteille vide dans sa Lincoln Phaéton couverte de traînées de boue, Arthur Glencross les vit cheminer dans les derniers éclats du soleil couchant et leur proposa de les déposer. Il y avait une place à côté de lui et une autre derrière. Les deux femmes hésitèrent un instant, et Ruby se dirigea vers la portière avant en même temps qu'Alma, mais elle joua des coudes pour attraper la poignée en premier, inclina le siège pour que sa sœur s'installe à

l'arrière et se glissa devant. Dans l'ombre de la banquette arrière, Alma la fusilla du regard et fut déconcertée, effrayée même, par sa colère et ce qui pouvait l'expliquer.

Glencross dit : « Excusez mon chapeau, mesdames – je ne sais pas comment je me suis débrouillé, mais il est tombé dans la boue. » Ruby répondit : « Quand on porte bien l'chapeau comme vous, n'importe quoi vous va. » Cette semaine-là, Alma fit son possible pour éviter Glencross, trouvant à s'occuper dans d'autres pièces de la maison, s'affairant à d'autres tâches car elle savait déjà ce qui arriverait. Et cela ne manqua pas d'arriver, sous forme d'une enveloppe que Glencross lui glissa dans les mains en disant : « Faites passer ceci, voulez-vous ? »

Dans la cabane des Dunahew, Ruby et elle contemplèrent l'enveloppe, humèrent son parfum de vanille et admirèrent la belle écriture. Elles durent attendre plus d'une heure qu'un des garçons rentre pour leur lire la carte qu'elle renfermait. Sidney, qui avait presque neuf ans à l'époque, ouvrit l'enveloppe et lut : « Chère Ruby, je dois me rendre à Mammoth Spring en voyage d'affaires – aimeriez-vous faire un tour avec moi dans la région ? À priori, ce devrait être ce lundi. J'ai nettoyé mon chapeau. Dites-moi que vous acceptez et faites-le savoir à Alma. »

Les journalistes arrivèrent des quatre coins du pays et favorisèrent la pléthore de théories et de suspects en livrant des récits pétillants de couleurs et d'intrigues qui n'étaient peut-être pas inventés de toutes pièces, mais en partie certainement. Le lendemain de l'explosion, la première personne à se confesser fut une certaine M^{rs} Watts, une veuve fêlée demeurant chez sa fille célibataire, qui déclara qu'elle avait pris des bombes que les Huns avaient fait entrer en douce il y avait un moment de ça et qu'elle les avait placées sous le pont de Fussell Creek à cause que son fils lui rendait plus visite et qu'à coup sûr il dansait encore avec des hommes vu qu'il était encore de ce monde et se livrait à des péchés innommables. Les journaux publièrent le récit de ses aveux dans une édition, puis ils laissèrent tomber sans commentaire pour s'intéresser à Fred Crown, un vétéran et ancien pompier qui affirma : « Seule de la dynamite soigneusement placée aurait pu pulvériser à ce point le bâtiment. »

Les premiers suspects furent désignés par M^{rs} Howard E. Tompkins, qui déclara que les Gitans qui campaient du côté de Blue Spring (de toutes les sources baptisées Blue Spring dans la région, c'est la plus petite et la plus proche de la ville) avaient menacé tous les citoyens en termes on ne pouvait plus clairs. Deux jours à peine avant la catastrophe, M^{rs} Tompkins s'était fait soutirer soixante-quinze cents par des voyantes qui l'avaient roulée en ne lui prédisant que des choses qu'elle avait déjà vécues, pardi ; il y avait belle lurette qu'elle avait vu un aveugle avec un chapeau noir par un jour de pluie, un enfant qui s'était gravement coupé et n'en avait pas gardé de cicatrice, et trouvé sous une poule qui couvait un œuf bleu creux qui flottait comme de la bourre de peuplier. Ces menteuses voyaient dans son passé et le lui revendaient en le faisant passer pour son avenir. Son mari demanda au shérif Adderly de punir les Gitans d'avoir extorqué soixante-quinze cents à

son épouse pour lui raconter que son avenir n'était qu'une suite d'événements sur lesquels elle avait déjà tiré un trait, ce qu'il ne manqua pas de faire, et sans ménagement. Au moment où on l'embarquait avec son fichu, ses bracelets et ses perles de toutes les couleurs, la voyante en chef fit le signe des cornes en levant l'index et le petit doigt et lança : « Vous verrez des ciels gris sans fin. Des ciels gris s'étendre dans vos os et au-dessus de vos têtes à jamais. Soyez tous maudits. »

Après l'explosion, cette funeste déclaration suffit à suggérer que le clan tout entier était impliqué dans cette terrible vengeance, suggestion que M^{rs} Tompkins se chargea de clamer haut et fort, alors même que la plupart des Gitans étaient enfermés quand le ciel nocturne était devenu jaune. La prison, constituée de six cellules, était située au troisième étage du palais de justice et une foule chargée de cordes à nœuds ne tarda pas à se rassembler à l'entrée en huant les Gitans et en les menaçant de les pendre ou pis encore s'ils n'avouaient pas leur méfait et ne dénonçaient pas ceux qui avaient posé les bombes. Le shérif adjoint Bob Jennings raconta qu'au moins deux des hommes avaient souillé leur pantalon quand ils avaient été questionnés à la matraque et que les femmes s'étaient agenouillées au pied des fenêtres à barreaux en poussant des cris de lamentation et en braillant vers le ciel des prières à un dieu métèque qu'il ne connaissait pas et n'avait aucune envie de rencontrer. Quand le shérif décida de les relâcher quatre jours plus tard, il attendit minuit puis escorta le long cortège de roulottes jusqu'à la frontière du comté, où il brandit un fouet pour les inciter à se dépêcher et à disparaître hors de sa vue.

Le shérif Shot Adderly était un plouc venu d'un carrefour perdu qui avait débarqué un jour en ville, trouvé la compagnie plaisante et découvert sa vocation d'officier de police. Son prénom était une invraisemblable création maison, Leotozallious, mais sa petite taille lui avait valu d'être surnommé Peashot à l'adolescence, sobriquet qui l'âge venant avait été abrégé en Shot, un nom d'emprunt dont il se félicitait étant donné celui qui lui avait été assigné à la naissance.

Un an plus tard, alors que le public n'y voyait toujours pas plus clair et que la commission d'enquête des citoyens avait eu lieu, le shérif Adderly

déclara : « Si je devais raconter tout ce que je sais de l'explosion de l'Arbor, il y aurait des lynchages d'ici à Saint Louis. »

OceanofPDF.com

M^r Lawrence Meggs suspendait aux arbres qui bordaient son terrain des sacs de sucre pour attirer les cerfs et les chevreuils et mangeait du gibier toute l'année. Il avait douze hectares de terres, essentiellement en pente, et un potager également en pente qu'il avait fait fructifier en remontant quatre cents brouettes pleines de fumier de volaille qu'il était allé chercher chez son voisin, de l'autre côté de la rivière. Ses parents ayant disparu, il était seul pour s'en occuper et n'avait quitté ses terres qu'une fois. L'hiver de ses dix-neuf ans, il était allé à Kansas City rendre visite à des cousins pendant un mois. Il s'était senti mal à l'aise au milieu de toutes ces rues et de ces inconnus, de toutes ces voix qui parlaient une autre langue, restait bouche bée devant les spectacles les plus banals et était particulièrement déconcerté par les douces et pulpeuses tentations de la nuit. Au troisième soir, il rangea sa Bible sur l'étagère du placard, posa son chapeau dessus, et le mauvais exemple de ses cousins ne tarda pas à le défaire de toute gêne à l'égard de deux péchés auxquels il ne devait jamais renoncer : le rince-boyaux et les putes. Le lendemain, il se rendit au beau milieu de la journée au Chesterfield Club, où les serveuses ne portaient pas de chemisier ni de robe, ni même de petit tablier, mais servaient le plat du jour le cul à l'air et le sourire aux lèvres, et prirent sa commande en exposant sous ses yeux leur toison intime tandis qu'il leur montrait le menu, et il en ressortit après le déjeuner avec le tournis, gonflé d'un tel désir qu'avant l'heure du thé il dut encore payer deux fois chez M^{rs} Vanatta de Grand Street. Quand il revint dans les collines, ce n'était plus le même homme, et bien qu'il n'en parlât quasiment jamais il se sentait désormais indigne de cet état bienheureux qu'était le mariage, dévoré par ses péchés favoris auxquels il s'adonnait si régulièrement qu'il cessa de pratiquer pour ne pas être un imposteur dans la maison de Dieu et ne lisait plus la Bible que les jours où le mauvais temps l'empêchait d'aller s'encanailler ou danser en ville.

Harlan expliquait : « Il n'y avait pas que les morts, mon garçon, il y avait aussi le carnage, les mutilations, tous ces gens dépecés, en morceaux, qui respiraient encore. On les voyait souvent descendre l'avenue en boitant, quelquefois avec des béquilles, s'atteler d'un bras à une tâche qui en exigeait deux, acheter des seaux entiers de poudre pour camoufler les cicatrices, ou alors des dames qui portaient en permanence un foulard noué pour que l'on ne voie pas qu'il leur manquait une oreille ou deux. Il y avait des gens sacrément amochés, estropiés, dans cette ville et ils ne passaient pas inaperçus, jusqu'au jour où on est repartis en guerre et on a compris qu'être amoché n'était rien comparé à ce qui pouvait nous attendre. Larry n'avait plus de corps à proprement parler, juste un tronc avec un bras carbonisé qui pendait mollement mais pouvait soulever une tasse. Une tante du côté de sa mère et son mari sont venus de Bulls Shoals s'installer là-haut pour s'occuper de lui. Je l'aimais bien, ce bon vieux Larry, tu sais, je le connaissais quasiment depuis qu'il était né, mais j'aurais dû lui rendre visite plus souvent. Bien plus. Je ne sais pas trop comment, mais vers 1935 il a roulé au bas de la pente et il est tombé dans la rivière. J'étais soulagé pour lui. »

Les Dunaheew s'étaient détournés en 1890 des vertes prairies et des vastes champs de boue de leur campagne pour s'en aller à pas lourd vers des lendemains sans terre gagner leur pain à l'usine, attirés en ville par une haute cheminée grise crachant une sombre fumée qui venait marbrer un ciel stoïque, et toute la famille ne tarda pas à s'y trouver enchaînée par une maigre feuille de paie qui suffisait à peine. La ville les plongea au début dans la plus grande confusion, tous ces visages sur lesquels ils ne mettraient jamais de nom, qu'ils ne connaîtraient jamais, le système entièrement dirigé par une classe dominante dont ils sentaient le fardeau sur leurs épaules sans la voir réellement ni pouvoir s'en débarrasser, leur vie désormais régie par des règles à mille lieues des manières franches et bourruées qu'ils avaient pu connaître et comprendre en Caroline du Nord, dans le Kentucky et plus récemment sur les berges d'Egypt Creek, à l'endroit où elle se jette dans la Big Chinkapin.

Grandpa Buster naquit en ville quelques semaines après l'arrivée du clan et sa naissance laissait présager le déséquilibre qui devait l'affecter toute sa vie. Pour extraire le nouveau-né du ventre de sa mère, il fallut s'y mettre à trois, et son premier vagissement fut un hurlement horrifié face à cette expulsion, un cri de spoliation qui resta dans les mémoires et qu'il sembla garder sa vie durant au bord des lèvres, prêt à jaillir à nouveau de sa gorge en une plainte déchirante venue de ce lieu perdu au fond de son être. Physiquement, il n'était pas trop mal, élancé, plutôt intelligent, mais il avait tendance à trop sourire car il essayait si souvent de deviner ce qu'on attendait de lui, la réaction appropriée, qu'il découvrait instinctivement ses dents face aux insultes, voilées ou non, aux nouvelles du temps, à la guerre contre l'Espagne, aux deuils familiaux. Il voulait être aimé de tous et se laissait facilement entraîner par ses pairs à commettre des erreurs bêtes qui les amusaient beaucoup.

Il vécut toute sa jeunesse chahuté entre son mal-être en société et ses sourires superflus jusqu'au jour où une bande d'adolescents du coin débarqua dans le campement de vagabonds de l'autre côté de la voie ferrée et se mit à faire du raffut par simple plaisir, réveillant ainsi trois gaillards endurcis prêts à en découdre qui les pourchassèrent, et Buster qui n'était pas particulièrement agile se fit attraper et balança une droite qui toucha un menton et mit K. — O. dans la boue le plus costaud des vagabonds. D'un seul coup de poing, il l'avait fait basculer comme un sac de sable et, à compter de ce jour, les blagues à son sujet se firent plus anodines, affectueuses ou simplement débonnaires.

Sans terres à planter et se partager, le clan Dunaheew finit par se morceler et, dès 1912, ils se dispersèrent pour aller se chercher un avenir ailleurs, laissant Buster qui resta sur place mais refusa obstinément de travailler au pied de la cheminée d'usine, préférant peindre des pancartes, des maisons, des granges dans l'équipe que dirigeait M^r Loyce Mackay. Il épousa Alma en janvier 1916 et, si l'on en croit les actes de naissance jaunis, ce n'était pas trop tôt. Il travaillait pour Mackay et se débattait dans une double vie car il avait également uni sa destinée à la bouteille, un amour de jeunesse auquel il avait succombé sur-le-champ. À le voir, il semblait s'amuser comme un fou quand il avait bu, dans l'éclat de la jeunesse, multipliant les fredaines, déchaîné, entassant les cadavres de bouteilles sur le rebord de la fenêtre, riant trop fort, dansant trop tard, envoyant un gars au tapis de temps à autre quand ses folles nuits tournaient mal.

Il y avait des choses qu'Alma refusait de me raconter et, entre autres, sa rencontre avec Buster, un sujet qui ne lui inspirait qu'une moue de dédain. Je hasardaï des hypothèses, qu'elle jugeait parfois vexantes (« J'ai jamais bu une goutte de ma vie ! ») et auxquelles elle ne répondait jamais (« T'as vu l'acte de naissance, tu peux faire le calcul tout seul, alors t'avise pas de m'le redemander ou j't'arrache la peau du crâne ! »). La seule réponse que j'obtins de sa part fut : « J'l'aimais comme il était. Encore aujourd'hui. »

Alma gagnait un salaire de misère et, conjugué à celui de Buster, ils réussirent péniblement à joindre les deux bouts jusqu'à l'arrivée de leur premier enfant. À mesure que James grandissait, ses besoins venaient s'ajouter à leurs difficultés économiques, et du jour au lendemain Buster fut

pris d'un immense élan de patriotisme et s'embarqua pour l'Europe avec nos troupes, prêt à tout pour échapper à son foyer et à la triste évidence de son incapacité quotidienne à entretenir sa famille et s'abstenir de boire. Son expérience au sein du corps expéditionnaire américain fut désastreuse, il respira du gaz moutarde quelque part en France, tira de temps à autre sur des ennemis qu'il entendait mais ne voyait que rarement, perdit trois orteils dans les tranchées des suites de la gangrène, revint à la cabane l'œil luisant et la démarche mal assurée. Le spectre du vague à l'âme qui a rongé presque toute ma famille avait dévoré Buster avant qu'il s'embarque pour rentrer au pays, peut-être même avant qu'il parte pour l'Europe ou balance ce coup de poing.

Le traumatisme de la guerre était tel qu'il ne tarda pas à devenir un pochard que l'on trouvait souvent ivre mort sur le trottoir au lever du jour, figure de torpeur et de perpétuelle honte que ses fils devaient parfois enjamber pour aller à l'école, détournant les yeux sans en parler et espérant que personne n'y ferait allusion. Durant ses années de mariage, John Paul devait couramment subir de la part de Harlan Hudkins ce commentaire ou ses multiples variantes : « Je revois encore ton père comme si c'était hier, étalé sur le trottoir avant le petit-déjeuner, le visage couvert de salive séchée et, à chaque fois, je me sentais tellement protégé, tellement, tu peux pas savoir, parce que pendant que moi je dormais bien au chaud sous la plume, le vieux Buster Dunahew bravait la nuit dehors, veillant sur nous tous, à l'affût, solitaire, sans même qu'on ait à le lui demander – c'était comme si on avait un chien de garde qui parlait anglais quand il était sobre. Je parie que tu étais fier. » Il fut expulsé de la cabane mais on le croisait souvent en ville dans diverses ignobles postures et des états d'ébriété plus ou moins avancés. Cela dura plusieurs années, entrecoupées de quelques mois passés à se refaire une santé dans la cabane à la suite d'une pneumonie, avant de se poursuivre de longues années encore. Et puis un matin, à l'automne de 1928, il se réveilla dans un caniveau ruisselant près de la place et fut frappé par l'extraordinaire beauté d'une aube ordinaire, le soleil éclatant sur les vitres, les nuages aux couleurs indécises, un oiseau sur une ligne électrique, une traînée d'huile qui esquissait un début d'arc-en-ciel sur le trottoir crasseux et, allongé sur le dos, il jura au ciel de ne plus boire. Il fit son possible, fut pris de tremblements, de sueurs, supplia Alma de le laisser

revenir, mais elle n'avait aucune raison de croire en une guérison aussi subite et lui dit non, pas encore, mais n'oublie pas que je t'aime. Grandpa Buster Dunahew, qui était sobre à se damner depuis cinq mois, mourut dans un curieux accident de voiture (non pas la sienne, mais une vieille Ford bringuebalante prêtée pour une durée indéterminée par Arthur Glencross à qui il servait en secret de chauffeur) sur Eleven Point Road, près de Mountain View, vingt-trois jours avant l'explosion du dancing.

OceanofPDF.com

Adolescente déjà, elle avait toujours eu des douleurs aux mains, les articulations gonflées, les jointures noueuses, et ce furent ces mains douloureuses et déformées qu'elle posa bien à plat, la paume tiède, sur chacun des vingt-huit cercueils rassemblés dans le gymnase du lycée. C'était le seul site de la ville qui soit suffisamment vaste pour accueillir des obsèques collectives, et même là, la foule débordait dans la rue et jusqu'au terrain vague voisin. Un interminable cortège de gens défilait en silence devant les cercueils couverts de monceaux de fleurs et entourés de portraits encadrés posés sur des chevalets, de cartes d'adieu écrites en script ou en lettres cursives plus personnelles, de peluches à emporter au paradis, de trois gants de base-ball, d'un casque militaire, d'un cor de chasse, d'une veste d'intérieur en velours. Alma toucha un à un les vingt-huit cercueils et y déposa un baiser, s'agenouillant pour embrasser la peinture noire encore fraîche entre ses mains douloureuses posées bien à plat, accompagnant chaque baiser des mêmes paroles car il était impossible de savoir dans quelle caisse en bois reposait Ruby, ni même si elle se trouvait dans une seule et n'avait pas été déchiquetée en pièces dans l'effondrement ou les flammes et répartie dans deux ou trois, traitant chaque cercueil comme si sa sœur s'y trouvait entière ou en morceaux et pleurant jusqu'au dernier.

James était raide, le visage de marbre, estimant qu'il était trop grand pour pleurer, trop coriace, mais Sidney et John Paul sanglotaient derrière les jupes d'Alma, tapotant de leurs petits doigts l'endroit qu'elle embrassait, le visage rouge et fripé, sentant déjà que Ruby leur manquait affreusement, sachant que c'était pour toujours. Sidney, silencieux et remarquablement gentil pour un enfant si souvent dans le besoin, avait les traits pâlis par le chagrin et la maladie insoupçonnée qui devait l'emporter prématurément et, vers la fin, le petit John Paul, maigrichon et futé, dont l'énergie remuante,

fragile, coléreuse, devait être le premier atout dans la vie, s'effondra mollement, à bout de forces, ne pouvant plus pleurer.

Toutes les couches de la population étaient représentées, la tragédie n'avait épargné ni classe ni religion, affectant tous les quartiers, toutes les communautés, répandant la douleur indifféremment. Les élégants, effarés, les cœurs purs en salopette et souliers percés se côtoyaient sur les bancs et chantaient les cantiques qui les réunissaient. M^{rs} Glencross, accompagnée d'Ethan et de Virginia, était assise à côté des Dunaheew, un geste public qu'Alma ne devait jamais oublier, mais M^r Glencross était resté chez lui, souffrant encore des brûlures reçues en essayant d'extraire des survivants des flammes.

Six pasteurs et le seul prêtre de la région s'adressèrent à l'assemblée, élevant la voix pour couvrir les soudaines vagues de sanglots, de pleurs, d'alléluias ponctuées de cris stridents. Le service dura plus de quatre heures, laissant à de nombreux proches le temps de se calmer et d'égarer leurs pensées loin de la piété et du souvenir, et quand enfin la foule se retrouva sur le trottoir et dans la rue plusieurs voix s'élevèrent pour attribuer la responsabilité de ces morts à un gigantesque accident d'origine mystérieuse, une épreuve du ciel, tandis que l'on en entendit d'autres suggérer des causes matérielles et des suspects, des plans d'action susceptibles de lever certains mystères, des noms de voyous, de cinglés ou de marginaux qui figuraient en tête de toutes les listes. La colère se mêlait à la douleur et il n'y avait personne vers qui se tourner pour obtenir des réponses, si ce n'étaient les six pasteurs, l'unique prêtre et la rumeur.

*

Le pénitencier de l'État était campé au-dessus du Missouri, monstruosité de brique ceinte de hauts murs rouges et de miradors, froid et humide ou chaud et moite selon la saison, sordide toujours. Le fleuve qui coulait de l'autre côté des barreaux était une invite permanente à l'évasion, mais de tout temps il avait été cruel et était responsable de la disparition de légions de taulards déterminés qui s'étaient noyés durant leurs brefs instants de liberté en essayant de traverser ses eaux avides couleur de boue. La

discipline qui régnait entre les murs singeait les pratiques médiévales et les gardiens bastonnaient les prisonniers ou les fouettaient quand il leur en prenait l'envie – leur reprochant d'avoir levé les yeux ou de ne pas les avoir levés, de s'avachir comme des voyous ou de se tenir insolemment droits, de répondre ou de refuser de répondre –, leur assenant régulièrement des coups de matraque sur le crâne pour inciter à l'ordre ou à l'inconscience. Les plus récalcitrants étaient suspendus à des chaînes dans une pièce humide en sous-sol, les pieds à quelques centimètres du sol, soumis à une lente torture sous l'effet de la pesanteur, et lorsque leurs articulations commençaient à se déboîter de leur cavité des hurlements parvenaient aux cellules situées au-dessus, alertant tous ceux qui seraient tentés d'enfreindre les règles du supplice méticuleux qui les attendait en bas. C'était une population de gros bras des collines et de caïds des avenues, d'enculeurs de taulards et d'authentiques homos, de balances qui suaient de trouille et de chefs de cellule qui échafaudaient des plans pour bâtir de vastes empires du vice s'ils retrouvaient un jour la liberté. Le pénitencier était un lieu si barbare qu'il en ressortait plus de brutes qu'il n'y était entré, renvoyant dans leur foyer des hommes si méconnaissables qu'il était difficile de les comprendre ou de les supporter. Les voleurs à la tire et les braqueurs de banques, les maquereaux et les monte-en-l'air, les uns prêts à tuer, les autres presque, rentraient dans leur village ou leur cité avec l'expérience amère de la cruauté et au fond d'eux ce vide qui les autorisait à y faire appel quand ils en avaient envie, soit le plus souvent là, tout de suite, maintenant.

Le dancing occupait une immense salle ouverte (le bâtiment de brique jaune était à l'origine une salle de traite) au-dessus d'un garage automobile plongé dans la pénombre où les mécaniciens effectuaient les réparations, changeaient les pneus, et où les hommes pouvaient discuter entre eux. Il était dirigé par un gars connu sous le nom de Freddy Poltz, anciennement Walter Reinemann, dit Plug, autrement dit la Praline, un truand qui avait commis quelques erreurs dans les rues de Saint Louis, purgé sa peine et, à sa libération, s'était choisi un nouveau nom sur les tombes de la famille de sa mère au cimetière Borromeo. Du temps où il s'appelait Plug Reinemann, c'était un des hommes de main du gang irlandais des Egan's Rats, chargé de suivre Willie Egan en personne à une époque où les querelles de gangs faisaient rage, entre Jellyroll Hogan qui se montrait de plus en plus

gourmand, les Green Ones et les Cuckoos qui cherchaient à étendre leur influence, les Ritals tout juste débarqués et des gars de l'Indiana égarés dans les parages qui semaient le désordre. En 1921, il était en train d'allumer un cigare au quartier général du gang, au coin de Fourteenth Street et Franklin Avenue, quand Willie fut abattu, tomba, se releva, retomba, se releva encore avant de s'effondrer à terre sous les yeux d'un policier qui se précipita vers lui en lui demandant s'il avait vu le tireur et, au milieu des flots de sang qui jaillissaient de sa bouche, Willie répondit : « Naan, j'suis fair-play. »

Plug lut son avenir dans les yeux mourants de Willie et décida d'y échapper en s'arrangeant avec l'inspecteur en chef pour se faire arrêter – rien de bien sérieux, juste quelques années au frais pour un vol qu'il avait bel et bien commis – afin que Jellyroll et les autres oublient sa tête et ce qui lui avait valu son surnom du temps où il traînait avec Willie. Mais au cours de ces quelques années de taule, Plug s'éleva lentement vers le peu de lumière dont il disposait et découvrit une stupéfiante vérité intérieure – en fait, il détestait les caïds, avec leur manie imbécile d'exiger des hommages ridicules, leurs chapeaux tapageurs inclinés sur l'œil, il les méprisait, haïssait leurs plaisanteries dénuées d'humour et leur violence allègre, peut-être les détestait-il déjà inconsciemment à l'époque où il exécutait leurs ordres, et plus jamais il ne rechercherait leur compagnie. Quand on y réfléchissait calmement, les caïds étaient juste emmerdants, tellement dangereux et emmerdants que c'en était pénible ! Sous le nom de Freddy Poltz, il s'inventa un passé inoffensif de péquenaud moyen qui n'avait jamais rien fait de particulier, ni en bien ni en mal. Il épousa une femme enjouée de la cambrousse qui ne découvrit sa véritable identité que le jour où il mourut dans l'explosion, et eut deux enfants que sa disparition laissa craintifs, comme à la dérive, le restant de leur vie. Sa femme Mae était employée comme cuisinière et lingère chez M^r et M^{rs} Edward Williams de Curry Street. C'était une habituée du banc qui se trouvait devant la boutique du Grec, où les domestiques de la ville pouvaient apprécier la sincérité de ses intentions et la charité qu'elle pratiquait au quotidien.

Le secret de Freddy Poltz commença à se dissiper à la chute des feuilles. Au ras du sol, une nappe de brouillard léchait la boue en lissant traîtreusement la surface et sur le terrain de football qui jouxtait l'ancien

lycée, aujourd'hui remplacé par l'église méthodiste, deux équipes de huit se rentraient dedans en patinant sur le sol glissant. À chaque dégagement, le ballon de cuir disparaissait dans le ciel gris compact, produisant d'amusantes erreurs de jugement de la part des joueurs titubants qui en étaient réduits à lever la tête en essayant de deviner de quel côté ce fichu ballon risquait de jaillir des nuages et dérapaient quand ils avaient la mauvaise idée de se retourner pour essayer de l'attraper.

À force de labourer l'herbe jaunie par l'automne, les équipes avaient transformé le terrain en une mare de boue et l'animation qui régnait avait attiré du public. Le petit groupe ne se privait pas de prodiguer des conseils aux joueurs, leur suggérant d'améliorer leur jeu, et en réponse se vit écarté de la ligne d'engagement. À la fin de la partie, Freddy, épuisé, couvert de boue jusqu'aux cheveux, s'inquiéta en apercevant au milieu de la foule un visage coiffé d'un feutre qui était tourné dans sa direction. À chaque fois qu'il le regardait, le visage le regardait à son tour. Freddy prit rapidement congé, s'éloigna du champ de boue et le visage suivit. Il traversa directement la voie ferrée, prit le chemin qui passait sous le pont de Fussell Creek, s'arrêta dans l'ombre et se retourna.

« Qu'est-ce que tu me veux ?

— T'es bien Plug ? D'Egan's ?

— Pas ces temps-ci.

— Et t'es qui maintenant, Plug ?

— Un homme respectable et je compte bien le rester. Alors on va se promettre de plus se revoir, Mikey.

— Ça j'peux pas t'le promettre, Plug – ou Freddy –, y paraît que c'est Freddy, maintenant – ça ferait de moi un sacré menteur et elle dirait quoi ma maman, hein, si le bruit courait que j'suis un sacré menteur dans le carré des Irlandais ?

— Alors comme ça, t'es toujours dans le coup.

— C'est le seul truc qui me botte.

— Moi, tu vois, ça me botte plus, alors compte pas sur moi. Fous-moi la paix et laisse-moi en dehors de tes affaires, pigé ?

— O.K., O.K., pas besoin de t'énervier. Je venais juste te saluer vu qu'on s'est connus du temps où t'étais sur des coups en ville et là je suis en repérage au fond de la cambrousse – et c'est vraiment la cambrousse ici, mon pote, y a que des bouseux qui bouffent de la mouscaille en traînant leur squaw par les cheveux –, et voilà que je tombe sur une tête de la ville à qui causer, alors j'y cause. Écoute, j'ai rien contre toi, on est toujours potes pour ce qu'est de moi. Mais Humbert et Jellyroll et les autres, ils diraient pas que t'es un pote. Non, M^r Poltz, m'est avis que non. Et c'est pas demain la veille. Pas après le coup d'Ashley Street.

— Tu veux quoi ?

— Rien. Je veux rien, pas vraiment. Disons juste que si des gars que tu connais passent te voir quand ils sont dans le coin, des gars sérieux qui cherchent des coffres-forts, des trucs dans le genre, tu peux les aider à trouver ce qu'ils veulent ? M'est avis que tu devrais. »

Freddy rentra chez lui en faisant un long détour, baissa les stores, annonça à Mae et aux enfants qu'il partait à la pêche là maintenant et qu'il serait peut-être absent deux, trois jours, mais il ne fallait pas s'affoler si c'était plus. Il n'avait pas de revolver, juste un fusil de chasse pour le gibier à plume, un double canon imposant qu'il n'avait jamais utilisé, et quand il le sortit tout poussiéreux du placard qui se trouvait à côté du lit, Mae lui demanda :

« On pêche quoi, avec ça ?

— Je pourrais avoir envie de manger de la viande.

— Pourquoi s'embêter à aller pêcher, alors ?

— Salut. »

Il revint trois jours plus tard, rasé de près, vêtu d'un nouveau costume, sans poisson ni viande. Au cours des semaines qui suivirent, sa personnalité commença à se transformer, se détériorer : les comportements auxquels il avait habitué sa femme manquaient désormais de conviction quand ils n'avaient pas disparu, et au lieu d'afficher sa bonne humeur habituelle, il faisait désormais les cent pas en jetant des coups d'œil par la fenêtre, le visage tendu. Il s'énervait à tout moment quand elle chantait, beuglait qu'à compter de maintenant il voulait plus de sauce et, le lendemain, beuglait

qu'il n'en voulait pas autant. Il laissait les enfants grimper sur lui pour jouer, mais ne jouait pas avec eux, n'avait pas l'air de s'apercevoir qu'ils étaient sur ses genoux, s'agrippaient à sa jambe ou réclamaient son attention d'une manière ou d'une autre. Il arrêta le football le samedi et mangeait avec moins d'appétit. Son sommeil était rempli d'histoires qu'il marmonnait par bribes jusqu'à ce que certaines scènes le fassent bondir en hurlant. Après sa mort, Mae trouva parmi ses effets personnels dans un tiroir du bas un exemplaire plié du *Scroll* annonçant en gros titres qu'on avait découvert un mort dans une clairière de Saunders Camp, au bord de la Twin Forks River. La victime avait le visage tellement criblé de balles qu'il était impossible de l'identifier et le seul indice qui puisse permettre de déterminer son nom ou ses origines était un feutre avec une étiquette à l'intérieur marquée Selz Fine Clothing, Carr Street, Saint Louis, Missouri.

*

M^r Isaiah Willard était un prédicateur illuminé, un homme aux convictions rigoureuses arrivé à pied de Little Rock après avoir fait ainsi le tour de plusieurs villes. Ses prêches ne portaient pas la marque d'une Église précise mais se caractérisaient par de virulents réquisitoires qu'il crachait dans une pluie d'étincelles et de cendres. Il en avait chassé bon nombre de fidèles qui avaient l'âme souillée, osaient contester ses propos ou refusaient de payer leur dîme. Il était d'une implacable sévérité envers ceux qui n'acceptaient pas l'interprétation qu'il donnait de l'Écriture, qu'il présentait comme un condensé aride de sacrifice et de labeur ponctué de souffrances imprévisibles mais garanties, suivi de la mort en terre et la vie éternelle au ciel pour ceux qui avaient obéi à ses enseignements, de l'enfer autrement.

Son Église avait changé de nom et d'orientation au fil de ses pérégrinations dans le pays, ici elle était simplement connue sous l'appellation de l'Arbre du Christ et logée dans un petit hangar blanc au sud de la ville. Il restait quelques outils appuyés dans un coin, un sac de fourrage entamé et un baquet cassé, mais il avait réussi à attirer sept ouailles qui aimaient se faire châtier et secouer les puces par un inconnu. À mesure que son influence sur le petit groupe grandissait, le registre de ses prédications s'élargit et s'enrichit de propos que certains, à la réflexion,

devaient juger purement et simplement vindicatifs, mais ces élucubrations annexes séduisirent les locaux assoiffés de colère et il doubla le nombre de ses ouailles.

Il y avait tant d'actes, tant de pensées, ou ne serait-ce que de pensées d'actes qui pouvaient semer la corruption chez un être et étouffer le flot de l'Esprit saint jusqu'à ce que l'âme se flétrisse, se racornisse et se détache du corps, comme une crotte de nez desséchée, or un corps sans âme n'était qu'une coquille vide prête à accueillir un démon. L'âme du damné n'était plus qu'une crotte de nez gisant à terre et, à l'abri de la coquille où il résidait à présent, le démon riait à perdre haleine, jetait des pierres sur les vitraux, rendait les bébés malades, faisait mourir les mères, propageait les fléaux. Aux yeux du révérend Willard, les dix commandements n'étaient qu'un simple préambule auquel il ne cessait d'ajouter des amendements, au point qu'il était impossible de mémoriser les péchés qu'il ne pouvait tolérer. Il semblait en ajouter de nouveaux, modelés sur vos faiblesses avouées, jusqu'à faire de vous le client parfait pour un séjour en enfer, et nulle part ailleurs, à moins qu'en vous prosternant devant Dieu, en l'implorant de toutes vos forces et en augmentant votre dîme, vous puissiez, peut-être, obtenir une petite chance d'aller au paradis, sait-on jamais, essayez toujours, ce n'est que de l'argent.

Parmi ces portes de l'âme par lesquelles les démons risquaient aisément de s'engouffrer figurait celle qu'entrouvrait la danse. Ces pas et cette musique dépravés, ces glissements salaces, ces étreintes ignobles qu'autorisait la danse, tout cela offrait à l'évidence une voie à la damnation qu'il fallait bloquer sans plus tarder. Au cours du printemps 1929, Willard et ses ouailles embrouillées manifestèrent contre le dancing. Là-haut, ces jeunes imbéciles décadents se secouaient dans tous les sens, esclaves d'une musique indécente, fumaient des cigarettes sur le trottoir par petits groupes où hommes et femmes se côtoyaient, et dans la ruelle des relents d'alcool complétaient l'horrible tableau. Willard bombait le torse au beau milieu de la rue en brandissant la Bible au-dessus de sa tête et prêchait le retour aux lois puritaines jusqu'à ce que les fêtards se mettent à lui lancer des moqueries du haut des fenêtres, puis sur le trottoir quand ils passaient devant lui en se tripotant de leurs mains licencieuses. Le révérend Willard se dévissait le crâne pour échapper aux quolibets de cette assemblée de

pêcheurs qui se pavanaient en fanfreluches en affichant leur hédonisme et, avant la fin de l'été, il déclara dans une véhémence lettre de suprême frustration qui parut dans le journal : « Je vais bientôt pulvériser ce lieu de perdition jusqu'à la dernière pierre et plonger ces pêcheurs dans la poix bouillante – on verra bien s'ils dansent ce jour-là ! »

OceanofPDF.com

Au moins deux fois par nuit, mon petit frère faisait pipi dans une bouteille de lait et je marquais au crayon vert le niveau jaune sur le verre. Il me réveillait quand il devait aller aux toilettes et j'étais chargé de lui en interdire l'accès en le retenant, à califourchon sur son dos si nécessaire, jusqu'à ce que je perçoive dans sa voix un trémolo de douleur convaincant, et je lui tendais alors la bouteille. On essayait de lui élargir la vessie pour qu'il n'ait plus d'accidents. On dormait à trois garçons dans une chambre sur des lits superposés, dont l'un se dépliait, mais l'aîné étant plongé dans des rêves de plus en plus adultes (c'était moins d'un an avant qu'il ne se marie à dix-sept ans et descende s'installer au sous-sol avec sa femme qui était plus jeune encore), j'emportais la bouteille tiède pour la vider dans les toilettes. Papa était souvent à la table de la cuisine devant ses manuels, des canettes de bière à côté, un nuage de fumée studieuse flottant sous la lampe. Il utilisait un décapsuleur comme marque-page et portait toujours des chemises blanches (cette tenue avait chez lui une signification profonde mais je n'ai jamais éprouvé le besoin de lui demander laquelle), des chemises à manches longues pour le travail, de vieilles chemises à manches longues pour rester à la maison, tondre la pelouse, discuter avec les voisins par-dessus la clôture ou chasser les clochards qui volaient le lait sous le porche. Papa aimait bien boire, il vendait du métal toute la journée à Saint Louis, rentrait à la maison, prenait deux ou trois bières (la plus grande victoire conjugale de ma mère avait été de le convaincre de réserver le scotch aux grandes occasions et de s'en tenir à la bière le reste du temps) et un sandwich au jambon, et retraversait le fleuve pour suivre des cours à Washington University grâce au programme de financement du GI Bill destiné aux vétérans. Le soir, il étudiait avec assiduité et jamais il ne manqua un seul jour de travail.

Il levait les yeux en me voyant porter cette bouteille de pisse en pleine nuit et me disait des choses du style : « J'avais cours d'économie, ce soir. J'ai appris que si tu dois voler, il faut voler beaucoup » ou « Il faut que je me cogne tout un roman sur le base-ball, sauf que ça ne parle pas vraiment de base-ball, ça parle de trucs déprimants que je connais déjà assez comme ça, mais on va avoir un examen. »

La maison était une simple boîte posée dans une rue d'autres boîtes, avec deux chambres, l'une petite, l'autre plus petite encore. Quand elle venait de West Table pour nous rendre visite, ce qu'elle se mit à faire après l'été que j'avais passé chez elle, Alma dormait au fond de la cuisine sur un lit de camp du surplus de l'armée. La réconciliation avec mon père avait apparemment eu raison de ses facultés de concentration et elle commençait à flotter avec indolence au gré de ses pensées fluctuantes. Presque au fil des heures, Alma se détachait du jour présent et se laissait tour à tour entraîner, puis chasser, puis entraîner à nouveau dans le tourbillon des jours passés ou sortis de son imagination. Elle se trompait souvent de prénom quand elle s'adressait à nous trois, je répondais à chaque fois mais mes frères refusaient et ses traits s'affaissaient en une douloureuse expression de confusion tandis que les bons prénoms lui échappaient d'un bond en se camouflant dans les hautes herbes de l'été.

Le plus souvent, dans la journée, c'était l'anarchie à la maison. Maman travaillait jusqu'à midi à St Joe's Hospital où elle était standardiste, et quand elle n'était pas là, nous étions tous les trois déchaînés – on mettait à fond The Animals, Chuck Berry, *Hot Rod Hootenanny* –, on faisait rebondir au plafond de grosses balles en caoutchouc, on interrompait les gens qui téléphonaient sur la ligne commune pour faire des blagues à l'épicier, on plantait des fléchettes dans les appuis de fenêtre, les portes de placard, les fauteuils, parfois même dans de la chair, on invitait des petits voisins et on se démolissait la figure pour s'entraîner – tandis qu'Alma allait dans la cuisine de maman démontrer la supériorité de ses talents domestiques, ranger les casseroles et les marmites ici plutôt que là, mettre les poêles à frire sous l'évier, empiler autrement les boîtes de conserve, réorganiser de fond en comble le tiroir à couverts. Quand maman revenait, elle passait une heure entière à tout remettre en place en ronchonnant, puis elle s'allongeait par terre dans le salon avec un linge mouillé sur les yeux. Pendant deux ou

trois jours, Alma fermait les yeux sur le désordre qui régnait dans la cuisine, la piètre stratégie qu'employait son idiot de belle-fille, puis elle rangeait tout à nouveau.

Entre ma mère et Alma, ce n'était pas facile pour papa, d'autant moins qu'Alma était persuadée que des inconnus venaient l'espionner par la fenêtre de la cuisine quand elle se déshabillait avant d'aller se coucher. Généralement, ces hommes étaient silencieux, mais elle les entendait respirer quand le vent soufflait dans le bon sens et voyait le faisceau de leur torche électrique balayer les murs. Le soir, elle se mettait en rogne, faisait part de ses craintes pendant les émissions de télévision de début de soirée, obligeant plus d'une fois mon père à aller guetter les pervers à l'arrière de la maison pour qu'elle puisse enfiler sa chemise de nuit. Je l'accompagnais. Avec papa, on s'installait sur deux chaises longues qui offraient un poste d'observation idéal et on surveillait les alentours en ricanant, puis on se reprenait en disant que ce n'était pas drôle. Ou du moins qu'il ne fallait pas en rire.

La lumière des phares qui atteignait le haut de la rue d'à côté jouait brièvement sur la fenêtre la plus proche du lit de camp et s'infiltrait par les fentes des rideaux. Alma écartait parfois un rideau brusquement en cherchant les coupables, puis se retirait. Un gros peuplier à double tronc cachait la lune. Les maisons avaient été construites si près les unes des autres que lorsqu'il faisait chaud on entendait des deux côtés les conversations, les ronflements, parfois même les pets ou les ébats amoureux.

« Pourquoi tu ne veux pas parler de Ruby ?

— Quand tu seras plus grand.

— Mais il s'est passé quelque chose, papa – ça te fait rien ? »

Il allumait une cigarette, prenait une canette de bière, marmonnait des bribes de phrases qu'il évitait de mettre bout à bout. Il regardait la fumée s'élever en une mince volute vers le ciel jusqu'à ce qu'il cesse de marmonner et reprenne un discours cohérent. « Elle m'a renvoyé à la maison un petit agitateur, hein ? Un fichu contestataire. Avec toi, quand c'est pas Ruby, tu défends les clochards qui dorment au bord de l'eau et qui volent notre lait. Pourquoi ça ?

— Je les connais, c'est tout.

— Elle t'a eu quand tu étais trop jeune, elle t'a dévissé la tête et t'a retourné dans le mauvais sens. C'est ma faute.

— Je fais que poser des questions.

— Écoute, Alek, écoute-moi bien – il faut que tu apprennes qu'on ne peut pas passer son temps à râler contre tous les gens qui ont une piscine, une belle voiture –, ce n'est pas l'attitude à avoir en ce bas monde. Ça ne mène à rien. Ces rupins sont les gens qui devront t'embaucher un jour – généralement, ils voient tout de suite si on les déteste. »

Alma poursuivait son triste déshabillage furtif en glissant de temps à autre un œil entre les rideaux, puis la lumière s'éteignait. Les lucioles clignotaient partout dans le jardin. Il y avait une odeur d'herbe coupée, de chèvrefeuille, de légers relents d'essence et d'huile de moteur. Une mère appelait dans le noir des enfants qui jouaient dans la rue de derrière en leur demandant de rentrer d'un ton impatient. Papa sentait la bière, et la chaude odeur de la bière m'a toujours fait l'effet d'être serré dans des bras affectueux, chez moi.

« Je vais te dire une chose ; s'il avait pas été là, j'aurais jamais pu en arriver là, quelque part où personne ne sache qui je suis, où on me laisse une putain de chance, une seule, où on me laisse me battre pour décrocher une part du gâteau, au moins. J'ai fait la guerre pour ça, fiston. On avait besoin d'un coup de pouce pour nous aider à quitter la maison l'année où tu es né, tu sais, malade quoi, il fallait que je parte pour me trouver un boulot qui paie correctement, et Harlan a refusé. Rien, pas un cent, pas un dollar. Tu sais comment il est avec son argent. Mais Glencross m'a donné ce qui fallait, sans même que je lui aie demandé. Je parie qu'elle te l'a jamais dit, ça. »

Jusqu'à ce qu'elle le lui montre, il ignorait ce qu'il aimait vraiment sous les draps. Elle vit l'ombre de ses désirs dans ses yeux, passa au crible ses paroles pudiques et ses longs silences et déchiffrà ce qu'il taisait, puis accomplit sur son corps novice ses folles envies muettes. Il vécut dans ses bras des extases dont la nature lui parut sacrée et qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir renouveler aussi vite. Elle connaissait toutes les précieuses fentes, les plis, les protubérances qui faisaient chanter le corps, chanter de délivrance, et plus il éprouvait cette délivrance plus il la recherchait. Ses lèvres étaient si fines sur les siennes, si savantes, et elle faisait courir ses mains sur lui telle une nécromancienne accomplissant une résurrection, le faisant renaître du bout de ses doigts, de son souffle parfumé, de ses caresses roses. Elle l'explora de telle façon sur les draps rapidement souillés qu'il tenta d'abord de l'arrêter, mais pas tout à fait, puis plus du tout, avant de le lui redemander. Elle l'emmena dans la pénombre d'une pièce vers des lieux dont il ne soupçonnait que vaguement l'existence, et dans la sueur il se prélassa comme un pacha, un prince de la luxure livré aux sécrétions, aux soupirs, aux angles de pénétration inédits, à la puanteur enveloppante, et en découvrant ce ravissement charnel à son âge il accueillit dans sa vie une veine de folie – une folie qu'il espérait sans fin à présent qu'elle était née.

En 1883, la famille Burton fit venir à West Table le tout premier piano, qu'ils avaient commandé à Cincinnati et fait livrer de la gare en chariot à bœufs, mais en ville personne ne savait en jouer, jusqu'à la naissance de leur fille cadette qui apprit toute seule les rudiments. Par la suite, elle eut elle-même une fille, une délicieuse enfant blonde du nom de Lucille Johnston qui à l'âge de onze ans faisait figure de prodige dans la région et se penchait sur le clavier avec vénération pour répandre des flots de grâce de ses doigts minuscules. Dès l'âge de douze ans, elle consacra chaque année deux semaines de ses vacances à étudier avec les meilleurs pianistes qu'elle pouvait trouver, le plus souvent à Springfield, mais après avoir décroché son diplôme elle passa à Chicago un mois qui fut pour elle une véritable révélation. De retour chez elle, elle dispensa une musique chaste et digne lors des célébrations et des fêtes paroissiales et municipales, mais dans les soirées privées que fréquentaient de tout autres fidèles elle détachait ses cheveux et se déchaînait sur les touches jusqu'à ce que les filles se mettent à danser pieds nus et que les hommes soient obligés de sortir prendre l'air au balcon.

À l'âge de dix-neuf ans, elle lança « C'est la meilleure ! » devant une plaisanterie douteuse et s'aperçut qu'elle était tombée amoureuse d'Ollie Guthrie. Ses parents donnèrent leur bénédiction. Lucille et Ollie vécurent ces semaines idylliques de fiançailles le sourire aux lèvres, comme éblouis par le miracle chaque jour renouvelé de deux cœurs si sincères et si bien assortis. Il lui offrit une bague et un collier orné d'un lourd pendentif qu'elle portait plus souvent que la bague car c'était un bijou de valeur qu'elle ne voulait pas risquer de perdre et était obligée d'ôter pour jouer. Ils devaient tous deux se rendre à Rover dans la famille maternelle d'Ollie, mais le pianiste habituel du dancing était coincé à Cape Girardeau et Lucille accepta à contrecœur d'accompagner l'orchestre de la maison pour que la

soirée ait lieu et que ses amis puissent s'amuser. Ollie resta sur un rebord de fenêtre à la contempler avec un sourire qui jamais ne s'effaça. Le souffle de l'explosion les projeta chacun de leur côté et, trois jours plus tard, il identifia Lucille grâce au pendentif que les flammes avaient profondément incrusté dans sa poitrine.

OceanofPDF.com

Cela faisait des mois quelle lavait les chemises pour ôter toute trace de sa sœur, scrutait les cols, les poignets, frottait les taches de rouge à lèvres avec un pain de savon de soude, changeait l'odeur dont Ruby s'aspergeait et celle des deux amants en rut en une odeur qu'aucune épouse ne puisse confondre avec une autre.

(« Il faut que t'arrêtes de mettre ce parfum.

— Mais c'est lui qui me l'a offert. Ils aiment bien qu'on porte ce qu'ils t'ont offert.

— Ça s'accroche dans ses chemises et ça sent très fort.

— Ça lui plaît.

— Mais j'dois faire partir cette horreur et c'est pas facile.

— C'est un parfum d'importation ! »)

En toute saison, elle aérail ses vestes en les suspendant au vent sur la corde à linge, souvent deux jours durant, parfois plus. Elle lavait ses chemises pour ôter toute trace de sa sœur, aérail ses vestes pour les débarrasser de toute impureté, et fermait les yeux sur les caresses intimes à l'arrière de la Ford bringuebalante garée devant le trottoir et la joie écarlate de Ruby qui dansait gaiement dans la cabane certains soirs. C'était une situation sordide qu'elle était obligée de supporter, elle savait se tenir et avait trois fils dont le ventre criait famine. Glencross finit par s'apercevoir de l'efficacité discrète avec laquelle elle s'arrangeait pour éviter qu'une vision, une odeur ne révèlent sa liaison à sa femme et se mit à lui glisser des billets en douce presque toutes les semaines. Il ne justifiait jamais cette augmentation de salaire et c'était inutile – elle voyait très bien où il voulait en venir et acceptait la prime, brièvement tenaillée par deux ou trois émotions confuses qui s'affrontaient en elle.

(« Vous êtes amoureux, tous les deux ?

— C'est quelque chose, ma belle.

— Quelque chose comment ?

— Quelque chose de chouette, appelle ça comme tu voudras, mais c'est le paradis et je vois pas où ça va s'arrêter.

— Faudrait qu'ça s'arrête maintenant.

— Quand je le vois couché là qui me regarde à moitié endormi avec son petit bout de langue sorti, j'en ai les orteils qui se retroussent... et... tu vois ce que j'veux dire ?

— J'espère bien qu't'iras jamais lui raconter à elle. »)

Toutes les deux semaines, elle accompagnait M^{rs} Glencross au cabinet du D^r Thomason dans Jefferson Avenue et patientait dans la pénombre de la salle d'attente pendant qu'elle recevait son traitement. C'était sans doute le plus vieux médecin de la ville et il continuait à appliquer aux femmes des remèdes que la plupart de ses confrères avaient éliminés de leurs pratiques depuis plusieurs années. Bien des fois, des bruits qu'Alma ne parvenait pas à associer à la pratique de la médecine lui parvenaient à travers les murs pendant qu'elle attendait, et elle s'efforçait de ne pas entendre les soupirs et les gémissements intimes ou de les interpréter trop clairement quand elle les entendait. M^{rs} Glencross bénéficiait de ces paroxysmes revigorants tous les quinze jours et buvait de toutes petites gorgées d'elixir les autres jours, qu'il pleuve ou qu'il vente, mais elle était toujours aussi blême et manquait de vitalité. Elle avait besoin d'avoir Alma à ses côtés pour la soutenir quand elle ressortait des séances de vibrations pelviennes, épuisée de soulagement, et rentrer chez elle à pied, les jambes encore flageolantes.

« J'vais vous tenir votre ombrelle, m'dame.

— Merci, mon petit. Ça ne s'arrange pas, ma santé.

— Ça s'est bien passé, le traitement du docteur ?

— Ne soyez pas indiscrete, M^{rs} Dunaheew. Je vous sais gré de m'offrir votre bras, mais ne soyez pas indiscrete. »

La silhouette des amas de ruines attirait des visiteurs réguliers qui venaient presque tous les soirs au coucher du soleil contempler dans la splendeur du jour qui sombre le spectacle des contorsions provoquées par la tragédie. Des vestiges de murs déchiquetés tenant encore debout çà et là dessinaient des ébauches de formes éplorées qui se découpaient au crépuscule. Au début, les chiens se rassemblaient en meute pour flairer les lieux, mais l'alléchante odeur de décomposition avait fini par s'estomper avant d'être chassée par le vent. On retirait du bois brûlé, des fils de fer tordus, des bandes d'étoffe, des chaussures écrasées, des lambeaux de foulards, de chapeaux, de sacs à main, des monceaux de briques effondrées et de décombres calcinés. L'eau de pluie stagnait au fond de la fosse et formait de la boue sous les pans de bâtiment retombés.

Le shérif Shot Adderly faisait sa tournée à cette heure-là quand il le pouvait et observait la scène. Il y avait les affligés habitués des lieux, des amateurs de tragédie venus en touristes, d'autres habitués. Les uns s'agenouillaient pour prier, d'autres racontaient leur journée sur terre en marmonnant d'un ton familier à l'adresse du cratère, d'autres encore restaient devant en levant les yeux vers le ciel dans l'espoir qu'une révélation soudaine vienne illuminer le crépuscule. Arthur Glencross arrivait de temps à autre dans ses plus beaux habits, se plantait au bord et regardait en bas, toujours en bas, le chaos sombre et humide. Il ne restait généralement pas longtemps, mais il était susceptible de venir par tous les temps, indifférent aux intempéries, et de se tenir là en fixant le cratère avec une telle insistance que les gens sentaient sa présence et tournaient le regard vers lui.

Inlassablement, Adderly s'approchait de lui à pas lents et tentait d'entamer une conversation du style : « Y a quelque chose ici qui nous pousse à revenir sans cesse, vous trouvez pas ? »

— C'est exact.

— Et au fait, votre brûlure, ça va mieux ?

— Cela fait trois fois que vous me posez la question, Shot.

— Et trois fois que vous ne me répondez pas.

— Bonsoir. »

Le révérend Isaiah Willard venait parfois à la fosse pour lancer des invectives contre ceux qui étaient rassemblés dans la douleur, accusant les défunts et leurs abominables désirs d'être responsables de leur propre mort, hurlant qu'à présent même les aveugles et les plus impénitents d'entre eux étaient bien obligés de reconnaître la parole de l'Évangile – péchez autant que vous voulez, imbéciles que vous êtes, péchez donc, mais sachez que la colère de Dieu tombera sur vous alors même que vous vous agitez sur des musiques païennes et que vous sautillez en vous vautreant dans l'infamie. Ceux qui ont péri ici dans une soudaine explosion n'ont eu que ce qu'ils méritaient, oui, je vous le dis en vérité, par leur propre volonté et leur vilénie et... Shot Adderly avertit Willard à deux reprises qu'à l'égard de cette immense perte, la tolérance n'était pas la vertu la mieux partagée par les citoyens qui se trouvaient là et qu'à son humble avis un simple silence poli ne déplaisait pas au Seigneur, et Willard rétorqua en ces termes : « Face à l'idolâtrie, à la paresse et au péché, ça Lui déplâit. Et ne me dites pas que non, car pendant que les autres dorment Il me parle directement quand je suis seul dans les ténèbres et je ne crains rien dans Son étreinte et sous Son commandement. »

Lors du trentième anniversaire de l'explosion du dancing, le cadet de Shot, Léo Adderly Jr, déclara à sa fille qui rapporta ses propos dans *Ridgepath*, le magazine de l'université où elle était en deuxième année : « Au fond de lui, mon père avait horreur de recevoir des ordres des gros bonnets du coin. Devoir dire qu'un délit n'était pas grave sous prétexte que le jeune qui avait bu venait d'une bonne famille, que la voleuse d'argenterie était l'épouse d'une huile quelconque, ce genre de choses. La moitié du temps, le travail du shérif consiste à contourner légèrement la loi pour éviter la prison aux gens bien placés – il le savait depuis le départ, d'autant qu'on est élu à cette fonction. Généralement, papa contournait la loi quand il y était obligé, il n'était pas idiot, mais pour l'histoire du dancing, il avait

l'intention de régler cette affaire le plus honnêtement, le plus clairement possible pour qu'il n'y ait aucun doute sur ce qui s'était passé, qui était qui, qui était responsable de quoi. Il refusait que qui que ce soit l'oblige à aller à gauche si la piste conduisait à droite, et s'il devait quitter la ville après avoir découvert la vérité, il quitterait la ville et il la quitterait satisfait. Il devait être sacrément casse-pieds. Évidemment, il est mort avant d'arriver au bout. Et tout ce qu'il a dit sur cette affaire, c'est qu'il s'était retrouvé à une réunion dans un bureau donnant sur la place avec trois ou quatre des plus gros bonnets du coin qui lui avaient suggéré de laisser tomber, d'aller voir ailleurs et de ne rien trouver. D'après lui, ils n'y étaient pas allés par quatre chemins et lui avaient dit : "Il y a des malheurs qu'il vaut mieux ne pas chercher à expliquer, shérif. Ça ne mord pas dans la Twin Forks ?" »

OceanofPDF.com

Quand il était en fonds, Buster Dunaheew fumait des cigarettes turques Helmar. (La plupart du temps, il se contentait de tous les mégots qu'il trouvait par terre, sur le trottoir ou dans les cendriers de bar, et suivait parfois dans la rue les gens qui avaient un penchant pour sa marque préférée et l'amabilité de jeter leur bout de cigarette sur la voie publique.) Il alluma une sèche tout droit sortie de la fabrique, appuyé sur une Ford T vaguement noire parquée sur le terrain vague qui se trouvait en face de la cabane à côté du bac de la Current River. Il s'efforçait toujours de se garer suffisamment loin pour éviter d'entendre sa belle-sœur geindre et piailler, gémir et succomber, débiter des obscénités ou des mensonges. La cabane était un repaire idéal et le bac de la Current, qui était poussé à la perche et tiré à la corde par un seul homme, ne servait pas beaucoup. Les pentes étaient couvertes jusqu'au sommet d'une éclatante forêt vert printemps qui ne laissait apparaître qu'une fente de ciel bleu et la rivière. L'eau était d'une telle limpidité que dans la lumière de l'après-midi Buster pouvait admirer son visage à la surface et compter un à un par transparence les cailloux sur le lit de la rivière.

La cabane avait été construite avec du bois brut provenant d'arbres tombés à proximité, qui avaient été débités en larges planches assemblées sans avoir été ni vernies ni raclées pour les débarrasser des copeaux enroulés et des échardes. Son côté fruste typiquement pionnier en faisait curieusement un nid d'amour parfait aux yeux des gens. Le lit était au ras du sol avec un gros matelas et il y avait une bassine posée sur la commode. Ruby prit l'éponge dans la bassine, la passa sous ses aisselles et sur son entre-deux à l'odeur aigre, lui sourit et dit :

« Bon, d'accord, j'aime bien leurs chapeaux. Mais c'est leurs chaussures qui m'filent le frisson. Les gens remarquent les chaussures. Tu crois qu'c'est les bagues ou les colliers ou juste les yeux – mais en fait c'est les

chaussures qui font qu'y t'regardent de plus près et se font une première idée.

— J'y réfléchirai. »

Ruby s'approcha du lit et s'agenouilla devant lui, posa l'éponge là où il fallait et frotta.

« Faudrait pas qu'elle sente mon odeur sur toi.

— Elle n'ira pas la sentir là.

— Ça risque de s'imprégner dans ton caleçon.

— Elle n'ira pas sentir là non plus.

— Peut-être que j'aime te laver, c'est tout.

— Je ne t'ai pas dit d'arrêter. »

Buster, sobre et seul, avait dû se relever de terre pour repartir de rien et si la tâche était harassante, c'était un devoir solennel que de se soulever alors qu'il était à plat ventre pour se mettre à genoux, se redresser, se mettre debout et repartir d'un pas de moins en moins chancelant. Ça l'aidait d'avoir une nouvelle garde-robe, ça lui donnait une autre allure. Il se tenait plus droit, faisait plus grand quand il resplendissait en veste de tweed et pantalon de flanelle, coiffé d'une casquette de Galway – en échange des heures passées à jouer les chauffeurs en secret, Buster recevait certaines faveurs de M^r Glencross, dont le plus grand mérite était d'avoir la même taille et les mêmes mesures que lui et de se laisser rapidement de vêtements d'excellente qualité. Ces temps derniers, Buster portait de belles tenues sport avec des étiquettes de New York, Londres, Boston ou La Havane. Glencross le narguait parfois cruellement en brandissant du scotch (durant toute la prohibition, une personnalité politique lui fournit des caisses entières de Teacher's Highland Cream) qu'il lui passait sous le nez pour lui en faire sentir l'arôme, le narguait parfois un peu trop, l'incitait sans succès à se laisser aller à une grossière familiarité, mais à part ça ils s'entendaient bien, et puis il y avait les avantages en textile qui lui allaient si bien et les modestes pourboires en liquide. Il était hors de question que l'on voie la Lincoln Phaeton garée devant des hôtels de campagne, des motels en bord de route, des cabanes sur les berges et, quelles que soient les circonstances, il serait parfaitement inconvenant que l'on aperçoive Ruby DeGeer seule en

compagnie de Glencross – dans une petite ville comme ça, le moindre scandale soulevé par la présence remarquée de sa Phaeton là où il ne fallait pas, ou ne serait-ce que la rumeur d'un possible scandale, pouvait handicaper ou même couler un banquier, et son aisance en société avait atteint de tels sommets qu'il ne voulait pas en chuter.

Pendant la semaine qui précéda l'explosion du dancing, Alma supplia Ruby de laisser tomber son nouveau flirt et de retourner auprès de Glencross qui n'arrêtait pas de pleurer dès qu'il était seul dans une pièce, négligeait ses affaires, perturbait toute la maisonnée avec sa tristesse et cette manie de tenir des propos bizarres pour lui seul. Buster était mort en état d'ivresse de façon si horrible, c'était encore si récent, elle rêvait de calme, de calme, tu ne vois pas qu'Arthur Glencross t'aime du mieux qu'il peut ? Ruby l'écouta les épaules basses, mais soudain elle se leva d'un bond en détournant les yeux et, d'une main faible, lança son chapeau en direction du mur le plus proche. Il retomba mollement, telle une colombe abattue, avant de l'avoir touché. Elle dit : « Ça va être dur à entendre, et j'voulais pas t'le dire, j'voulais pas que tu l'apprennes, jamais, mais t'auras la réponse que tu cherches. »

Buster refusait de boire. Il refusait de boire et conduisait très prudemment sur les étroites routes de campagne cahoteuses, ralentissait dans les passages où les eaux avaient emporté la chaussée en ne laissant qu'une piste ondulée ou tellement ravinée qu'il était obligé de rouler en biais. Parfois Glencross buvait un peu trop et certains aspects de lui-même qui étaient enfouis ressurgissaient alors. Quand il était éméché, il aimait bien taquiner les gens. Ruby et lui s'étaient mis sur la banquette arrière pour pouvoir se baisser le cas échéant et il déboucha une seconde bouteille pour reprendre une rasade de scotch dont il aurait pu se passer. Ils croisèrent deux gamins souriants munis de baguettes avec un corniaud qui menaient un troupeau de cochons à la foire aux bestiaux de Mountain View et ça les ralentit. Il faisait beau, un ciel incroyable, ni trop chaud ni trop froid. Ils étaient sur Eleven Point Road, une petite route étroite, à peine marquée, qui serpentait à flanc de colline. Dès que la route s'élargit de nouveau, les enfants écartèrent les cochons avec leurs baguettes et le chien, et Buster se fraya un chemin au milieu. Le plus grand se mit à trotter à hauteur de la vitre et demanda :

« Elle roule à combien ?

— Assez vite pour moi.

— Pieds nus, c'est aussi bien, m'sieur.

— Ça va pas aussi vite.

— Allez, montrez-nous comme elle va vite. »

Ils avaient besoin de rattraper le temps perdu pour être de retour à l'heure et arrivèrent à toute vitesse en klaxonnant derrière un chariot à mules conduit par un vieil homme qui refusa de s'écarter et leur lança par-dessus son épaule des regards exprimant son peu d'estime pour la domination supposée des automobiles sur les routes et les gens qui l'acceptaient. Glencross ordonna à Buster de dépasser ce salopard mais il n'y avait pas la place et ce dernier le lui dit.

« Dépassez-moi ce salopard.

— Il n'y a pas la place.

— Peut-être qu'en buvant juste un coup, vous auriez le cran de dépasser ce salopard.

— Il n'y a pas la place.

— Tenez, reniflez-moi ça, ça suffira peut-être.

— Enlevez-moi ça – je ne bois pas –, accrochez-vous derrière. »

Le garde-boue se détacha et passa sous les roues au moment où Buster se déportait pour dépasser, les précipitant côté sud au bas de la pente. La voiture dévala la colline dans un fracas, les pneus rebondissant au sol, et acheva sa course en s'encastrant dans un arbre, le capot écrasé vers le haut, presque à la verticale. Buster ne bougeait plus, le volant enfoncé dans la poitrine. Des éléments de tableau de bord, des suspensions, de la poussière, des effets personnels s'entassèrent pêle-mêle à l'intérieur ou volèrent de tous les côtés. Le moteur cliquetait dans un râle poussif, les roues tournoyaient en grinçant. Derrière le pare-brise fendu, on distinguait les feuilles vertes et le ciel bleu ; le sang de Buster qui avait giclé suivait le tracé des fissures. Il laissait échapper des sons, mais ne parlait ni ne bougeait.

Ruby avait l'avant-bras gauche cassé et des contusions dans le cou et sur le front, mais elle s'extirpa de la banquette arrière pour rouler dans les hautes herbes. Une forte odeur d'essence se répandait. Glencross respirait difficilement et crachait du sang et des glaires, mais il la rejoignit dans les herbes. Quand il parvint à se relever, il alla regarder Buster.

Le banquier songea visiblement à son avenir et il eut froid dans le dos. Il vit des lendemains qui oublieraient son nom et son titre et passeraient devant lui sans même un regard affectueux, de tristes années à vivre oublié de la richesse, et ces visions et ces sensations de déchéance ne lui disaient rien qui vaille. Le sang qui lui coulait du nez dégoulinait sur son manteau et le col de sa chemise. Il s'agenouilla à côté de la voiture relevée à l'avant, chercha au fond la bouteille de scotch, l'apporta du côté du volant et aspergea de whisky Buster qui tourna les yeux vers lui en clignant des paupières. Buster empalé fut arrosé de ce whisky qui lui faisait cruellement envie jour après jour, mais qu'il se refusait ces derniers temps dans cette quête de grâce où il puisait tant de force, et faiblit soudain en sentant l'odeur familière s'élever autour de lui. Glencross força Ruby à se relever et lui dit :

« Il faut qu'on trouve le moyen de rentrer à West Table.

— Et Buster ?

— Il est fichu, nous pas. Il faut pas qu'on me trouve ici.

— Il n'est pas mort.

— Il suffira qu'ils le sentent et ce sera réglé. Il ne faut pas qu'on me trouve ici.

— Il faut qu'on demande de l'aide.

— Où veux-tu trouver de l'aide dans le coin ? Regarde un peu ce vieux qui est parti avec ses mules. Tu crois qu'il est allé chercher de l'aide ?

— C'est bien possible.

— Il ne faut pas qu'on me trouve ici – tu viens ? »

Et Ruby avoua à sa sœur qu'elle avait envisagé de s'enfuir, songé à se sauver tandis que Buster agonisait, mais qu'au fond d'elle elle avait eu un déclic et elle avait vu... Elle n'avait pas imaginé qu'il puisse être cette

espèce de gros notable brutal qui se révélait soudain dans l'affolement, mais elle avait aussitôt compris que c'était vrai, c'était vrai, et elle s'était sentie dégoûtée comme jamais auparavant. Elle raconta : « Ça crevait les yeux rien qu'à le voir. S'il y en avait un de plus qui disparaissait dans un accident, ça serait pas une grande perte. Il m'a laissée, moi aussi. La traînée des quartiers est. Rien qu'à l'voir... ces gens-là, au bout du compte, ils en ont rien à fiche de nous. »

Alors, seule, elle se traîna péniblement jusqu'à la Ford, odeur d'essence ou pas, et souleva son bras valide pour poser la main sur Buster, sur son visage, son épaule. Elle lui caressa les cheveux, murmurant les sons qui lui venaient, chuchotant, il regarda le ciel clair s'assombrir peu à peu à travers les fissures ensanglantées et les secours mirent près de cinq heures à arriver. Il était mort au bout d'une. Elle garda la main posée sur lui deux heures de plus, et se réveilla dans les hautes herbes quand des enfants à l'air grave avec des baguettes et un corniaud revinrent en compagnie d'adultes portant des lanternes. Dans son sommeil elle s'était raidie. Elle ne pouvait pas bouger son bras gauche ni se mettre debout sans aide. Le lendemain, Glencross lui déclara aussitôt après qu'on lui eut posé un plâtre au Bogan Hospital dans Osage Street :

« Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour nous, Ruby.

— Jamais d'la vie.

— À quoi ça aurait pu me servir de tout perdre ? Il serait mort de toute façon. »

Et Ruby dit à sa sœur : « On peut pas aimer ça chez un homme. »

Le second événement crucial qui précipita la perte de Charles Lathrop fut déclenché le septième jour de juin 1933 quand il se réveilla chez lui dans Bois D'Arc Street et sentit flotter des relents de trahison sur l'oreiller de sa femme. Cette odeur prit la forme d'une pommade de coiffeur, une pommade parfumée à l'excès, grassement étalée, une pommade qui avait dû être transférée sur sa femme dans l'exaltation de quelque étreinte illicite, puis d'elle sur son oreiller, avant de s'insinuer de bon matin dans l'esprit de Lathrop.

July, sa femme, une demoiselle Powell aussi jolie que l'étaient apparemment toutes les Powell du comté, lui dit quelque chose, mais quoi au juste, elle ne se rappela jamais. Bonjour, chéri. Des œufs, ça te va ? Il fait un temps splendide.

Quoi qu'elle ait dit, elle n'obtint aucune réponse de la part de Lathrop. Il enfila une tenue négligée, une tenue pour les corvées salissantes, puis traîna un vieux rocking-chair blanc derrière la maison. Il prit le vieux puits du vieux puits, tira de l'eau, puis il installa le fauteuil au milieu des vignes que son père cultivait autrefois et dont il avait fait son jardin. Il s'arrangea pour qu'on ne puisse pas le voir à l'abri des vignes. Il but un seau entier de l'eau du puits que sa famille buvait depuis que la guerre entre les États s'était tue. Lathrop venait d'avoir trente et un ans et n'avait toujours pas d'enfant après six ans de mariage. Il avait un emploi stable. Il était entièrement propriétaire de sa maison. Mais en ce jour de juin il resta étrangement dans ce rocking-chair blanc derrière les vignes, but de l'eau du puits à même un vieux puits et hurla. À plusieurs reprises, il poussa des hurlements de désespoir dont les voisins devaient se souvenir pendant de longues années.

À l'instant où le sifflet de l'usine annonçait midi, Lathrop se leva du fauteuil, entra dans la maison où il était né, retourna dans la grande chambre, se dirigea vers une commode en châtaignier dressée entre les

fenêtres contre le mur de la façade sud. Il se pencha vers le tiroir du bas, l'ouvrit et en sortit un ballot en peau de chamois. Il extirpa du ballot un gros pistolet de marque inconnue et le glissa dans une poche de son pantalon. Il choisit ensuite un ciré noir dans son armoire. L'imperméable était suffisamment long pour cacher la crosse du pistolet qui dépassait de sa poche.

Il dit plusieurs choses à July qui ne les oublia jamais, ne les contesta pas et ne les répéta que deux fois, puis il sortit de la maison, se retrouva sur le trottoir et se dirigea d'un pas déterminé, l'allure raide, vers la grand'place. Il bifurqua vers l'ouest dans Main Street où il passa à l'ombre de grands arbres majestueux. À l'entrée d'une ruelle qui donnait sur Main Street, il longea l'appentis de planches mal jointes connu sous le nom de Clubhouse où des miséreux buvaient et jouaient aux dés, aux cartes ou aux échecs en attendant d'être embauchés à la journée. Plusieurs d'entre eux dirent qu'ils avaient remarqué Lathrop, qu'il avait « le regard un peu perdu » et marchait comme s'il était ligoté et tiré par une mule qui l'entraînait quelque part où il n'avait pas vraiment envie d'aller.

Lathrop passa ensuite devant Clellon's Billiards, où il ne fit aucune impression, puis devant le Raleigh Hôtel où un certain Pence qui se tenait dans la véranda lui dit bonjour et obtint en échange un bref signe de la main. Lathrop entra sur la place par l'est. En se frayant un chemin au milieu de la foule de piétons qui se pressait à l'heure du déjeuner, il salua distraitement de la tête plusieurs personnes qui plus tard ce jour-là devaient regretter amèrement de ne pas lui avoir touché le bras pour le retenir et bavarder un peu avec lui. Il quitta la place de l'autre côté et poursuivit son chemin en descendant l'avenue en direction du nord.

Il fit quelques pas dans cette direction et se glissa dans un passage abandonné derrière les commerces. Il arriva à l'arrière des anciennes écuries Winslow qui avaient été partiellement reconverties en garage automobile. Les murs restaient imprégnés de forts relents de sueur de cheval, d'onguent, de crottin qui se mêlaient à la puanteur moderne d'essence et d'huile. Tommy Uphaus travaillait à l'atelier, où il essayait de réparer un vieux camion Republic ou une Apperson Jack Rabbit plus vieille encore, à la réflexion il ne savait plus trop, mais il se retourna quand Lathrop lui demanda poliment d'une voix douce :

« John Teague est là ?

— Pas pour le moment.

— Quand est-ce qu'il sera là ?

— Il est en déplacement aujourd'hui.

— Il ne va pas passer du tout ?

— Je vois mal pourquoi il passerait. »

Pour des raisons qu'il ne put jamais formuler, ni à l'époque, ni des dizaines d'années plus tard, Uphaus quitta l'atelier pour aller dans la ruelle regarder Charles Lathrop en imperméable noir disparaître sous un ciel dégagé en direction de la voie ferrée.

Peu après ce jour-là, Lathrop devint notre premier suicidé (trois autres sont avérés) à être appelé par le clairon du malheur sur le site du dancing. Le cratère avait fini par être comblé plus tôt cette année-là, les décombres et la tristesse soustraits à la vue, la fosse remplie de terre et nivelée. M^{rs} Henry Easthall, qui marchait non loin de là sur la voie ferrée en cherchant du sassafras sur les bas-côtés, observa Lathrop et déclara qu'il tenait le pistolet à la main et avait tourné sur lui-même en décrivant quelques cercles irréguliers avant de s'immobiliser au centre de la terre fraîche. En la voyant qui le regardait, il lui avait fait apparemment une déclaration, dont l'intonation était davantage celle d'une question, c'en était peut-être une d'ailleurs, elle n'en fut jamais sûre : « Ça a été complètement aplati depuis ? »

Pendant ces années où l'on jugea qu'Alma DeGeer Dunaheew était devenue folle, le cerveau réduit à l'état de viande avariée par les soupçons propagés de façon incontrôlée auxquels venaient s'ajouter une colère larvée et une hostilité inconsidérée, on pouvait observer la maladie qui lui rongeaient les méninges à la manière dont ses yeux perdaient de leur couleur quand elle fulminait et dont sa bouche était déformée par un rictus involontaire à chaque propos virulent qu'elle lançait.

Les gens disaient : « Le chagrin s'est jeté sur elle comme le loup sur le veau. »

Durant de longues saisons, elle fut par décret verbal jugée inemployable par les plus grandes familles de West Table, lassées de son mépris de subalterne et de ses vastes accusations généralement dirigées vers le haut du pavé. Par un beau matin de grand vent, elle fut convoquée au salon par M^{rs} Glencross qui la pria de s'asseoir, et Alma s'exécuta en parcourant du regard les corvées qui lui restaient à faire — les pâles rideaux plissés accrochés aux fenêtres souvent remontées, laissant s'engouffrer le vent et les saletés, avec ces ridicules petites pinces élégantes qui lui compliquaient tellement la tâche, et qu'elle était obligée d'écarter doucement pour chasser la poussière et les minuscules particules noires des innombrables sillons couleur crème, mais pas trop pour éviter qu'elles ne se distendent vilainement et se mettent à bâiller — tandis que M^{rs} Glencross continuait à pérorer d'une voix égale sans hausser ni baisser le ton pour l'avertir qu'elle en venait à la ou les questions essentielles. Il y avait le tapis d'entrée à motifs persans qu'il fallait battre dans la cour, aujourd'hui ou demain, et sur le poteau au bas de l'escalier l'attendaient la tige sinueuse en cuivre et le globe en verre de la lampe Vapo-Cresolene qui devait être allumée dès la tombée du crépuscule pour combattre ces poisons pernicioeux qui rôdaient

dans l'air du soir et nuisaient surtout aux enfants — quand elle perçut curieusement dans la voix une fermeté sans appel. « C'est tout. C'est la dernière fois que vous travaillez ici. Je sais ce que vous avez dit à la commission des citoyens, M^{rs} Dunaheew, et c'était honteux. Je ne peux plus vous garder chez moi. »

(M^r J. William Etchieson, coprésident de la commission d'enquête des citoyens, à Alma Dunaheew témoignant à la barre : « Savez-vous que le D^r Thomason a certifié qu'il avait en personne soigné M^r Glencross pour des brûlures ?

— Je m'en doutais.

— Il l'a soigné à plusieurs reprises avec des baumes et des pommades.

— J'l'ai vu qu'est v'nu plusieurs fois et j'ai aussi vu le p'tit trou riquiqui au bras qu'il a soigné – ça y a p'têt fait rudement mal pendant quelques jours, mais c'qu'y a d'sûr, c'est qu'ça avait rien à voir avec une brûlure.

— Le D^r Thomason a précisé que la brûlure était peu étendue mais sévère et qu'il a réussi à réduire au maximum les cicatrices.

— Y a jamais eu d'onguent ou rien comme ça sur les pansements que je jetais aux ordures après qu'y était v'nu faire ses soins. Pas de trace de cette espèce de mélasse jaune qu'on étale sur les brûlures, rien, et d'la rouge non plus. Juste une petite tache de sang séché, et encore aux premières visites, c'est tout. »)

« On m'avait dit que tout c'que j'aurais à dire à la barre serait tenu secret.

— Que voulez-vous...

— Alors toutes ces huiles de l'administration y sont rien qu'des menteurs, eux aussi.

— Vous avez dû être meurtrie par tout ce malheur, mais même meurtrie vous savez qu'il n'avait rien à voir avec la tragédie. Rien.

— J'sais ce que j'sais, madame, et ça j'y peux plus rien.

— Vous fouinez chez nous depuis... je m'en rends compte... nous qui avons toujours été tellement bons avec vous, tellement bons, n'est-ce

pas ? »

Alma se leva, congédiée, arrangea ses cheveux, fixa du regard la cage d'escalier et, en partant, lança par-dessus son épaule : « Madame ? Il faudra prendre les grandes allumettes de cuisine pour allumer cette lampe. »

Elle trouva à s'employer à la journée ici et là chez d'autres victimes aux maisons plus modestes, des familles compatissantes qui soupçonnaient également diverses personnes mais préféraient garder le silence face à l'énormité du mal. Alma ne supportait pas longtemps les lâches, aussi compatissants soient-ils, craignant que l'exemple des capitulards ne déteigne sur elle et qu'à leur contact son courage ne soit plus que le pâle reflet de lui-même, et pour conserver intacte toute sa détermination il lui arrivait de parler d'un ton moqueur des silencieux et des capitulards alors même qu'ils se trouvaient dans la pièce qu'elle était en train de nettoyer, leur réglant leur compte en déversant des injures parfaitement intelligibles tandis qu'ils blêmissaient, rougissaient, et dans les quelques secondes qui suivaient elle quittait leur service au milieu de leurs bredouillements, lâchant le balai par terre, laissant la lessive lavée mais non étendue sur la corde à linge, et allait tout droit au cratère provoqué par l'explosion. Là, elle se pliait en deux pour hurler son épouvante aux décombres calcinés, aux éboulis de briques et jusqu'au fond boueux et au-delà encore, là où il fallait absolument qu'on l'entende.

Les gens disaient : « Alma croit savoir pourquoi et qui mais elle ne peut rien faire – et on dira ce qu'on voudra mais c'est une malédiction à porter. »

Elle se laissa trop pousser les cheveux pour pouvoir travailler dans une cuisine par simple laisser-aller, elle avait l'esprit ailleurs depuis tant de semaines et de mois, mais en se regardant un jour dans le miroir, dans des toilettes publiques, elle remarqua comme ils étaient devenus longs et décida sur-le-champ de ne plus jamais les couper, saisie du sentiment mystique qu'une chevelure d'une longueur prodigieuse témoignait d'un respect fervent, manifeste, pour les défunts, pour eux et pour la quête qui était la sienne afin que justice soit rendue à certains d'entre eux, la justice ou la mort, l'une ou l'autre et de préférence les deux. Elle avait toujours porté des vêtements quelconques, devenus crasseux à force d'être négligés et couverts d'éclaboussures de vomi absorbées par l'étoffe de coton uni quand

elle s'occupait d'un fils mourant qui ne gardait quasiment rien dans le ventre. Elle n'avait pas d'emploi stable et toutes sortes de malheurs, et les gens l'évitaient ou perdaient brièvement la vue quand elle passait sur la place, la tête auréolée de ses cheveux ni attachés ni même peignés. Quand on la fuyait ainsi, elle emboîtait souvent le pas de ceux qui faisaient mine de ne pas la voir et leur chuchotait ou leur glissait d'une voix chantante des injonctions de la Bible plus ou moins approximatives : « Maîtres, faut être corrects et justes avec vos serviteurs, entendu ? »

Ou : « Sept fois le juste tombe et v'là que le lendemain, l'est relevé au chant du coq – ça vous en bouche un coin, pas vrai ? »

Ou : « La langue du juste est pure comme l'argent, et y en a pas un qu'a une langue d'argent chez vous. »

Les réprouvés toutefois lui donnaient toujours du travail, et Alma allait parfois laver et récurer des établissements où elle n'aurait jamais mis les pieds auparavant, d'infâmes bouges de bas étage où on ne lui tenait rigueur ni de son attitude ni de sa condition, le ménage c'était le ménage et un potage avec un bout de pain de maïs suffisait à vous nourrir. Ces brigands, ces proscrits et ces putains en tout genre étaient peut-être des pécheurs, et des plus condamnables, mais ils ne craignaient pas l'opinion que tous ces prétentiaris qui régnaient en maîtres sur la ville pouvaient avoir d'eux-mêmes ou des autres. Alma grappillait tout ce qu'elle pouvait chez Cozy Grove, Willows et Aunt Dot's, et déposait ses pièces crasseuses sur le comptoir de Jupiter pour assurer une fois de plus aux garçons un tout petit jarret plein de gras, un oignon et une nouvelle ration de haricots blancs.

John Paul avait pris l'habitude de dormir en dehors de la cabane les nuits où Sidney cherchait désespérément de l'air et essayait de respirer à fond sans y parvenir. Sa cage thoracique et ses os minces cliquetaient comme s'il portait en lui des chaînes écartées qui venaient s'entrechoquer à mesure qu'il se vidait. La leucémie, point de remède si ce n'est la prière, et il y avait peu de chance qu'en cette cruelle année du Seigneur une prière s'élevant de cette pièce, de cette cabane, soit entendue. (John Paul ne devait plus jamais aller à l'église ni prier dans l'intimité, du jour où la maladie de Sidney s'accéléra jusqu'à l'achèvement de la sienne.) Sidney était allongé sur une paille en balle de maïs au milieu de la pièce, les yeux réduits à

des fentes ou soudain écarquillés, le teint couleur de lait versé dans une rivière indolente. John Paul pleurait et réchauffait les pieds de Sidney entre les siens. Pleurait et posait un linge mouillé sur son front fiévreux pour le rafraîchir. Pleurait et sortait en courant pour échapper au cliquetis de chaînes, à la puanteur suffocante de son frère, courait à perdre haleine. À défaut de remède particulier, Alma n'avait que ses mains de mère et des haricots nageant dans du gras de porc pour veiller sur son fils mourant et elle faisait du mieux qu'elle pouvait. James passait ces nuits oppressantes à faire les cent pas d'un mur à l'autre, dans tous les sens, se donnant des claques. Il ouvrait et refermait son couteau de poche. Il se donnait des claques, ouvrait et refermait son Barlow, et de temps à autre, comme s'il chuchotait à un comparse, il répétait : « T'as raison, t'as raison. » Sidney était alité depuis des semaines auprès des siens, le souffle faiblissant, et il ne réclamait plus rien, ni nourriture ni remède, rien, mais il fixait le plafond avec un regard résigné en l'implorant, lui ou autre chose, de le laisser partir. Allez, laisse-moi partir, là, maintenant, bientôt, partir.

Il braquait des banques. Il se faisait appeler Irish Flannigan, un mensonge éhonté doublé d'un pléonasme car il ne s'appelait pas Flannigan mais Bosworth et ne faisait que supposer qu'il avait une pinte ou deux de sang irlandais du côté de sa mère. Elle passait son temps à lui parler de ses ancêtres et à un moment ou à un autre avait laissé entendre qu'il avait dans ses veines un petit quelque chose d'à peu près toutes les lignées blanches de la planète, ce qui lui permettait de se prétendre apparenté à la quasi-totalité des gens en place si ça pouvait lui donner un coup de main. Ce fut sous le nom d'Irish Flannigan qu'il connut une éclatante quoique éphémère notoriété et qu'à son heure de gloire il fut aimé, craint, haï, idolâtré. Le gang d'Irish Flannigan braqua plus de banques du Midwest que ses camarades d'illustre mémoire — Pretty Boy, Dillinger, Machine Gun, Baby Face, les Barker. Bien qu'il ait commis plus de braquages qu'eux tous, curieusement l'histoire officielle de l'époque ne retint pas ses exploits et on n'entendait guère parler de lui dans les grands magazines de la côte Est ou les films d'actualité, et vers la fin de sa vie il se plaignait souvent auprès de ses gardiens et de son aumônier de l'injustice flagrante avec laquelle sa renommée était diffusée, assurant que dans tous les domaines d'activité les petits gars de la cambrousse comme lui ne recevaient quasiment jamais la reconnaissance qu'ils méritaient. Évidemment, il avait toujours su que les dés étaient pipés et que tout ça était fait pour assouvir les lubies des gens de la ville et des rupins, il ne l'avait jamais vraiment oublié, mais tout de même, dans son cœur d'Américain il ne pouvait pas s'empêcher de... Sa fin approchant, l'aumônier demanda à un journaliste du *KC Star* d'aller à Jefferson City rendre visite au gangster méconnu et l'écouter parler. Irish fit plusieurs déclarations qui furent publiées dans le journal, le passage essentiel de l'article étant le suivant : « Je débarque de Protém, dans le Missouri, et j'ai les dents longues, comme tous les autres sûrement. Un peu plus, peut-être. J'ai fait ce que j'ai fait. Je dis pas le contraire. Des banques,

je m'en suis fait tellement que je les compte par dizaines, et ça en fait trois. J'ai tout claqué, mec, dansé avec toutes les filles qui valaient le coup et je me suis tapé la cloche aussi. Je me suis bien marré. Ceux que j'ai avoué avoir tués je les ai tués. Y en a pas un seul que je voulais tuer, pas un, mais y a des gars des fois y te volent dans les plumes, comme ça, y se croient dans une bande dessinée ou une émission de radio, et ces abrutis se font dézinguer. Sur ces coups-là, c'était moi, O.K., mais j'ai jamais tué de shérif à West Table. C'était pas moi. C'était Eldon Haines de Tulsa, qu'est mort maintenant. Bon, d'accord, on était tous les deux dans la même bagnole. Le shérif qu'ils avaient là-bas c'était le genre bonne pâte. Une sacrée bonne pâte. On attendait des nouveaux pneus dans un garage et le voilà qui s'avance vers la voiture tout sourires, en regardant la plaque, qu'était une plaque de Géorgie. Il s'est approché de la vitre et nous a demandé si on avait déjà été du côté d'Oconee River et Eldon l'a descendu. Il l'a descendu là comme ça devant le garage avant qu'on nous ait changé les pneus, deux balles, et puis il est sorti et il lui en a mis une troisième dans la tête. Je veux que tout le monde sache que j'ai jamais rien fait à ce gars-là, sauf que j'ai pas vu venir le coup. »

À dix ans, John Paul Dunahew était livré à lui-même et pillait les jardins après minuit pour pouvoir se nourrir. Il était séparé du reste de la famille depuis qu'Alma, ayant passé les bornes de la tolérance publique, avait été envoyée à la colonie agricole (Sidney avait récemment achevé de mourir dans la cabane des Dunahew, une mort poignante, cruelle, d'un grotesque audible, visible, James quant à lui s'était enfui de la région en n'emportant qu'un couteau Barlow à la lame tordue et des gants volés), il courait après tout ce qui rapportait le moindre cent, livrait deux des trois quotidiens (le *Locator* le matin, le *Scroll* l'après-midi) et les deux hebdomadaires (la *Gazette* et le *Journal*), et gardait ses quelques affaires (des manuels scolaires, un bloc de papier Big Chief avec un bout de crayon, deux changes de sous-vêtements cousus dans des sacs de farine blanchis au soleil, une seconde chemise de la même étoffe et une grande cuillère en bois) dans un sac en toile de jute. La colonie agricole lui demandait d'acquitter cinquante cents par semaine pour l'entretien de sa mère, ce qu'il faisait en allant les porter lui-même à pied, bien qu'il n'ait que rarement le droit de la voir en privé car pour le moment elle ne résidait pas dans sa tête, et on ne savait pas trop qui ou quoi s'y trouvait. Il était incapable de se reposer ou de rester à ne rien faire et devait demeurer ainsi toute sa vie – le repos était dangereux pour les pauvres, il le savait, et quand ils étaient oisifs, les démunis étaient envahis d'idées d'indignité prédéterminée qui grandissaient en eux, les détruisant de l'intérieur. Il le savait avant de savoir le dire et s'obligeait à bouger sans cesse même quand il n'y avait nulle part d'intéressant où aller. Il se levait dans le noir (durant toute mon enfance et plus tard, je l'ai toujours connu fumant des Pall Mall sur le perron de derrière en buvant du café instantané avant que le soleil se lève) et se précipitait sur la moindre tâche rémunérée. Il s'était présenté pour être caddie au club de golf mais on l'en avait dissuadé en raison de sa taille, et quelques jours plus tard à peine, il avait décroché un poste de garçon de billard le soir chez Clellon's quand

le vieux M^r Clellon, qui était un ancien alcoolique, avait appris qu'il était le plus jeune fils de Buster l'ivrogne. Le poker était autorisé en haut, on vendait de la bière artisanale et de contrebande dans le vestiaire du rez-de-chaussée et le shérif ne portait jamais son badge quand il venait. John Paul gagnait deux cents le triangle et apprit à dire « Joli coup », « Belle combinaison », « Quel enchaînement » sans même lever les yeux du livre ou du magazine qu'il était en train de lire. En un rien de temps, il devint une sorte de mascotte pour les amateurs de billard de la ville. (Un soir, en explorant le royaume des noctambules alors que j'étais encore mineur, en uniforme des Marines, je suis tombé sur une table d'anciens à la trogne ravagée par les rides et congestionnée par le gin, qui en entendant mon nom m'ont commandé un double whisky sans même me demander si je prenais un verre avant de se lancer dans les méandres de souvenirs émus de la salle de billard et de Clellon, de Grandpa et de mon père.) Il arrivait que les noceurs du coin qui connaissaient sa situation lui donnent un pourboire de vingt-cinq ou cinquante cents, mais la plupart du temps il se faisait rembarquer par les clients qui estimaient que deux cents le triangle était bien assez généreux. Clellon était un homme voûté et bien en chair qui faisait ouvertement mine d'ignorer la présence de John Paul tous les soirs à l'heure de la fermeture et verrouillait les portes comme s'il n'y avait plus personne, le laissant dormir à l'abri sous le billard près du poêle. Il n'avait encore que neuf ans et se sentait protégé par l'apparente bienveillance des milieux interlopes. Le matin, en ouvrant la salle, Clellon lui lançait : « Comment t'as fait pour entrer avant moi ? » Il comptait alors les pieds de cochon au vinaigre dans leur pot à côté de la caisse puis les œufs au vinaigre et déclarait parfois quelque chose du genre : « J'en prends jamais plus de trois par jour chacun, de ces trucs en conserve. Plus que ça et le vinaigre te tanne l'intérieur de la panse, et le cuir tanné c'est pas ce qu'y a de mieux pour se vider les boyaux sur le trône au matin. » Il rapportait presque toujours de chez lui un sandwich à la mortadelle et une pomme enveloppés dans du papier journal et posait ce déjeuner devant John Paul à l'heure où perçaient les premiers rayons du soleil. « Et maintenant, va livrer tes journaux, petit, mais n'oublie pas l'école ou je m'en vais tailler un bâton pour te flanquer une correction. »

Privé de sa mère et livré à lui-même, John Paul se refusait à délaisser l'école et couler sous les épreuves, et ne manquait presque jamais. La classe et l'étude lui permettaient de s'évader au gré des livres et de la perspicacité des professeurs qui envoyaient son esprit dissipé vagabonder de par le monde — en ce temps-là, ces vagabondages étaient son plus grand plaisir et la classe le seul lieu où il se sentait véritablement soulagé. John Paul aimait s'aligner aux côtés des combattants à Bunker Hill ou Gettysburg, explorer les forêts américaines avec Lewis et Clark, flâner dans les prairies embaumées avec une vache brune portant une cloche dans les sommets des Alpes suisses ou suivre à la lueur vacillante des bougies ces longues galeries tapissées de toiles d'araignées que l'on trouvait sous tous les grands châteaux et les villes étrangères.

Peu après le dixième anniversaire de John Paul, M^r Clellon fut terrassé par une énorme douleur à la poitrine et enterré sous la pluie. Le déluge était tel qu'au bord de la tombe le monticule de terre fraîchement creusée diminuait au fur et à mesure que le pasteur de l'église de sa femme parlait, et se changeait en boue dégoulinante à chaque mot, si bien que la cérémonie fut précipitée et qu'on se dépêcha de combler la fosse. John Paul regarda M^r Clellon disparaître sous les pelletées de gadoue et se sentit maudit par le ciel, les arbres, la pluie. Il devait avoir une dette envers un gros bonnet quelconque dans une vie antérieure, ou bien il avait mangé un biscuit alors qu'il était sur la tinette, du coup il avait nourri le diable et Dieu l'avait vu mâcher et ne le lâchait plus. Il avait fait quelque chose qui méritait une punition, à voir les preuves qui s'accumulaient c'était évident, mais...

John Paul conservait quatre dollars et soixante-treize cents dans une blague à tabac Bull Durham et n'avait plus d'abri où dormir. Ses diverses activités lui rapportaient un dollar et soixante-cinq cents par semaine avec lesquels il payait pour Alma, se nourrissait peu, essentiellement de bonbons au citron et de pain au raisin, et essayait de mettre de côté vingt cents au moins. La nuit, il déambulait dans la ville, dormait parfois à côté de l'ancienne cabane désormais abandonnée et condamnée par des planches ou derrière le Scroll Building, sous l'aire de chargement. Il faisait la manche à l'entrée de service du Two-Way Café, de Stockman's, de la Pharmacy & Soda Fountain du D^r Bach et recevait parfois des dons en nature. Un soir,

près de la gare, il fut attaqué par deux hommes vêtus de vestes en laine vaguement kaki fournies par le corps civil de protection de l'environnement qui lui arrachèrent la blague à tabac, puis le jetèrent par-dessus une palissade en bois quand il les suivit en hurlant. Au cours de l'échauffourée, il récolta une balafre en travers de l'arcade sourcilière gauche qui lui laissa une cicatrice dont les dames plus tard devaient dire qu'elle lui donnait un certain mystère.

Il prit l'habitude de chaparder dans les jardins en pleine nuit et, l'été, il n'y avait de repas plus délicieux que celui ainsi glané dans la terre encore chaude et qui gardait toute sa fraîcheur dans la bouche. Une des parcelles les plus faciles à piller, du gâteau, était un vaste jardin immaculé avec un petit bosquet d'arbres fruitiers, non loin de la place, entretenu par un vieux monsieur à la moustache comique qu'on appelait le Russe. Il parlait un anglais approximatif avec un accent traînant, laissant les syllabes en suspens le temps de trouver la forme à donner aux mots qu'il prononçait. On l'entendait parfois pester d'une voix tonitruante dans un charabia que sa femme était la seule à pouvoir comprendre. Située dans le coin nord du jardin, la maison du Russe était une bâtisse trapue camouflée dans l'ombre d'une végétation librement déployée, les murs recouverts de plantes grimpantes de toutes tailles, avec des entrelacs de pousses et de vrilles qui grimpaient au-dessus des fenêtres et jusqu'au toit où les arbres enchevêtraient leurs branches et les bardeaux étaient tapissés d'une fine écume de mousse. Il était capable de faire pousser tout ce que permettaient notre climat et notre sol, et ses abondantes cultures étaient magnifiques sous le soleil.

Toute cette profusion était entourée d'une triple rangée rouillée de fils barbelés qui avaient été distendus au fil des saisons par les gamins des rues venus piller le jardin et s'affaissaient entre des poteaux inclinés. Même un petit enfant pouvait sauter par-dessus la clôture à ces endroits-là. Même un petit enfant chargé de tomates ou d'épis de maïs pouvait sauter par-dessus et s'enfuir en courant. Mais un petit enfant trop chargé risquait de ne pas sauter assez haut, et John Paul resta accroché au barbelé du haut et bascula en avant en restant suspendu la tête en bas. Son butin lui échappa, il cria tandis que la peau de son mollet gauche se déchirait lentement, et plus il criait plus il descendait. Ses cris portaient dans la nuit silencieuse. Le Russe

sortit et resta un instant sur le pas de sa porte, le halo d'une lampe derrière lui, tenant un gros livre dont il marquait la page avec le doigt.

Il poussa un soupir excédé, se courba pour allumer une lanterne et sortit dans le jardin en suivant cette lumière puis traversa les rangées et les rangées de plantes aux feuilles qui crissaient et de terre fraîchement retournée qui s'enfonçait sous les pas. Il portait une salopette sans chemise et se pencha vers John Paul, à l'autre bout de la clôture, en approchant la lanterne. Le lambeau de chair qui se détachait de la jambe de l'enfant ne tenait plus que par un mince ruban à une pointe de barbelé rouillé.

« Bouge pas, hein ? Clôture encore dedans. » Il tendit la main vers la chair qui se déchirait tout en restant accrochée, attrapa soudain la lamelle de peau et délivra l'enfant d'un coup sec. Un cri, encore du sang. « Meilleur faire mal vite comme ça, petit. »

À la lumière de la lanterne, John Paul vit un morceau de lui-même tout blanc coincé dans le barbelé et la vision de sa propre chair ainsi suspendue ne fit que redoubler sa douleur. (Quand on était tout mômes, avec mon petit frère, on s'asseyait souvent aux pieds de papa et on passait les doigts sur la surface irrégulière mais lisse où la peau n'était jamais vraiment revenue, poussant des oh ! et des ah ! en frissonnant devant l'étrange douceur soyeuse et on lui demandait de nous raconter l'histoire encore une fois.) On le transporta à l'intérieur et on le posa doucement sur une chaise de cuisine. La femme secoua la tête en marmonnant et s'affaira sur le sang et la plaie. Dans une cuisine inconnue pleine d'odeurs inconnues, John Paul regarda le pansement s'éclabousser de ses couleurs.

Le Russe s'appelait Venyamin Alekseyevitch Cherenko (mon père avait mal compris la manière dont les prénoms étaient attribués dans la tradition russe et croyait que le plus important, c'était le patronyme du milieu, si bien qu'à la naissance il me colla celui d'Alekseyevitch. Ma mère eut beau protester sans relâche qu'en pleine guerre froide un prénom pareil serait lourd à porter, il devint le mien et je n'en ai jamais voulu d'autre). Sa femme, Masha, était petite et menue, et d'emblée elle parut ravie de s'occuper de John Paul et revigorée par sa présence.

Ce soir-là, M^r Cherenko dit : « Ce jardin est manger pour moi et la femme, d'accord ? Mais on veut faim à personne, petit. Faim et pas mal, on

nourrit. Tu faim, petit. Pas mal. On veut faim à personne. »

On lui donna à manger du pain noir compact et une espèce de soupe aigre qui lui parut insolite sur le moment, difficile à avaler, mais qui devint par la suite un de ses plats préférés, puis on le transporta dans une chambre au fond de la maison et on le posa dans un petit lit en cuivre avec l'empreinte d'un autre creusée dans le matelas. Dressé au-dessus de l'enfant blessé, Cherenko écarta les bras en lui montrant la pièce. « Notre fils vivait. Le guerre vient, il part, il y a croix plantée en terre quelque part il veut rien dire pour nous. Installe là, petit, pour dormir. Va bonne nuit. »

Et dès cet instant, sans qu'ils en discutent réellement ou se soucient des questions légales, John Paul demeura chez les Cherenko où il remplaça leur fils et vécut ainsi pendant des années jusqu'à ce qu'une guerre vienne le chercher à son tour et l'appelle à l'étranger ; il y resta même en 1938 lorsque Alma fut jugée suffisamment rétablie pour quitter la colonie agricole et aller travailler chez July Teague, et revint dans le quartier.

Mae Poltz et ses enfants furent chassés de la ville quelques semaines à peine après l'explosion quand on découvrit la véritable identité de Freddy et son passé. Un gars de la ville, qui s'appelait Plug, avait travaillé pour les Egan's Rats et louait le bâtiment était forcément impliqué dans l'affaire, c'était le genre d'acte de malveillance absurde auquel les types dans son genre avaient l'habitude de s'amuser quand ils étaient lâchés dans la nature, mais sa femme la bouclait, refusant d'expliquer le pourquoi de l'horreur et de se délivrer du poids qu'elle avait sur le cœur en avouant tout. Elle prétendait ne rien savoir et n'en démordit jamais, mais pour à ce point tout ignorer d'un homme avec lequel elle était mariée et partageait ses nuits, il fallait que ce soit intentionnel, impossible autrement, ce n'était pas plausible, et par un temps de gueux elle avait donc été escortée avec sa jeune progéniture jusqu'à la gare avec des billets pour un arrêt facultatif au fin fond du Kansas.

« Si jamais il vous prenait l'envie de revenir – réfléchissez-y à deux fois et ne revenez pas. »

Lorsqu'on décida de la tenue d'une seconde commission d'enquête des citoyens (après des mois d'agitation menée sans relâche par une bande d'enquiquineurs qui avaient pour noms le D^r et M^{rs} Marks Shelton, Haven McCandless, Bud et Frieda Johnston, Ted Steinkuhler, July Powell Teague et Alma DeGeer Dunahew), qui fut fixée au 9 décembre 1941 (elle n'eut jamais lieu et ne fut jamais reportée), afin de répondre à la colère depuis longtemps enfouie mais ravivée depuis peu et que nourrissaient des questions demeurrées sans réponses et de persistantes rumeurs de culpabilité flagrante atteignant une fois de plus un niveau critique, on retrouva Mae (devenue Mae Claar) à Fort Collins, dans le Colorado, et on la pria de revenir. Sa réponse suggérait que les membres de la commission avaient perdu la boule s'ils croyaient qu'elle était prête à revenir de son plein gré,

mais elle ajouta : « On sait tous qui c'est qu'on a vu courir dans l'autre sens ce soir-là. Quand ça a explosé, tous ceux qui pouvaient courir ont couru vers l'incendie pour aider, sauf ce grand type en chemise blanche et cravate qui, au moment où le ciel s'est embrasé, a été vu par deux ménagères au moins, une bonne et un vieux docteur en train de sauter par-dessus des clôtures et traverser les jardins en courant comme un fou dans le sens inverse de tout le monde. Comment se fait-il qu'on n'ait jamais entendu parler de lui ? »

Le deuxième été après l'explosion, pendant un match de base-ball qui se déroulait un samedi après-midi dans la prairie située de l'autre côté de Howl Creek, où se trouve aujourd'hui le skatepark, un des frères Heaton frappa un home run qui passa entre de jeunes arbres au lointain et roula dans le lit de la rivière. On envoya deux gamins pieds nus qui regardaient le match chercher la balle et ils revinrent aussitôt les mains vides.

« Où est la balle ?

— Y a quelqu'un en bas.

— Et alors ?

— L'a la tête toute bizarre et la figure plongée dans l'eau. »

Les deux équipes et les trois spectateurs se ruèrent sur le promontoire qui surplombait la rivière pour regarder. Plusieurs voix s'écrièrent : « Il est mort, il est mort, il doit être mort pour être couché comme ça ! » Un milieu de terrain d'une quinzaine d'années du nom de Jack Gutermuth s'avança tout au bord, plissa les yeux et annonça :

« C'est le prédicateur.

— Quel prédicateur ?

— Çui qu'a dit qu'mon oncle méritait de brûler vif en enfer parce qu'y savait danser.

— C'est lui ?

— Ouais.

— À c't heure, y doit être en route pour l'enfer dans une charrette rouge et y va pas tarder à frire dans sa graisse – y peut bien attendre. On en est qu'à la septième manche. »

Quand le shérif Adderly et l'adjoint Bob Jennings arrivèrent sur place après le match, ils évacuèrent tout le monde de la berge pour examiner la situation de plus près. Ils firent le tour du corps, s'accroupirent sur les talons, lui relevèrent la figure. Une grosse pierre blanchâtre avait laissé son empreinte dans la boue juste au bord de l'eau avant de venir se poser, couverte de sang et de bouts de cerveau, dans un ruisselet à côté du corps. Le crâne avait été défoncé et était devenu presque triangulaire.

Le shérif adjoint Jennings dit :

« Y a un mot pour ce qui est arrivé à cette pierre, là.

— Soulevée ?

— Non, un mot plus précis.

— Hissée ?

— Pas celui-là non plus.

— Délogée ?

— C'est ça. C'est le mot que je cherchais – délogée.

— Alors toi, tu vois les choses comme ça – le révérend Willard s'est pris le pied dans une racine ou autre chose là-haut, l'a dégringolé jusqu'ici tout ça par accident, et au passage l'a délogé cette grosse pierre avec sa tête ? »

(Quinze ans plus tard, sur ce qu'il croyait à tort être son lit de mort, Vance Bullington, qui avait perdu un fils et une fille au dancing, déclara à Billie, sa seconde fille, qui avait survécu : « Tu sais, le prédicateur avec sa grande gueule ? En 1931 ? C'est moi qui lui ai réglé son compte.

— J'ai toujours entendu dire que c'était probablement toi, papa.

— Ah oui ?

— Comme tout le monde.

— Il était à croupetons dans la rivière à attraper des écrevisses avec du gras de jambon sur une ficelle et... Je vais pouvoir m'attribuer tout le mérite du crime, maintenant.

— On te l'attribue déjà, papa, sauf dans les journaux. »

Billie ajouta : « Des fois, papa mentait comme un arracheur de dents, il racontait qu'il savait piloter un avion à l'envers avec des miroirs et puis

qu'à une époque il s'était mis en ménage avec Mata Hari du côté de Poplar Bluff jusqu'à ce qu'elle finisse par l'enquiquiner à force de lui poser des questions indiscrètes et un tas de foutaises de ce genre, alors, c'est à vous de voir. Personnellement, je crois que pour une fois papa disait la vérité. J'espère vaguement. »)

« Moi je vois ça comme ça, shérif. C'est bien trop gros comme pierre pour qu'on la déloge avec la tête et qu'on s'en sorte comme ça.

— Alors, c'est aussi simple que ça – le prédicateur a trébuché sur un truc que je vois pas et puis l'a délogé avec sa tête une pierre bien trop grosse en tombant ici.

— Et l'est mort.

— Quelqu'un a dit amen ? »

Il y avait aussi les confessions des anniversaires. Au cours des dix premières années qui suivirent la déflagration, on recueillit une bonne dizaine d'aveux complets ou plus ou moins évasifs qui tous furent aisément réfutés, et les confessés furent rendus à des familles aux prises avec les difficultés de la crise qui promettaient de veiller sur ces parents seuls à l'esprit un peu dérangé et de passer le plus de temps possible avec eux le dimanche bien qu'elles aient comme l'impression que c'était une insulte aux intentions divines que d'aller nourrir des cinglés alors que des gens qui avaient toute leur tête crevaient de faim. Parmi ceux qui souhaitaient le plus ardemment se confesser se trouvaient deux voisins qui devinrent d'immuables figures dont les témoignages rivalisaient d'imagination et s'enrichissaient au fil des ans, offrant des récits picaresques d'impardonnable culpabilité et de délicieuses intrigues secondaires tissées d'infâmes machinations que tout le monde entendait en détail d'une manière ou d'une autre et dont beaucoup attendaient avec impatience les derniers développements, livrés chaque année par les deux hommes qui essayaient une fois de plus d'être pendu avant l'autre. Lorsqu'en 1937 un des deux voisins but du lait cru tourné et mourut, le second se résigna tristement à ne jamais être pendu par qui que ce soit et renonça à toute confession.

Il y avait aussi les chapelets d'accusations et de dénonciations lancées aux alentours de la date anniversaire : « Chuck a toujours un peu trop aimé le feu pour qu'on l'aisse seul avec des allumettes, mais p'têt que c'jour-là, l'était seul – j'peux pas être sûr, moi, j'étais du côté de Jam Up Cave ce soir-là, mais en tout cas dès qu'y voit des flammes l'a les yeux grands comme des soucoupes. » Ou : « Elle et lui, y piquaient dans la paie de l'usine, j'en suis presque sûr, vu qu'ils avaient des souliers vernis qu'en jetaient un peu trop pour le quartier, si vous voyez ce que j'veux dire, et y mangeaient des morceaux comme ça de viande de bœuf alors que nous autres on avait que des légumes et du lard, alors à tous les coups ils ont mis une bombe pour détourner l'attention de leurs méfaits à eux en attendant de pouvoir partir en Californie avec l'oseille, ce qu'ils ont fait moins d'un an plus tard. » Ou : « Mon mari, il était bizarre déjà depuis la semaine d'avant, peut-être même un mois, et si j'y demande de faire quelque chose dans la maison quand l'est dans son fauteuil, il lève même pas les yeux et y prend une voix grave qui fait froid dans le dos et me dit des trucs louches du style “Si je mettais une bombe de dynamite sous la table de la cuisine peut-être que tu me laisserais lire mon bouquin en paix une minute”, ce qui est une façon horrible de... »

J'avais trouvé le chapeau dans le tiroir de la commode d'Alma et aussitôt vu le potentiel que je pouvais en tirer pour jouer les héros intrépides : il était vert et étroit, avec une crête au milieu, bordé d'un mince ruban noir – le ruban brodé de ce qui ressemblait à des petites fleurs était clairement destiné à des filles, mais je chassai cette idée de mon esprit et considérai qu'il s'agissait de traces de rapière – et orné d'une longue plume vaguement rouge inclinée vers l'arrière. Robin des bois était mon idole préférée (avec pour seuls rivaux Little Joe Cartwright de *Bonanza*, Bob Gibson le lanceur de base-ball et Francis Marion, *Le Renard des marais* de la guerre d'indépendance), et je m'introduisais chez les Teague en passant par l'entrée d'Alma quand je croyais la maison vide, puis je sautais du fauteuil au canapé en passant par la méridienne et brandissais mon épée en bondissant par-dessus les tables basses et les antiquités. Je glissais en chaussettes sur le parquet et ne brisais pas grand-chose. C'était une immense demeure victorienne et il était peu probable que quiconque remarque de sitôt la disparition des petits objets qu'il m'arrivait de casser dans une pièce ou l'autre en luttant contre la tyrannie.

July Teague frappa un après-midi à la porte d'Alma pendant que celle-ci faisait la sieste et me fit venir dans le salon. Elle était encore belle, l'avait toujours été et devait le rester toute sa vie, face à elle n'importe quel garçon savait qu'il était en présence d'une beauté sublime, et elle s'habillait chic, toujours, sachant que partout on l'observait en lui cherchant le moindre défaut. Je la regardais avec sa bouche rouge, ses grands yeux magnifiques, sa coiffure élégante, et avant même qu'elle ait eu le temps de me demander si j'avais fait quelque chose de mal, je lui avouai tout en tremblant et elle éclata de rire.

« Tu as de la chance d'être un des jolis garçons de la famille Dunahew, tu sais ça ?

— Oui, M^{rs} Teague.

— Les jolis garçons ne doivent jamais admettre qu'ils le savent – ça leur ôte tout leur charme. Et appelle-moi July, tu veux. Je te l'ai dit je ne sais combien de fois.

— À vos ordres, July.

— “A vos ordres ?” – tu débarques de quel bateau, matelot ?

— Je suis jamais monté sur un bateau. Mais mon père, oui.

— Je connais ton père, Alek. Et j'ai reconnu le père de ton père dès que je l'ai vu, et je connaissais la famille de ta mère aussi. »

M^r John Teague possédait trois concessions automobiles dans différentes villes des Ozarks, la famille n'avait pas qu'une maison et il ne passait pas plus de temps dans celle-là qu'ailleurs, il avait même l'air de préférer de loin la cabane en bois de la Jacks Fork River, mais quand il était là il se montrait aussi gentil qu'elle avec nous. July buvait de la bière en bouteille dans la cuisine derrière les rideaux tirés et fumait des cigarettes sous la véranda à l'abri de la treille de chèvrefeuille, le tout avec une élégance innée et un plaisir évident. Quoi qu'elle fasse, j'aimais la regarder car tout ce qu'elle faisait, elle le faisait comme on espérait le voir faire. L'après-midi, elle jouait au crib et au mah-jong avec les dames au country club, y nageait dans la piscine et y jouait au golf, et son teint hâlé avait un éclat séduisant. Je ne saisisais pas encore ce que les filles avaient de si spécial et July était bien plus âgée que ma mère, pourtant elle me donnait des émotions que je ne reconnaissais pas et ne savais où classer.

« En fait, c'est pour ça que je t'ai fait venir, matelot. Je n'avais pas encore remarqué ce qu'il y a de cassé – merci de t'être incliné aussi facilement et d'avoir tout avoué, j'apprécie, mais arrête de casser mes affaires ou je te colle une fessée. C'était Harlan et Rosalee au téléphone, à l'instant. Ils veulent qu'Alma t'amène demain pour le déjeuner.

— D'accord, je lui dirai.

— Je peux te déposer là-bas en allant au club, si elle veut.

— Elle voudra y aller à pied, même s'il fait très chaud.

— Tu as raison. Parfaitement raison – il n’y a pas à dire, tu l’aimes, cette vieille mégère, hein ? »

On pouvait aller partout en ville à pied et Alma m’accompagna là-bas. Elle me déposa devant la porte et refusa d’entrer, mais personne n’insista non plus. Elle m’attendit à l’ombre des arbres du jardin, sur le banc qui se trouvait à côté du terrain de lancer de fers. Hudkins sentait le cigare, refroidi ou pas, et des dizaines d’années de bacon au petit-déjeuner, et dès que j’eus fait un pas dans la maison, je m’abandonnai aux odeurs enveloppantes. C’étaient des senteurs mêlées de vies bien vécues, de chaleur et de stabilité, auxquelles venait s’ajouter le parfum d’huile à fusil et de lavande d’un intraitable vieux *sportsman*, et de Ma-ma, qui admirait tout ce qui était anglais, lisait un ou deux romans par jour et accrochait aux murs des œuvres dépeignant des dames en robes bouffantes posant dans des jardins parsemés de fleurs au milieu de haies cubistes, des messieurs perruqués trop habillés penchés d’un air grave sur des cartes dépliées sur une table et des vues assourdies du Lake District à l’aube.

Grandpa Harlan m’emmena dans son bureau lambrissé, s’amusa à boxer deux ou trois rounds avec moi comme d’habitude, puis sortit de l’armoire à fusils sa dernière acquisition, un magnifique calibre 20 à crosse d’érable, et me laissa le tenir et viser avec. Il me coinça la tête sous son bras pour me frotter le haut du crâne, me pinça le nez entre deux phalanges pour en sortir une pièce de cinq cents, me fit goûter une gorgée de sa canette de bière. On alla dans la salle à manger quand on nous appela. Ma-ma apporta la lourde poêle noire et nous servit des côtelettes de porc frites avec de la sauce blanche accompagnées de purée, de pois yeux noirs et de haricots à rames, suivies d’une tourte aux mûres avec une boule de glace à la vanille pour le dessert. Comme toujours à Hudkins, ce fut un long et merveilleux repas, ponctué d’assauts de piques et de brusques changements de sujet, de plaisanteries amusantes, d’yeux levés au ciel et de rires. Harlan et Ma-ma me raccompagnèrent à la porte une fois la table débarrassée et me dirent que l’année d’après je passerais l’été chez eux, que j’aurais ma chambre à moi et que je ferais du cheval toute la journée, tous les jours, quand je voudrais.

À une centaine de mètres de Hudkins, Alma, qui se traînait péniblement sous la chaleur étouffante, toute rouge et suant à grosses gouttes, me

demanda ce que Harlan avait dit cette fois sur elle dans son dos. « Il a rien dit du tout », répondis-je. Des doigts m'attrapèrent l'oreille et se mirent à tirer si fort que je crus qu'elle allait s'arracher.

« Sauf que t'es frappadingue !

— J'en étais sûre.

— Arthur était un de ses meilleurs amis, un copain très proche, chaque printemps il lui prêtait de l'argent de la banque pour qu'il puisse entreposer des stocks à la fabrique et il a fait tellement pour les gens d'ici. Il a sauvé la banque alors que des milliers d'autres ont fait faillite.

— C'est pas une raison pour fermer les yeux s'il se conduit mal.

— Il a dit que c'était un horrible accident, ou peut-être que c'était pas un accident, on le saura jamais, on n'aura jamais toutes les réponses et je ne veux pas gâcher mon été à remuer des vieilles histoires douloureuses.

— Alors, Alek, c'est qui de nous deux qu'est le plus mal dans sa tête à ton avis ? »

*

De bonne heure, par un agréable samedi d'automne improvisé, je me trouvais avec papa au Woolworth's situé du côté commerçant de Main Street. Il buvait un café dans un box avec un ancien voisin qui habitait autrefois à deux maisons de chez nous, mais qui était incapable de contrôler sa jalousie quand il avait bu, et le week-end il buvait comme un trou. Il coulait du béton et gagnait confortablement sa vie aux beaux jours. Sa femme était la meilleure amie de maman et il avait essayé de la tuer avec un couteau à cran d'arrêt sur la pelouse devant chez nous – il avait réussi à lui enfoncer la lame en haut du bras avant que mon père l'envoie au tapis d'un coup de batte de base-ball. Il l'avait frappé derrière les genoux et, d'un coup de pied, avait envoyé balader le cran d'arrêt, puis l'avait assommé une bonne fois pour toutes en le voyant ramper vers le couteau. Le voisin était plein de remords, il le répétait tous les jours et habitait à présent dans un meublé au-dessus d'Olmert's, le kiosque à journaux de l'autre côté de Main Street. Il voulait remercier mon père d'avoir évité à sa femme de mourir et lui d'aller en prison, et il espérait trouver un moyen de la reconquérir et de

revivre avec elle et les enfants, ce qui n'aurait jamais été possible si mon père ne lui avait pas collé une trempe. Il lui était éternellement reconnaissant. Ils avalèrent quelques cafés pendant que je tournais sur mon tabouret au comptoir en buvant à la paille un milk-shake au caramel.

On laissa le voisin devant Woolworth's et on s'éloigna des commerces pour redescendre Main Street, dont la chaussée pavée de brique rouge se soulevait par endroits sous les pneus des voitures et qui datait d'il y a bien longtemps, de l'époque où le territoire était devenu américain après le départ des Espagnols et des Français. Elle était bordée des deux côtés par des rangées de vieilles maisons mitoyennes, les unes avec des gouttières en bois, les autres sans gouttières, de sordides bâtisses lépreuses aux murs de brique crasseux avec des gens frustes appuyés au chambranle de portes séculaires ou assis sur des chaises délabrées au bord du trottoir à regarder passer les voitures cahotantes. Le Missouri coulait à une cinquantaine de mètres de la rue et au coin il y avait une petite taverne rebutante dont les murs de guingois portaient les traces de dizaines de crues. C'était le plus vieux rade sur cette rive du fleuve. Papa me dit : « Viens, on va faire un saut. J'ai bu trop de café, faut que je me calme les nerfs. »

On s'assit au bar. Le soleil se faufilait à travers le rectangle des fenêtres de façade et pénétrait à flots par la porte à moitié vitrée de derrière. Papa prit une Stag. Trois gorgées plus tard, il savait que la barmaid s'appelait Rita, lui dit que ses amis l'appelaient John Paul, et la fois d'après elle l'appela par son prénom pour lui demander s'il en voulait une autre.

Elle s'attarda à côté de nous en essuyant inlassablement une chope en verre propre avec un torchon blanc, sous le regard des quatre ou cinq poivrots rêveurs échoués à l'autre bout du comptoir qui observaient cet élan d'abandon et voyaient leurs illusions anéanties. Papa en était à sa deuxième Stag quand deux vagabonds arrivèrent par-derrière et ouvrirent la porte en lançant : « Rita ? On peut l'avoir, cette bière ? » Ils avaient le visage et les mains couverts de poussière noire. Comme il avait plu la nuit d'avant, ils avaient dormi dans l'énorme réserve de charbon qui se trouvait au bord de la voie ferrée car elle avait un toit et le tas de charbon les maintenait au sec, au-dessus des torrents d'eau. Ils n'avaient pas encore fait leur toilette matinale au robinet de la gare.

Elle répondit : « Vous avez déjà tout ramassé ?

— T'as qu'à regarder si tu veux, c'est fait. »

Je me laissai glisser au bas du tabouret, m'approchai de la porte et leur dis : « Hello, Bill. Salut, Speed. »

Bill, qui se tenait en pleine lumière, tout couvert de noir, me regarda de plus près pour me distinguer dans l'ombre puis il déclara : « C'est Derby Street. »

Speed demanda :

« Tu m'as déjà cherché des noises ?

— Non, ai-je répondu.

— Continue comme ça.

— C'est le Russkoff de Derby Street.

— Ah ça, les Russkoffs, c'étaient nos alliés quand on a pris les aut' en tenaille et j'peux t'dire qu'on était contents d'les avoir quand on a traversé le Rhin avec les gars.

— C'est lui qui nous apporte les chips dans une grosse boîte des fois.

— C'est mes préférées. »

Rita leur apporta deux bières chacun, ils en prirent une dans chaque main et repartirent. Je savais qu'ils se dirigeaient vers les fourrés qu'on apercevait par la porte, où par temps convenable ou en désespoir de cause quand il faisait mauvais des tas d'entre eux vivaient cachés le long des petits sentiers qui serpentaient entre les berges et la voie ferrée. Elle leur dit : « À lundi, messieurs. Faudra vous débrouiller sans moi, demain. »

Quand je me rassis sur le tabouret, papa me fixa longuement. Il alluma une cigarette sans même avoir besoin de regarder le paquet ou le briquet, tapota le comptoir du bout des ongles en faisant un bruit de galop tout en me dévisageant.

« Tu connais ces gens-là par leur nom ?

— Ben oui. C'est Bill et Speed.

— J'avais compris, fiston. Et tu peux me dire pourquoi ici on appelle Fred le Resquilleur "Speed" ?

— Parce que, tu vois, quand les jeunes font des virées en bagnole par ici, ils s’amusent à ralentir et appeler les clochards en leur demandant leur chemin ou n’importe quoi pour qu’ils s’approchent de la voiture, et après ils leur balancent à la figure de la mousse à raser, des trucs pourris ou des crottes de chien et puis ils redémarrent, mais Speed réussit à les rattraper au stop.

— Ah oui ?

— Bill dit que Speed est le clodo le plus rapide du monde.

— Et une fois qu’il les a rattrapés ?

— Il leur colle une branlée ou en tout cas il essaie même s’ils sont beaucoup dans la voiture, et des fois il se fait pas mal taper dessus et il est tout en sang, mais ils sont pas prêts de lui redemander leur chemin.

— Je crois que je ne tiens pas vraiment à ce que tu fréquentes de trop près ce genre d’individu, fiston.

— Papa, c’est pas Bill et Speed qui nous volent notre lait — ça t’arrive jamais de penser à Grandpa Buster ?

— Non.

— Jamais ?

— Ton grand-père était un clochard.

— C’est pas parce qu’on est un clochard qu’on est malhonnête.

— T’as raison, fiston. C’est vrai. Au temps pour moi. Mais n’empêche que ça veut dire qu’on est un clochard. »

Il lança quelques dollars sur le comptoir, ramassa ses cigarettes et laissa la monnaie. Rita lui dit : « Revenez vite, John Paul », et il lui fit un clin d’œil comme si ça se pouvait bien, m’entraîna vers la porte et on sortit. Il plissa les yeux, ébloui par la lumière, bâilla, s’étira, bâilla, s’étira à nouveau.

« Bon sang, j’ai deux contrôles cette semaine – la théorie moderne de l’entreprise et Shakespeare. C’est Shakespeare qui m’inquiète.

— On n’en est pas encore là.

— Il a des choses à dire, ce tarabiscoté, mais ce qui est sûr c'est qu'il te facilite pas la tâche pour comprendre ce qu'il veut dire. »

On longea la vieille rue défoncée pour retrouver la caisse en nous arrêtant pour contempler les eaux du fleuve entre les bâtiments et les premiers fourrés sur l'autre rive. « Mais quand on finit par piger, on s'aperçoit que ça valait le coup. » Papa se glissa au volant du break Mercury et moi de mon côté. Il démarra au quart de tour, ce qui était loin d'être toujours le cas, et on s'engagea dans la circulation pour remonter six rues plus loin jusqu'à Derby Street et rentrer à la maison. Au premier panneau de stop, mon père s'arrêta, le pied sur le frein, et fixa d'un air rêveur les briques disjointes de Main Street. « Il me plaît bien, Speed. »

Les trains hantent les nuits de West Table depuis 1883, dérangeant le sommeil et narguant ceux qui sont éveillés. Les trains filent vers un au-delà imaginaire au rythme lancinant du martèlement des roues qui chantent « Tu ne vas nulle part, tu ne vas nulle part », et ces roues vont loin, loin de toi qui es là tout petit à écouter au fond de ton lit et qui seras toujours là à l'aube tout petit quand elles seront hors de portée, poursuivant leur chemin en chantant au fil des rails parallèles par-delà les collines et les vallées vers cet Eldorado où le cinéma et la réalité ne font qu'un, où l'histoire se fait et se déroulent des vies flamboyantes que tu ne vivras jamais et ne verras même pas.

En cette nuit froide du 10 novembre 1933, James Dunahew se cacha dans le garage des Glencross, le couteau sorti, la lame dépliée, soufflant sur ses mains pour les réchauffer, la casquette baissée, écoutant les moqueries répétées de ces satanés trains chantants. Quand Arthur Glencross revint chez lui tard dans la soirée, il ne rentra pas la voiture au garage mais la laissa dans l'allée et s'apprêta à grimper les marches du perron. James surgit de la porte arrière du garage. Au moment où Glencross se retournait mollement en entendant du bruit, à moitié vaseux, James le fit trébucher, le poussa sur le dos, se jeta sur lui et enfonça la lame en haut du torse. Il lui donna deux coups de couteau et Glencross le regarda droit dans les yeux et fit « Oh ! ». Après avoir soupiré ce oh ! il n'opposa aucune résistance et James enfonça la petite lame à travers l'épais manteau une troisième fois, puis le métal se tordit. Il avait eu l'intention de devenir un meurtrier cette nuit-là mais, au moment décisif, il flancha, révolté par la sensation qu'il éprouvait dans ses mains, les grognements désespérés qui montaient dans sa poitrine et la façon abjecte dont Glencross acceptait l'agression. On ne voyait pas de sang sur le manteau. Sans prononcer un mot, James retira la lame et commença à se relever, puis se ravisa et ôta les gants que portait

l'homme blessé. Il se redressa et regarda Glencross qui gisait à terre, enfila les gants de cuir noir, fit un signe de tête puis se mit à courir en direction des rails chantants, les semelles décousues de ses godillots claquant dans la rue, des bouffées d'air couleur de cendre s'échappant derrière lui, et il quitta la ville à jamais.

Deux jours après, Alma craqua et hurla comme une folle en public. Glencross reçut quatorze points de suture au Bogan Hospital et raconta au shérif Bob Jennings qu'il avait été poignardé par deux hommes au teint blafard avec un fort accent du Nord qui étaient repartis dans un coupé blanc qu'il n'avait jamais vu, mais il dit la vérité à Alma qui explosa. Elle explosa et brailla des accusations à l'encontre de la ville en général et de certains notables en particulier, poussa des lamentations pour tous ces morts inutiles durant une journée entière et presque toute une matinée. Ce couteau qu'il avait à la main, James n'était pas le seul à vouloir s'en servir pour tuer et les plus coupables sont parmi nous sans honte ni respect envers les autres chaque minute, chaque heure, chaque jour et pour l'éternité, amen. Ce fut M^{rs} Glencross qui, inquiète, contacta la colonie agricole et aida les surveillants à chercher Alma dans la ville où sévissait une vague de froid, essayant de deviner où se réfugie une folle douleur, avant de la retrouver affalée sur la tombe de Sidney (dont M^{rs} Glencross avait payé la stèle en secret, mue par des remords silencieux et un désarroi sincère), face contre terre, le dos couvert de flocons de neige.

Une fois à la colonie agricole, elle sombra plus encore dans l'abîme, l'abîme de la dépression qui tous nous appelle sous nos pieds lorsqu'on est perdu, désespéré, sans plus de raison d'avancer, la douce chute au fond du gouffre béant du vague à l'âme, loin des préoccupations courantes et des jours sensibles, dans un fauteuil si douillet qu'il offre un lieu de repli désastreux et que son occupant engourdi met des années, parfois l'éternité, à amasser suffisamment d'énergie pour réussir à s'extraire de l'inertie de l'évitement, sans parler de remonter des profondeurs de l'abîme pour retrouver les dangers connus du monde de la lumière.

Alma passa deux ans assise face à un mur jaunâtre dans une chambre sans la moindre décoration. La pièce abritait une autre femme qui regardait le mur opposé et elles restaient assises ainsi sans jamais se parler mais

parlant souvent, mangeaient quand on les nourrissait à la cuillère et dormaient assises dans leur fauteuil. En 1935, Alma contracta une pneumonie et le médecin renonça, mais son corps résista. Miss Daiches, la cuisinière de la colonie agricole qui avait longtemps servi chez les Etchieson dans Grâce Avenue et se détendait souvent en compagnie des bonnes qui se retrouvaient chez le Grec, aida Alma à se lever tous les jours, la fit marcher et cracher tant et plus dans les crachoirs du couloir. Kate Daiches lui fit parcourir inlassablement le couloir dans un sens puis dans l'autre, au bout de quelques semaines elle lui fit monter et redescendre l'escalier et le printemps suivant elle la fit sortir dans le jardin de quatre-vingts hectares qu'entretenaient les pensionnaires les moins atteints. Alma tenait de longs propos incohérents jusqu'à ce jour de juin où se promenant dans le jardin, les pieds mouillés par la rosée, elle s'arrêta, montra un tuteur en bois où une plante grimpante dont les attaches avaient glissé retombait en s'étalant mollement au sol et dit : « Va falloir rattacher ces tomates. »

Trois mois à peine après cette déclaration, elle aidait Kate Daiches à la cuisine. Les pensionnaires admiraient sa chevelure de conte de fées, mais n'appréciaient pas d'en retrouver des spécimens dans leur soupe, et Alma se mit donc à les broser inlassablement et les épingler tous les matins à l'aube, rituel qu'elle devait répéter quotidiennement jusqu'à la fin de ses jours. Au début, elle ne se vit confier que les tâches qui n'exigeaient pas de se servir d'un couteau pointu – faire bouillir l'eau, laver les fruits et les légumes, effeuiller la salade, ôter les fils des haricots, mesurer la mélasse, le sucre ou la farine, pétrir et abaisser la pâte à biscuits, faire la vaisselle et mettre le couvert. Elle usa son chagrin à la force des poignets et l'été d'après elle fredonnait en travaillant.

Ce fut Kate Daiches qui raconta à Alma, alors qu'elles écossaient des petits pois dans la cuisine, que les radiographies de l'autopsie indiquaient que lorsqu'il avait été retrouvé dans la ruelle après l'explosion le corps de Freddy Poltz portait deux traces de balles derrière l'oreille. Quand il invitait des amis chez lui, M^r Etchieson se répandait en confidences à l'heure de l'apéritif et conservait même dans un tiroir de son bureau les radiographies qu'il montrait à certains privilégiés qui mettaient sa parole en doute. La moitié du country club avait vu les preuves du meurtre et n'en pipait pas mot en public. Kate avait fini par jeter un œil en douce aux images austères

et constaté que les balles à peine espacées étaient clairement visibles, logées dans le crâne de Freddy. Elle avait toujours regretté de ne pas avoir cherché à retrouver Mae, qui avait été si cruellement chassée de la ville, pour lui faire part de cette découverte. Le soir, elle faisait son examen de conscience en s'accusant avec dureté devant le miroir jusqu'à ce jour sacré entre tous où elle avait pris son courage à deux mains, interrogé M^r Etchieson sur le meurtre de Freddy, essuyé une rebuffade et appris peu après que l'on se passerait désormais de ses services. Elle estimait qu'Alma devait le savoir, que la ville entière devait le savoir, malheureusement elle n'avait pas le courage de vendre la mèche, mais elle savait qui l'aurait une fois qu'elle irait mieux.

« Et tu vas mieux. »

Dès qu'Alma fut rentrée en ville pour travailler chez July Teague, une des premières choses dont elle parla à sa nouvelle patronne fut ces traces de balles. July était déjà au courant de leur existence et, avec John Teague, ils avaient eu l'occasion de voir les radiographies lors d'une joyeuse soirée d'été copieusement arrosée de gin qui s'était peu à peu assombrie et alourdie de soupçons à mesure qu'ils étudiaient les images en essayant de déterminer ce que signifiaient ces deux balles derrière l'oreille. Alma ne tarda pas à comprendre que si elle avait été embauchée, c'était non seulement pour effectuer des tâches domestiques, mais aussi comme alliée dans la quête de la vérité. Les deux femmes s'entendirent aussitôt et Alma s'adapta à une vie certes familière à bien des égards, mais qui lui apportait cependant un vent de fraîcheur, puis elle partit à la recherche de John Paul.

Ce dernier et d'autres gens lui ayant appris qu'il vivait chez le Russe, elle se renseigna pour obtenir l'adresse exacte et s'y rendit. Le vieux monsieur, le jeune garçon et la vieille dame travaillaient accroupis dans le vaste jardin. Alma posa la main sur la clôture de barbelés juste à côté d'eux et dit ce qu'elle avait à dire à John Paul.

« Je veux plus jamais entendre dire que t'acceptes de l'argent de ce Glencross.

— Je fais le caddie pour lui. Au country club. C'est payé.

— T'as qu'à faire le caddie pour un autre. C'est pas le seul rupin à faire du golf.

— Arthur me paie le double de ce que les autres radins donnent, et en plus il me file des pourboires, et des gros avec ça.

— Parce que tu l'appelles Arthur, maintenant ? Pff ! À compter d'aujourd'hui, j'te demande de l'éviter, et pour de bon.

— Non.

— Pour de bon.

— Non.

— T'es mon fils et j'te demande.

— Tu ne vois pas que j'ai du travail ? Avec M^r C. et Masha, il faut qu'on désherbe toutes ces rangées et avant la nuit.

— J'te demande...

— Demande tant que tu veux, maman. J'm'en fiche pas mal. »

Ils restèrent ainsi en froid et devaient le rester jusque après la guerre. La présence de sa mère n'était d'aucun réconfort pour John Paul, ses obsessions et ses fureurs notoires l'avaient plongé dans un profond désarroi et Alma répétait à qui voulait l'entendre qu'elle était triste que le plus jeune de ses fils fréquente celui qui avait tué sa tante Ruby qui l'aimait tant et tous ces autres innocents qui étaient morts eux aussi. Mère et fils se retrouvaient de temps à autre, parfois autour d'un repas, mais il leur était impossible de se sentir à l'aise. À chaque Noël, Alma lui offrait deux salopettes et un pot de poudre dentifrice pour l'année à venir. Il lui arrivait de ne pas parler à sa mère pendant plusieurs semaines d'affilée et tous deux finirent par accepter cet intervalle avec soulagement.

John Paul aimait les Cherenko – M^r C. était la seule figure paternelle avec laquelle il ait jamais vécu ou qui lui ait appris quoi que ce soit et Masha était une présence encourageante, toujours compréhensive et rarement fâchée – et ils le lui rendaient bien. Ils vivaient de maigres ressources et ce devait être le cas jusqu'à la fin de leurs jours mais ils réussissaient à se débrouiller, et John Paul leur donnait la majeure partie de ce qu'il gagnait. Ils ne lui demandaient jamais d'argent, et s'il n'avait rien à donner pendant une, deux ou trois semaines, ils n'évoquaient jamais le sujet, pas même de façon détournée. Ils passaient leurs soirées avec du thé,

des livres et du tricot, M^r C. lisant des classiques de la littérature ou des livres sur l'histoire antique en russe pendant que Masha tricotait des vêtements chauds pour parer au froid qui était déjà installé ou ne saurait tarder. Il arrivait que, dans ces moments de silence, John Paul s'aperçoive que des gamins des rues venaient piller le jardin, faucher des melons, du maïs ou des courges, et la première fois qu'il avait bondi pour courir en direction des voix et les mettre en fuite, M^r C. l'avait arrêté en levant une grosse main burinée : « Ça va s'ils prendre pas trop, petit. Laisse partir et manger – jamais faim, toi ? »

Au lendemain du bombardement de Pearl Harbor, alors que d'un bout à l'autre du territoire la nation était en deuil et que les centres de recrutement restaient ouverts jusqu'à minuit pour enrôler les hordes de recrues, les deux Cherenko le supplièrent de ne pas foncer tête baissée dans cette nouvelle guerre sans avoir mûrement réfléchi et s'en aller mourir pour de vagues idées enflammées auxquelles il n'avait jamais même pensé. M^r Cherenko avait connu la violence et les tueries, la terreur et la fuite. En janvier 1905, il était de ces ouvriers pleins d'espoir qui manifestaient pacifiquement devant le palais d'Hiver et avait assisté au massacre de centaines des siens, abattus dans la neige par l'armée, s'écroulant tout autour de lui, morts ou blessés, achevés à la baïonnette par des compatriotes paysans en uniforme, mais il avait survécu à la débâcle dans la neige tachée de sang et vu quelques autres subir le même sort avant de s'enfuir du pays en décembre de la même année, et il n'avait désormais guère d'estime pour les actions militaires de tout ordre, aussi pures et justes les raisons invoquées soient-elles en apparence. Mais John Paul ne perçut aucune ambiguïté lorsque les clairons américains l'appelèrent au devoir et les Cherenko finirent par lui demander de passer au moins son diplôme, il aurait ensuite toutes les occasions de partir loin de chez lui se faire tuer pour Rockefeller, Henry Ford, J.P. Morgan – toutes les guerres toujours pour la terre et l'or, petit. Toutes.

« Pas celle-là.

— Toutes. »

Le jour de la remise du diplôme, ils se mirent tous les deux au lit après la cérémonie et restèrent ainsi étendus dans les ombres et les ténèbres, sans

sortir ni le matin suivant, ni celui d'après, il leur prépara de l'*okroshka*, posa les bols à leur chevet sans commentaire et, au troisième jour, son petit-déjeuner l'attendait au réveil.

Des clichés montrent John Paul en Chine en compagnie d'autres matelots dans divers bouges et bordels portuaires, une autochtone derrière lui, les bras drapés sur ses épaules, une sur chaque genou, le coude parfois négligemment posé sur une table encombrée de cadavres de bière, le calot incliné, un sourire à fossettes émoustillé, l'air béat. Sur certaines photos, les uns et les autres ont égaré la plupart de leurs habits, et si à chaque fois il a remis ses sous-vêtements avant que l'image soit prise, quelques-unes de ces dames s'affichent sans un fil sur elles. Ailleurs, il pose en uniforme sur une passerelle, l'air dangereux, avec une grosse ceinture en toile et un calibre 45, vingt-deux ou vingt-trois ans, s'apprêtant à déposer le courrier militaire à terre à Ts'ing-tao ou un autre port tumultueux tout aussi ensorcelant. La Seconde Guerre mondiale était terminée, mais il était toujours dans l'armée, et bien qu'il se soit marié entre-temps il était expédié à l'autre bout du monde avec tous ses besoins humains et glissait son alliance en lieu sûr au fond de son sac de marin quand il descendait à terre. (Alors que j'avais une quinzaine d'années, j'ai dû protéger les photos pour empêcher maman qui m'avait surpris à les examiner de m'arracher l'album des mains pour le brûler dans le jardin, et elle le cherche encore avec des allumettes dans la poche quand elle vient chez moi et me croit endormi.) Le soir, à bord, John Paul voyait les forces de Mao Tsé-toung et Tchang Kaï-chek échanger des tirs d'artillerie dans les collines lointaines, rythmant la nuit de croissants de lumière rasante suivis de grondements assourdis. Durant les mois suivants, les croissants lumineux se rapprochèrent, les réfugiés affluèrent vers les quais en foules si nombreuses, si désespérées qu'il n'en avait jamais vu de telles et n'en reverrait jamais, il finit par distinguer les balles traçantes au coucher du soleil, entendit le feu crépitant des armes légères au milieu des suppliques implorantes des réfugiés acculés dos au mur et il fut temps de lever l'ancre.

Au cours des six années qu'il passa en mer, il découvrit de magnifiques paysages et les arrière-salles d'irrésistibles bouges, de la Nouvelle-Écosse à Hong Kong, traversa les pires moments de sa vie au large des côtes de l'Alaska, se bagarra à coups de poing avec des musiciens du Band of

Renown de Les Brown au Blue Room de La Nouvelle-Orléans, et connu des scènes bibliques d'horreur et de misère sordide version chinoise. Curieusement, il n'avait jamais été blessé ni réellement terrifié durant la guerre elle-même, simple hasard, mais pendant les années d'après-guerre à l'étranger il avouait qu'à trois reprises (Ts'ing-tao, Ts'ing-tao et Halifax) il avait failli être poignardé ou tabassé à mort mais qu'à chaque fois il s'en était miraculeusement tiré à la dernière seconde. Si John Paul pleura un jour dans sa vie d'homme, ce devait être en 1946, quand il reçut une lettre de July Teague lui annonçant qu'en voyant un violent orage de grêle s'abattre à la tombée de la nuit, les Cherenko s'étaient l'un et l'autre précipités dans le jardin pour sauver les tomates avant qu'elles ne soient réduites en bouillie et avaient attrapé en plein été une pneumonie à laquelle ils avaient succombé chez eux à quelques heures d'intervalle pendant les premières semaines d'août.

Alma aurait été la toute première mère de West Table à avoir perdu un fils à la guerre et pouvoir arborer la bannière des Gold Star Mothers (cette distinction devait aller à M^{rs} Lee Haas, qui perdit ses deux enfants, Jeremiah et Samuel, au début de la guerre quand le *Marblehead* fut touché, avant que M^r Haas à bout de forces, éperdu de douleur, s'endorme sur le divan du salon en fumant une cigarette, achevant la tragédie) si le gouvernement avait eu les précisions nécessaires, mais ce ne fut qu'en 1945 qu'arriva un câble annonçant que le matelot de première classe James Maurice Dunahew avait succombé à ses blessures sur l'île de Guam aux environs du 10 décembre 1941. James était parti sans que les siens aient eu de ses nouvelles (il pensait sans doute qu'il encourait la prison chez lui et qu'en gardant le silence il éviterait à Alma d'avoir à mentir pour dissimuler le lieu où il se cachait) jusqu'au jour où ils apprirent celle de sa mort. Trois ans après la victoire sur le Japon, John Paul entra dans une boîte de nuit de San Francisco, non loin d'Union Square, où il discuta avec un barman qui avait été matelot sur l'île de Guam et prisonnier au Japon, et lui demanda si par hasard il n'avait pas connu son frère. « Les hommes l'appelaient l'Asiate parce que ça faisait trois ou quatre ans, peut-être cinq qu'il naviguait dans ces eaux-là et même encore plus loin et qu'il était dingue de ces coins-là, ce qu'est pas le cas de tout le monde. Y en a des tas qui ont demandé à la Navy de les envoyer ailleurs, mais lui a demandé à rester.

Comme ça faisait un moment qu'il roulait sa bosse, l'Asiate était du genre forte tête, tu vois, et il fonçait vers la plage avec juste sa carabine, comme nous autres, quand elle a été prise d'assaut par cinq cents Japs. Y a des gars qui voulaient se coucher dans le sable et se rendre direct – histoire de pas contrarier les Japs, vu que de toute façon on n'avait pas grand-chose pour se battre – mais quelques-uns ont refusé et se sont mis à tirer et l'Asiate était de ceux-là. Le combat a été... pitoyable, matelot. Y a pas d'autres mots. Y avait juste quelques Marines, quelques-uns d'entre nous et... Il était en vie quand ils nous ont pris mais... vaut mieux que tu saches pas.

— Je me suis enrôlé en 42 – je suis capable d'entendre la vérité.

— Tout ce que je peux te dire, mon pote, c'est que les officiers japonais avaient des sabres.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Dis-moi.

— L'Asiate s'est rebiffé quand les Japs l'ont poussé », expliqua le barman en se passant une main devant le cou avec un sifflement.

Si John Paul Dunahew pleura pour la seconde fois de sa vie d'homme, ce fut ce soir-là. Il reçut son ordre de démobilisation sur Treasure Island et rentra à West Table au début de l'été 1948 au rythme des roues chantantes qui filaient le long des rails parallèles, mais il ne dit jamais à Alma que l'aîné de ses fils avait été fait prisonnier et décapité sur une plage lointaine où l'air doux embaumait du parfum des fleurs tropicales et les palmiers étaient chargés de noix de coco, ni que les Cherenko lui avaient manqué bien plus qu'elle.

Joe Breen ne pêchait pas. Joe ne chassait pas. Joe ne jouait ni au baseball, ni au football, ni au basket-ball, il refusait même de s'essayer au moindre jeu qui supposait une balle ou un ballon. Il ne faisait rien de ce qu'un garçon des Ozarks est censé aimer faire et cela ne passait pas inaperçu, en particulier auprès des autres garçons parfois cruels. Joe dévorait les livres alignés sur les murs de la bibliothèque, passait des heures à dessiner sur du papier de boucherie ou du carton des portraits qui pouvaient être choquants tant il révélait une personnalité avec finesse au travers d'une simple esquisse. Il parcourait les rivières et les ruisseaux en collectionnant des pierres, des dolomites, des quartz, de temps à autre une géode, et les glissait sous son lit où ils laissaient sur le parquet des marques encore visibles aujourd'hui. Quand son père tuait un cochon, il ne demandait pas de tenir le couteau ou le seau de sang, il avait des devoirs importants à faire ailleurs, et quand sa mère coupait la tête d'un poulet quelle jetait au chat, il chassait de la main les petites plumes qui volaient. La solitude ne lui pesait pas et il pouvait passer de longues heures à s'amuser dans son coin, étrange garçon assis sous le pommier, seul, toujours seul, qui se plaisait dans la compagnie d'une pierre, d'un papillon, d'une limace ou d'une fourmilière.

Et puis, en terminale, en plein milieu de l'année, on plaça dans son cours d'histoire une forte en thème un peu godiche, une longue asperge au cou dodelinant originaire du Wisconsin qui était venue s'installer là, et avant même le vendredi, Joe Breen avait sa première petite amie. Personne ne sait comment ça arriva. Sans doute entendit-elle parler de son comportement et lui dit-elle quelque chose pour entamer la relation car il n'était pas du genre à engager la conversation avec qui ce soit. La mère de Joe les vit tous deux main dans la main avant même d'entendre son nom pour la première fois ; Molly Steinkuhler. Ils passaient leur temps à rêvasser en ville, jeunes veaux

étourdis d'amour qui se léchaient inlassablement le museau. Il pouvait être gênant d'être témoin de leur idylle. Aux yeux de la plupart des gens, il devint bientôt évident qu'ils se marieraient un jour, bien que les jeunes amoureux n'aient aucunement fait allusion à cette certitude présumée (Joe avait hâte d'intégrer la Missouri School of Mines and Metallurgy alors que Molly avait été acceptée à Lindenwood College).

Ils étaient si peu faits pour les sorties en société que les rares fois où ils allaient se joindre au cortège des humains, leurs proches avaient peur pour eux, peur que l'un ou l'autre de ces déphasés ne renverse un verre et ne tache la robe de la reine de la soirée, que sur un morceau rapide il ne fasse trébucher un habitué des sarcasmes narquois répétés à l'envi, ou encore que des garçons cruels arrivés en bande ne s'en prennent à Joe et lui jouent une mauvaise farce devant Molly, le réduisant à néant aux yeux de sa bien-aimée et aux siens. Mais les deux jeunes voulaient faire comme tout le monde, aller danser au milieu de la foule par une belle soirée, et ils dansèrent, dansèrent jusqu'à ce que la musique cesse, et swinguent toujours avec leurs amis, dit-on, à chaque fois que l'Ange noir se trémousse.

Arthur Glencross errait dans les innombrables pièces de sa maison et dans chacune il avait le sentiment d'être mort à lui-même. Les premiers temps, quand il était seul, il pleurait à la fenêtre dans les chambres les plus reculées, et invoquait divers prétextes s'il était surpris par Corinne, Ethan ou Virginia, mais au bout de quelques semaines il cessa de donner la moindre ébauche d'explication aussi hésitante soit-elle qui puisse justifier cette manie de sangloter étrangement à la fenêtre, et au cours de l'année suivante, par un soir de brouillard où les rues obscures étaient humides, il déclara à sa femme qui tournait autour de lui, dans l'attente, que malgré les sommets du péché qu'ils avaient connus, c'était étrangement dans les moments où elle se montrait la plus simple, la plus spontanée, que Ruby avait ravi son cœur et lui revenait en mémoire chaque heure de chaque jour – ces instants de répit à jamais disparus passés à somnoler l'un contre l'autre dans un lit d'hôtel ou de meublé, les attributs au repos collés contre sa croupe, les doigts dans le creux de ses seins, le soleil qui déclinait à l'horizon filtrant à travers les persiennes en projetant des lamelles de lumière qui escaladaient les murs à la manière d'une échelle souple. Mais dès l'instant où la porte se refermait derrière eux et jusqu'à la fois d'après, ils étaient de nouveau réduits à ne plus se connaître ni de vue ni de nom si leurs chemins se croisaient ou qu'on les interrogeait.

Corinne se contenta de répondre par deux grands mots :

« Je sais.

— Elle sentait si bon, une odeur unique, qui n'appartenait qu'à elle.

— Je sais bien.

— Elle s'y connaissait.

— Je n'en doute pas.

— Elle savait être provocante, j’aimais ça. Un après-midi, à l’hippodrome d’Arlington, il y avait un tel orage que les courses avaient été annulées, il pleuvait des cordes, des trombes d’eau martelaient les carreaux, il faisait presque noir et elle s’est mise à jouer les coquines comme elle savait si bien le faire, une mèche enroulée autour du doigt, et puis elle a voulu danser le charleston toute nue dans la chambre, elle l’a fait, là, comme ça, elle était tellement drôle et... elle a essayé son nouveau chapeau en se servant d’une vitre ruisselant de pluie comme d’un miroir, elle avait l’air si effrontée, toute nue avec son chapeau à se regarder dans la fenêtre qui donnait sur la rue, et tu sais ce qu’elle m’a lancé par-dessus l’épaule ? Elle m’a dit : “Tu sais quoi, Arthur, je me dis que si tu m’aimais vraiment il ne pleuvrait pas aujourd’hui.” Je lui ai répondu : “Ici, il ne pleut pas une seule goutte. – Ah oui ? Moi aussi, je t’aime.” Et on... on a... Ruby m’a fait vivre tant de moments de pure magie, Corinne, de magie passionnée, sublime, tout était si simple... les caresses... si agréables, et ces moments-là sont les seuls de ma vie où je me suis senti totalement en vie comme jamais, jamais... ils sont liés à des souvenirs dont je ne peux pas, ne veux pas me défaire.

— Tu peux garder tous tes souvenirs, Arthur. » Corinne s’approcha de lui dans la pièce plongée dans l’obscurité et l’enlaça par-derrière, le serra par la taille en posant le visage contre son dos. « Mais s’il te plaît, arrête de pleurer en présence des enfants. »

À la banque, il se plongea dans le travail, accueillant la solitude qui fendait sa poitrine à tire-d’aile à toute heure du jour, en quelque lieu, quelque compagnie que ce soit. Les gens finirent par ne plus s’étonner de ses absences dans ces moments-là, et voyaient dans cette façon de s’absenter de la table en pensée pour revenir brusquement au sujet du jour une autre de ses manies charmantes. Il ne comptait pas ses heures et s’accordait peu de repos. Avant même les obsèques collectives, des rumeurs sur sa présence au dancing avaient commencé à circuler, et elles ne se sont jamais totalement dissipées et ne doivent pas l’être. Certains en ville jugeaient qu’elles étaient valorisantes et présentaient Glencross sous le jour d’un homme doté de qualités fascinantes, enclin aux fredaines et d’un tempérament parfois volcanique. La nouvelle se répandit peu à peu en société qu’il ne portait aucune cicatrice de brûlure sur les bras mais qu’il

avait bel et bien un petit creux rond au-dessus du coude droit. Les expéditions en canoë, le vestiaire du country club, les sorties à la piscine offraient autant d'occasions de discréditer publiquement sa version des faits, tout du moins en partie. Dans ces moments où il était à moitié dévêtu, il ne se protégeait pas derrière un écran de pudeur, laissant sa peau dénuée de brûlures offerte aux regards et aux commentaires de ses pairs qui ne se privaient pas d'en discuter autour d'un verre.

Corinne lui dit :

« Tu veux que tout le monde le sache en ville ?

— Ce ne serait pas prudent, n'est-ce pas ?

— Enfile quelque chose, mon chéri, je serai plus tranquille.

— Tout ça n'a plus d'importance désormais. »

En 1932, il devait marmonner entre ses dents une confession publique devant ses trois partenaires de golf du samedi au beau milieu du parking du club. Il raconta tout d'une traite la tête basse, sans complaisance envers lui-même. Il déballa tout ce qu'il savait, n'omettant aucun détail sur le rôle qu'il avait joué. Son auditoire l'écoutait entre les voitures garées — le juge MacDonald Swann, J. William Etchieson et Harlan Hudkins. À voir la réaction de ces derniers, ils n'avaient pas exactement l'air d'apprendre une nouvelle choquante ni même insoupçonnée. Le juge l'écouta jusqu'au bout puis déclara : « Laisser un banquier être accusé de quoi que ce soit en ces temps de crise, Arthur, et particulièrement dans cette affaire, avec les déchaînements de haine que suscitent généralement les banquiers, c'est risquer de ne pas avoir de procès et que cela se finisse en pendaison sur-le-champ. Nous avons besoin de vous là où vous êtes pour préserver notre solvabilité, Arthur. La ville a besoin de vous. Les morts sont morts, on n'y peut rien. »

Tous les jours, il se rendait à pied de chez lui à la banque et de la banque à chez lui. S'il croisait en route des gens qui voulaient parler, il s'arrêtait et bavardait avec amabilité, autrement il saluait les hommes qu'il croisait d'un signe de tête, effleurait le bord de son chapeau en faisant mine de l'ôter devant les dames et poursuivait son chemin. Ses cheveux étaient désormais d'un blanc majestueux et il avait l'air imposant, élégant, se contrôlant parfaitement. Le chagrin qui se lisait sur son visage attirait bon nombre de

femmes, mais il en avait une qu'il désirait follement dans la tombe, une autre qu'il aimait chez lui et cela lui suffisait amplement, aussi tirait-il son chapeau quand elles l'abordaient et se mettaient à flirter avec lui, mais il poursuivait son chemin. En arrivant chez lui, il allait directement s'enfermer dans son bureau, se versait un grand scotch, s'installait dans son fauteuil pivotant et restait là pendant que la nuit tombait ou durant les longues soirées.

Un jour, à la banque, il était collé à sa fenêtre à regarder d'un œil absent le soleil et la circulation, et il voyait John Paul trimballer ses journaux sur la place quand soudain les ailes s'envolèrent de sa poitrine et il se précipita dehors à sa poursuite. Il attrapa le garçon de treize ans par le bras, et le surprit.

« Je voudrais te proposer de devenir mon caddie.

— Je joue pas à ça – j'ai jamais vu personne y jouer.

— Tu n'as pas besoin de jouer – c'est moi qui joue, toi tu portes les clubs. Ça se passe comme ça, au golf, Dunahew. »

Dès lors, John Paul fit le caddie deux fois par semaine, touchant en récompense de ses efforts un salaire trop généreux, tout comme les pourboires, et si au fond de lui il savait ce qui lui valait toutes ces largesses, ce blé lui était bien utile. Glencross avait du talent, c'était un bon golfeur, souple et élancé, la frappe longue sur le départ, précis sur le green. Au fil du temps, il se montra de plus en plus familier avec l'adolescent, se moquant de ses partenaires de golf en lançant des blagues incisives dont John Paul devait parfois se servir bien des années plus tard pour se défendre chez les Hudkins. Ils étaient bien ensemble et John Paul appréciait ces sorties plus qu'il n'aurait dû, se disait-il, mais... Le caddie finit par frapper quelques balles sur le parcours et après l'avoir observé Glencross lui dit : « Tu es vierge de tout apprentissage et tu as un swing naturel. Apprends les règles, mais si jamais on te dit de changer ce swing, surtout n'écoute pas. »

Alors qu'un peu partout les effets de la Grande Dépression commençaient à s'estomper, la Citizens'Bank traversa une grave crise et se trouva au bord de la banqueroute, et Corinne et ses parents inquiets prirent un énorme risque en puisant dans la fortune familiale pour lui prêter discrètement deux cent mille dollars. Glencross passa des jours et des nuits

à suer de trouille mais il parvint à maintenir la banque à flot et à rétablir sa solvabilité, et seule une poignée de déposants apprirent quelle avait frôlé la banqueroute. En ville, pas un client ne perdit les économies qu'il lui avait confiées. Après-guerre, les hommes politiques le courtisèrent pour obtenir des dons et en échange il les incita à ouvrir à West Table une modeste annexe de l'université de l'État, qui fut construite et accueillit les étudiants de première et deuxième année dès 1961. Glencross, qui n'avait jamais oublié qu'il avait dû renoncer bien trop tôt aux innombrables plaisirs des études pour des raisons financières, uniquement financières, s'empressa de créer un programme de bourses pour les jeunes gens méritants de la ville dépourvus de ressources, et chaque année huit étudiants virent leur avenir s'éclairer et leurs perspectives s'ouvrir. Ayant été informé de la pénurie de médecins dans les environs, il aida personnellement à en recruter, invitant, régaland, usant de tous les moyens de persuasion, et il finit par convaincre tant de bons praticiens de s'installer en ville qu'il demanda bientôt la création d'un nouvel hôpital, et c'est ainsi que naquit ce qui reste aujourd'hui encore le seul établissement médical d'envergure à cent kilomètres à la ronde.

Lors de l'inauguration du chantier de l'hôpital en août 1963, cinq mois à peine avant qu'une hémorragie cérébrale ne l'emporte (il s'effondra sur la place à quelques pas de l'endroit où se dresse sa statue), il déclara à un journaliste du *Scroll* : « Il se pourrait que cette ville grandisse au-delà de mes espérances. »

Au printemps 1953, John Paul était fauché, sans emploi, sans rien en vue, et son deuxième fils venait de naître (avec une pneumonie et un mal plus difficile à diagnostiquer qui pendant des années plongea mon père dans une profonde angoisse à l'idée que ce soit une répétition du cauchemar qu'avait vécu Sidney) alors qu'il vivait misérablement à Hudkins et que son mariage battait de l'aile. Il faisait des kilomètres à pied en solitaire pour dépenser le surcroît d'énergie et l'hostilité accumulée, marchant à vive allure les mains dans les poches, les yeux baissés, lorsque, en fin de journée, dans la torpeur d'un dimanche après-midi, une Cadillac noire le suivit le long de Jefferson Street, avança à sa hauteur, avança encore, jusqu'au moment où John Paul se tourna pour faire face au pare-brise le visage maussade, l'air de dire : Qu'est-ce que vous me voulez, bordel ?

Glencross baissa la vitre du côté conducteur et lui dit : « Dunaheew, j'ai quelque chose pour toi. Quelque chose que je te dois depuis très longtemps – j'ai oublié de te donner un pourboire convenable un jour où il faisait un temps de chien, en 1938, si je m'en souviens bien. Avec les intérêts et les pénalités dont je dois m'acquitter pour avoir fait preuve d'une pareille négligence, on en arrive à cette somme – viens par ici. »

Il tendit à John Paul un paquet de billets qui semblaient avoir été sortis d'un sac à l'aveuglette, un nid de coupures en vrac toutes froissées qui une fois remises en ordre s'élevaient à plus de sept cents dollars.

« Je ne peux pas accepter, Arthur.

— Balivernes.

— C'est trop.

— Mais non, tu l'as gagné – laisse-moi me libérer de mes dettes, je t'en supplie. »

Le souvenir qui lui revenait sans cesse et qu'il raconta bien des fois à Corinne dans la mélancolie des heures qui s'amenuisaient, c'est qu'il avait failli de justesse être assassiné par amour, littéralement assassiné par amour – qu'à l'instant où James Dunaheew l'avait poignardé, il avait compris, en le voyant avec une chemise qu'il connaissait, qu'il était profondément lié à cette famille venue d'une mesure, compris qu'il était poignardé à mort pour des raisons fondées sur l'amour par un garçon qui portait une de ses vieilles chemises, donnée à Buster qu'il avait si lâchement abandonné, et lorsque James avait enfoncé la lame pour la deuxième fois à califourchon sur lui leurs souffles s'étaient mêlés dans l'air glacé en un nuage qui flottait entre eux en suspens, un simple nuage, en suspens.

Ça commença à sortir. Elle déballa son histoire à coups de détails connus, d'allusions classiques et de suppositions pures et simples déversés à flots, en bloc, au compte-gouttes. Elle résuma la tragédie alors qu'elle était alitée car elle souffrait de l'estomac (pour avoir abusé des épis de maïs), un tas d'oreillers dans le dos pour la relever à demi, sa longue chevelure dénouée ruisselant sur le parquet où elle s'étalait comme une flaque au pied d'une cascade. Elle me demanda d'aller lui chercher un verre d'eau mélangée à une cuillère de bicarbonate de soude. Le soleil n'était pas encore couché mais commençait à décliner, rehaussant le plafond de raies éclatantes et baignant la pièce d'une lumière limoneuse. Nous étions vendredi, je devais rentrer le dimanche et elle avait encore autre chose à me dire, autre chose que je devais savoir, autre chose dont je devais me souvenir. Elle but l'eau, attendit de pouvoir se soulager avec un rot, tapota les oreillers, se redressa légèrement et reconstitua le puzzle pour moi.

Le jour de sa mort, Ruby DeGeer finit par s'avouer ses véritables sentiments et, face à cette vérité, se sentit acculée – elle aimait encore ce salopard de notable, forcément, puisque le pardon est un signe, non ? Ça lui faisait un effet ignoble, de pardonner, débectant, mais sans le vouloir elle avait pris du recul et elle était arrivée à la triste conclusion que ça n'avait pas grand intérêt de laisser Arthur courir ainsi à sa perte, même si ce qu'il avait fait le jour où Buster était mort, la façon dont il l'avait fait puait la trahison et ternissait à jamais l'image qu'elle se faisait de lui, mais... Ce samedi-là, elle se réveilla à la ferme du capitaine Reg Gower, ancien officier de l'US Army qui avait démissionné de la base de Fort Dix à la mort de son père veuf pour rentrer chez lui s'occuper du domaine familial de près de trois cents hectares en bordure de Lost Spaniard Creek. Elle lui prépara le petit-déjeuner, un bras dans le plâtre, l'autre battant les œufs dans une poêle et, pendant qu'il mangeait, elle imagina Arthur avec cette façon

qu'il avait de la regarder sur le lit souillé avec son air endormi, son petit bout de langue qui sortait, et se dit qu'elle aurait tellement aimé que ce soit lui qui les avale, ses petits pains. À cette seule idée, elle se sentait faible, faible et indigne, et peut-être cette faiblesse était-elle un coup de traître que lui jouait son cœur, mais cet amour semblait si sincère qu'il n'y avait pas grand-chose à dire. Jusque-là, elle n'avait jamais éprouvé de sentiments assez forts pour l'emporter sur les caprices passagers ou la cupidité, ni connu d'homme qu'elle n'ait envie de larguer avec désinvolture ou cruauté quand bon lui semblait avant de repartir allègrement de son côté en chantant ou en riant.

Le capitaine Gower lança : « C'est un sacré gueuleton que t'as préparé là, petite – extras tes petits pains. Ta mère t'a bien montré comment fallait faire, c'est sûr. »

C'était une grande maison simple et bien rangée, avec de grandes fenêtres pour laisser entrer la lumière et, juste en bas, une grande étendue de terre sombre, excellente pour la culture, située au bord de la rivière, et des hectares de bons pâturages à flanc de colline et autour du sommet.

« Ma mère avait pas de nez.

— Quoi ?

— Juste une moitié – tu reveux du café ?

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— C'est la vie. Elle a attrapé un truc qui se voit pas.

— Je veux bien une autre tasse, oui. »

Alma avait un faible pour les vieux dictons et elle plaça un de ses préférés : « T'auras beau nourrir le loup, il regardera toujours vers la forêt. »

*

Freddy était dans le garage qui se trouvait sous le dancing, occupé à nettoyer dans un seau d'essence des pièces détachées et à les essuyer avec des chiffons qu'il jetait dans un vieux baquet posé dans un coin une fois qu'ils étaient trempés. Le samedi, il était seul à travailler et trois véhicules

attendaient dans l'atelier qu'il établisse un diagnostic, effectue les réparations et remonte le tout. Les grandes portes de l'ancienne salle de traite étaient ouvertes, il faisait beau, et il vit au sol deux longues ombres se rétrécir à mesure qu'elles approchaient. Deux hommes coiffés de feutres, la mine affaissée. Le plus petit demanda :

« T'as tué mon frère ?

— Il est mort ?

— Ça fait sept mois qu'y est pas rentré pour l'dîner.

— Ça veut pas dire qu'il est mort. »

(Lors de la seule et unique commission d'enquête des citoyens, le shérif Adderly déclara qu'il avait reçu ce matin-là la visite d'un gars comme on en voit à Saint Louis, si vous voyez ce que je veux dire, qui lui avait posé des questions sur le corps non identifié découvert en novembre à Saunders Camp. Shot retrouva dans l'armoire de rangement le seul indice, un chapeau, et le lui tendit pour qu'il l'inspecte. Il y avait de la boue pleine de sang séché tout autour et sur le bord. L'homme examina lentement l'intérieur, lut l'étiquette, approcha le feutre de son nez et respira plusieurs fois sans dire un mot. Il garda le chapeau un long moment devant sa figure avant de le lui rendre, puis il se leva et déclara : « Non, l'est pas à Mikey. »)

« Y a des chances.

— Pourquoi que tu me demandes à moi de toute façon ?

— Jusqu'à y a quatre jours, j'étais en taule, Plug, autrement j'aurais venu te poser la question plus tôt au fond de ta cambrousse, j'aurais peut-être pas eu besoin de t'rafraîchir la mémoire. Parce que tu vois, la dernière fois qu'on a vu Mikey en vie, c'est ici, et y a dit à un aut' gars qu'personnellement l'est pas encore mort qu'y t'avait vu dans ce trou de merde, grandeur nature.

— Tu veux quoi ?

— La banque là-bas. À force de moisir en cabane, j'suis dans la dèche, Plug – tu connais la chanson. Là on est en repérage, on la fait sauter demain soir. On a de quoi faire péter le coffre – il est costaud –, et peut-être quatre autres tant qu'on est en virée dans le coin, et on planque la bagnole ici pour pas se faire repérer.

— Y a une soirée dansante là-haut tout à l'heure.

— J'ai jamais parlé de m'garer là-haut.

— Ça sera bourré à craquer, ça va être la folie.

— T'as intérêt à nous trouver une place, Plug. Et pas de blague – t'as une femme qu'elle s'appelle Mae et deux p'tits nains, pas vrai ? À c'qu'on m'a dit. »

Alma plaça un autre dicton : « Des fois, quand ça fait mal, y a plus qu'à courir se chercher un remède. »

Ce jour-là, le juge Swann donnait une garden-party dans Curry Street. Les tables étaient disposées à l'ombre des arbres, ornées de belles nappes, le couvert mis, et au menu il y avait de la soupe froide de pommes de terre, de l'agneau de lait accompagné de gelée de menthe, des légumes nouveaux, du maïs au vinaigre, des petits pois à la crème et une tarte aux noix. Alma et Kate Daiches, qui étaient chargées de faire le service, s'assuraient que les convives ne manquent de rien. Au fond du jardin (un jardin où deux témoins devaient apercevoir ce soir-là Arthur Glencross qui courait, l'air paniqué), une petite estrade de planches grossières et de madriers avait été assemblée avec des clous, recouverte d'une toile et surmontée d'un drap suspendu entre deux arbres penchés en guise de rideau. Une fois le dessert servi, les jeunes enfants des couples réunis ce jour-là – les Swann, Glencross, Etchieson, Haas, Barry, Josselin, Powell, Dacre, Heenan – émergèrent de derrière le rideau pour se lancer dans un de ces spectacles en plein air que ces familles organisaient traditionnellement lors de ces réunions.

À sa table, Glencross maugréait dans son costume de lin blanc, n'avalant rien, pas d'humeur, visiblement mal luné. Voir ses enfants jouer sur scène ne lui redonnait pas même le sourire, et à peine commencée, il avait hâte que la représentation se termine. Le spectacle était un pot-pourri de chansons comiques présentées par un groupe mixte de petits vagabonds d'école primaire assis autour d'un feu de camp en papier cadeau rouge froissé. Ils avaient du noir sur les joues et le menton pour suggérer une barbe, portaient des guenilles et des ceintures tape-à-l'œil et des bâtons sur lesquels étaient noués des foulards amidonnés. Les enfants étaient censés interpréter en toute candeur des chansons coquines ou impertinentes pleines

de sous-entendus qu'ils ne soupçonnaient pas et qu'ils interprétaient avec une innocente pureté, et ces couplets malicieux avaient le don de déclencher des éclats de rire et des applaudissements. Les enfants entamèrent le spectacle avec « Bientôt les hommes mettront des kimonos ».

Glencross s'excusa et rentra à l'intérieur, où il trouva le bureau du juge désert et se servit un verre de son bourbon, ce n'était pas son breuvage préféré – c'était trop doux pour lui – mais il l'avalait d'une longue traite. Il s'en resservait la même dose quand il aperçut Alma qui passait dans le couloir. Il lui dit de s'approcher :

« Où est-elle ?

— J'ai pas vous dire.

— Il faut me le dire. Tout de suite.

— Elle doit être avec son nouveau chéri.

— Elle l'aime déjà, vous croyez ?

— M'est avis qu'oui – la semaine dernière ils ont passé deux jours au lit à la campagne à réfléchir à des noms de bébé. Il aime bien Lloyd ou Mabel, mais elle... »

Il se rua dans le couloir, sortit de la maison, trouva sa Phaeton garée le long du trottoir, démarra en trombe et roula comme un fou en direction de Lost Spaniard Creek. Plusieurs personnes qui le connaissaient le virent passer à toute allure sans même regarder de part et d'autre ni s'arrêter aux carrefours, fonçant les yeux rivés droit devant lui. À cinq kilomètres du domaine de Gower, il écrasa un chien de ferme lancé à sa poursuite, et le choc et les glapissements lui firent brusquement reprendre ses esprits au moment où il heurtait un pieu de clôture et plongeait dans le fossé, faisant éclater deux pneus. Il s'extirpa de derrière le volant en titubant et s'appuya sur l'aile arrière. Le chien qu'il avait écrasé avait l'arrière-train broyé mais il n'était pas encore mort et ne s'était pas calmé ; Glencross se mit à pleurer, sangloter, grelotter. Le fermier d'à côté sortit de chez lui en finissant de mâcher énergiquement une bouchée, un fusil à la main, s'approcha du chien, abrégea ses souffrances d'un coup retentissant, puis négocia une confortable somme de sept dollars pour ramener en ville ce pleurnichard

tiré à quatre épingles – allez, c’est rien qu’un chien – et le déposer à côté de la banque.

À peu près au même moment, les garçons Dunahew étaient dans le jardin devant la cabane, James s’essayant à fumer un mégot de cigarillo vert qu’il avait trouvé dans le caniveau, Sidney et John Paul imaginant que les arbres étaient des châteaux et grim pant en haut des murailles pour revendiquer tel ou tel palais et les terres alentour au nom du seul et unique roi qu’ils s’étaient choisi. À force d’avoir été escaladées par les enfants qui jouaient, les branches avaient été dépouillées de leur écorce, ne laissant que des surfaces blanchies qui luisaient en glissant sous le pied et rendaient leur jeu plus dangereux – les enfants tombaient, reniflaient, gémissaient par terre, puis ils se relevaient, secouaient la tête et repartaient à l’assaut de l’arbre.

Alma rentra de la garden-party avec des gâteries pour ses fils, qui se régalerent de tranches de tarte aux noix à peine entamées d’une ou deux bouchées et se partagèrent un grand bol de petits pois à la crème. Le ventre plein, le sourire réjoui, tout allait bien. Quand Ruby passa plus tard dans l’après-midi, les deux femmes rentrèrent à l’intérieur pour bavarder près de l’évier en pente. Ruby dit à sa sœur ce qu’elle se sentait obligée de lui dire, il fallait qu’elle se montre honnête même si elle savait que cette honnêteté risquait de faire du mal autour d’elle, mais les sentiments qu’elle éprouvait étaient sincères, vraiment sincères, et venaient de profondeurs qu’elle ne soupçonnait même pas en elle, et elle avait dit le fond de son cœur.

Alma répondit :

« Non, et t’as pas intérêt.

— Mais c’est ce que je ressens.

— Si tu fais ça, autant t’chercher une nouvelle sœur, parce qu’ici t’en auras plus.

— Tu plaisantes.

— J’ai l’air d’plaisanter ? »

À la tombée de la nuit, la foule commença à se masser au dancing à mesure que les couples, les groupes de quatre, les esseulés emplis d’espoir arrivaient du Stockman’s Café ou du Two-Way sur la place, affluaient des environs en voiture ou venaient à pied des maisons voisines. La rue ne tarda

pas à être encombrée de voitures garées dans les deux sens et les nouveaux arrivants se rangeaient sur l'herbe en face. Le directeur de l'Alhambra refusait fermement que des voitures garées bloquent l'entrée de l'hôtel ou se mettent dans son petit parking et surveillait les opérations sous la véranda, les bras croisés. Le révérend Willard, accompagné de ses ouailles, était assis au bas de la rue sur une barrière, attendant que son public habituel de blasphémateurs, de païens fanfaronnant et de traînées peinturlurées soit assemblé en nombre suffisant.

Arthur Glencross apparut discrètement de bonne heure, tanguant d'un pas chancelant et, suivant les conseils de l'alcool qui parlait en lui, se glissa dans le garage de Freddy et se trouva une cachette. Il fallait qu'il s'assoie, et vite, mais qu'on ne le voie pas. L'escalier intérieur qui menait au dancing donnait sur une porte verrouillée de ce côté-là, mais il choisit de s'installer sur la marche du haut, plongé dans l'ombre, écoutant les gens qui entraient en faisant grincer le parquet et les musiciens qui chauffaient leurs instruments. Il ne tarda pas à s'endormir, la tête renversée en arrière contre la porte fermée et les jambes étirées deux marches plus bas.

Il se réveilla dans l'obscurité au son de l'orchestre déchaîné, des pieds qui volaient, du vacarme exubérant des réjouissances. La musique insouciant appartenait à ceux qui pouvaient être heureux ce soir-là et il n'était pas de ceux-là — impossible d'être heureux, jamais plus peut-être, car il arrive dit-on que les peines de cœur s'enracinent et durent bien plus longtemps que de simples cicatrices, et sans avoir fait l'expérience lui-même, il sentait que c'était-vrai. Il colla l'oreille à la porte, essayant de discerner sa voix, rien, son rire, non, quelqu'un qui l'appelait, non plus, caressa l'idée qu'elle ait fini par ne pas venir à la soirée et décidé à la place de... et puis là, soudain, entre deux morceaux sa voix s'éleva dans l'accalmie, sa voix et son parfum, il la sentit, il en était sûr, et l'entendit dire : « Oh non, capitaine, mais c'est vraiment gentil de dire ça. » Il sortit la bouteille de Teacher's d'une poche de veste distendue, déformée, se leva et remédia d'un trait à ce qui le faisait souffrir maintenant et risquait de le rendre à jamais infirme et... il fallait à tout prix qu'il mette un terme à l'humiliation qu'il s'infligeait, ces émotions inconciliables qui se chamaillaient en lui alors même qu'il se rabaisait cruellement, maudissant ces réactions de chochette, ces pleurs de fillette, ces sanglots face à un

simple fermier, pour l'amour du ciel... la joie généralisée qui régnait là-haut était insupportable, le seul fait que tous ces abrutis puissent éprouver tant de plaisir alors même qu'il n'en connaîtrait aucun ce soir-là était dégradant pour sa personne, c'était lui qui comptait, bon sang... S'ils sentaient de la fumée, le plaisir cesserait, la musique cesserait, ils quitteraient la piste de danse pour se ruer en toussant dans l'escalier qui donnait sur la rue où le révérend Willard les attaquerait à coups d'Ancien Testament, peut-être même l'incrimineraient-ils. Il pouvait leur jouer une farce de ce genre et une fois la fumée dissipée ils retourneraient là-haut, mais ce ne serait plus pareil, non, pas après avoir senti la peur se répandre soudain dans leurs veines et leur cœur trembler.

Il descendit dans la quasi-obscurité, à la seule lueur d'une petite lumière allumée au-dessus des portes ouvertes, tâtonna par terre dans le garage, se dirigea vers les traces de fuites et de liquides renversés, dans les coins, et dénicha un bout de carton, un sac en papier froissé et un baquet avec des chiffons dedans. Il prépara son feu sur l'avant-dernière marche, le sac en dessous, le carton sur le sac et les chiffons par-dessus pour faire une horrible fumée noire qui serait aspirée sous la porte et déroulerait de sombres panaches nauséabonds autour des jolis petits couples tournoyant sur la piste avec leur joie dérisoire, puis il approcha une allumette du sac et se précipita vers la sortie. Il se retourna pour regarder la fumée noire s'échapper du feu, mais s'il y en eut il n'eut pas le temps de la voir et en quelques secondes à peine les chiffons s'embrasèrent en crépitant.

Il décida de s'enfuir et reprit la direction de la sortie, mais subitement il se sentit minable, honteux, ridicule, stupide, et il fit demi-tour pour éteindre les flammes qu'il avait allumées mais dont il ne voulait plus. Il trébucha sur la première marche, chancela en arrière en se raccrochant à ce qui lui venait sous la main et entendit trois hommes qui se querellaient dans la ruelle juste devant la porte.

« Non, t'as pas intérêt.

— Je peux pas vous laisser entreposer la soupe là-dedans, donc...

— Mais bordel, attrape-le, espèce d'abruti d'irlandais. »

Puis la même voix gronda une série de paroles dont le sens exact se perdit tant elle était basse mais la teneur des grondements était facile à

saisir, et Glencross perdit à nouveau l'équilibre puis se rattrapa en faisant tomber à terre une pièce en métal léger à l'instant même où deux coups de feu retentissaient devant la porte, et si leur écho noyé dans la musique échappa peut-être aux gens qui se trouvaient en haut, il résonna clairement dans le garage, et les deux hommes entendirent le tintement du métal qui roulait par terre, aperçurent la silhouette de Glencross et tirèrent. C'était comme si on le bousculait, un violent coup de coude dans le bras, mais quand il leva la main il s'aperçut qu'il saignait, l'escalier soudain embrasé déversait la chaleur au sol et un filet de flammes bleues dévorait les taches de graisse, d'essence, toutes les taches qui traînaient, se propageant à la vitesse d'un mauvais rêve aux voitures garées à l'intérieur. Il s'enfuit en rampant dans son costume de lin blanc, pas exactement discret, la bouteille éclatée dans sa poche, le whisky ruisselant le long de ses jambes, passa devant des pneus qui se consumaient déjà, se redressa et toute sa vie resta persuadé qu'on lui avait à nouveau tiré dessus, au moins une fois, mais il réussit à atteindre la sortie et s'enfuit en courant. Il se retourna et les vit arriver tandis que derrière les flammes commençaient à s'élever dans un chuintement. Il sortit dans la ruelle – des gens qui prenaient le frais aux fenêtres du haut l'aperçurent, mais aucun des survivants ne comprit ce qu'ils voyaient ni qui s'enfuyait – et les gangsters étaient si proches qu'il enjamba des clôtures d'un bond, fila à travers les jardins, sous les buissons, mais il ne se sentait pas en sécurité et continua à galoper, silhouette blanc sale courbée en deux. Il entendit les bandits chercher, mais bifurqua dans Curry Street et plongea dans un jardin, à l'arrière d'une maison (celle du juge Swann, en l'occurrence, et M^{rs} Swann et sa domestique Bettina Wenders qui se tenaient sous la véranda le virent si clairement que Bettina crut qu'il venait voir le juge et dit : « Non, non, il se repose maintenant. »).

Il sauta par-dessus une autre clôture, remonta Hill Street, et le monde vola en éclats derrière lui, il se tourna vers le ciel embrasé par une source orange soudain jaillie qui oscillait en une tour bien plus haute que l'horizon, s'immobilisa, vit un bâtiment pulvérisé soufflé en l'air, les gens retomber, et il resta là, incapable de bouger, de bouger ou de détourner le regard, entendit les hurlements atroces, les cris, le supplice de ceux qui brûlaient, et il ne se passerait plus un jour ni une nuit sans qu'il les entende.

OceanofPDF.com

Du même auteur

Manuel du hors-la-loi, Rivages, 2013.
Un hiver de glace, Rivages, 2006.
La mort du petit cœur, Rivages, 2002.
La fille aux cheveux rouge tomate, Rivages, 2001.
Chevauchée avec le diable, Rivages, 1999.
Faites-nous la bise, Rivages, 1998.
Les ombres du passé, Rivages, 1994.
Battement d'ailes, Rivages, 1991.
Sous la lumière cruelle, Rivages, 1990.

OceanofPDF.com

Achevé d'imprimer en novembre 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados), pour le compte des Editions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.

Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.

N°d'édition : L. 69ELFN000374. N001. ISBN : 978-2-7467-3617-7.

N°d'imprimeur : 160407. Dépôt légal : janvier 2014.

Imprimé en France.

OceanofPDF.com